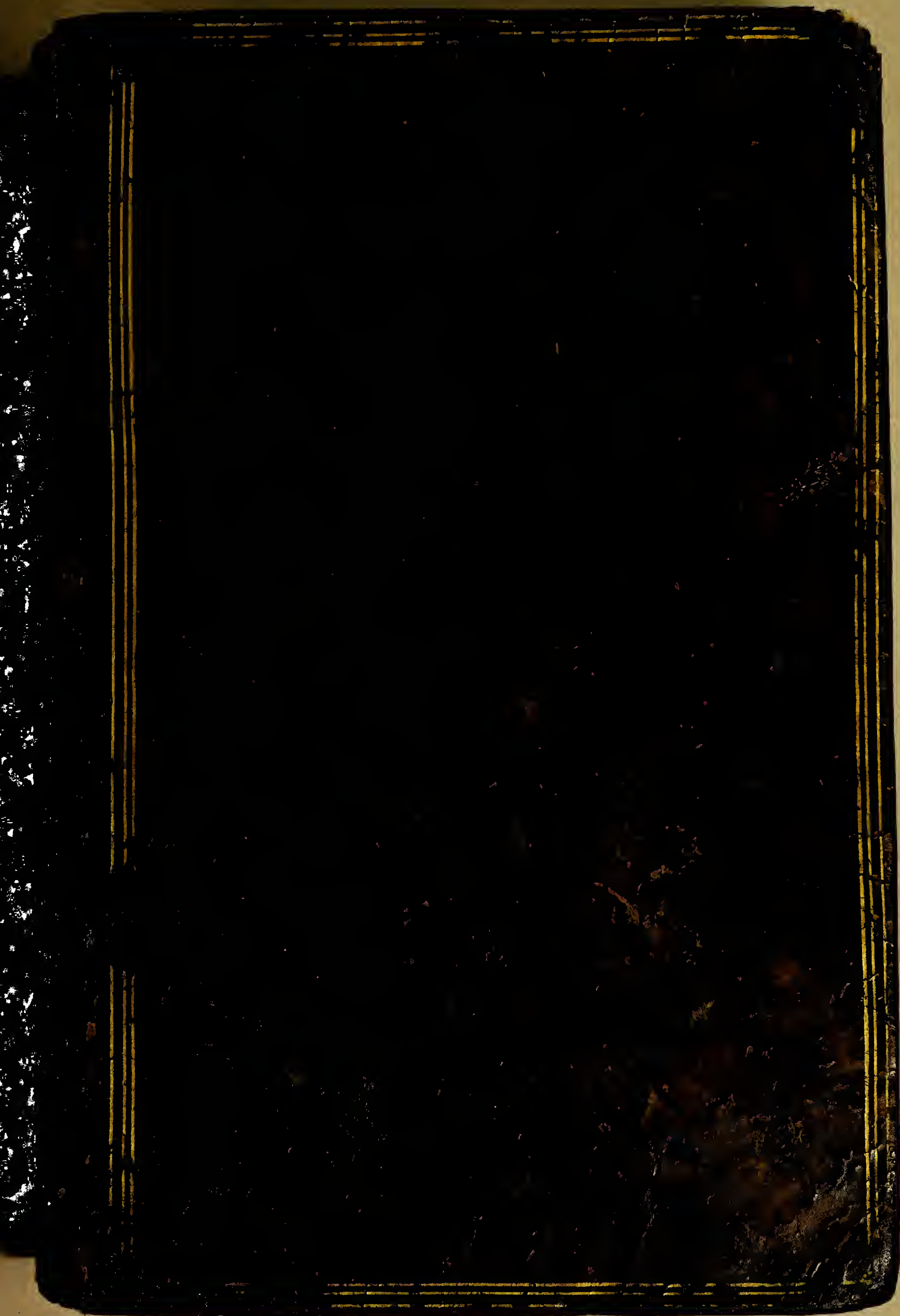




John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

TOME PREMIER.



C. Eisen inv. D. Née Sculp.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

EXPLICATION
DES ESTAMPES

Qui ſe trouvent à la tête de chaque Volume de la Nouvelle Édition de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME PREMIER.

La Cérémonie annuelle dans laquelle l'Empereur de la Chine conduit la charrue, déſigne l'honneur qu'on rend dans cet Empire au premier de tous les Arts, & le reſpect qu'on doit dans tous les pays & dans tous les ſiécles aux Agriculteurs, ſans leſquels il n'y a ni ſociété, ni véritable richeſſe.

TOME II.

L'Abondance avec un viſage riant, répand des eſpeces monnoyées, pour échange de quan-

tité de ballots que des facteurs font porter près d'elle, & qui renferment les épiceries & les marchandises que fournissent les Indes.

TOME III.

Un philosophe, dans un mouvement d'indignation, trace sur une colonne, ces mots : *AURI SACRA FAMES*, &c. On voit dans l'éloignement des vaisseaux Espagnols & Portugais en rade ; & sur la terre une troupe de guerriers massacrant des hommes qui fuient, & en enchaînant d'autres qu'ils destinent aux travaux des mines.

TOME IV.

La Nature, représentée par une femme, nourrit à la fois, & avec le même intérêt, un enfant blanc & un enfant noir. Elle regarde avec compassion des Négres esclaves que l'on voit, dans l'éloignement, travailler à des sucreries où ils sont maltraités par ceux qui les gouvernent.

TOME V.

Un événement atroce, arrivé à la Barbade, a fourni le sujet de cette planche. Un jeune Anglois, sauvé des mains des Caraïbes par une Indienne, vend sa libératrice. Ce fait est rapporté à la page 271 de ce volume.

TOME VI.

L'Industrie caractérisée par une figure aîlée, appelle des Sauvages à qui elle montre une charrue, un métier, un levier & des poulies. Ces Sauvages se rassemblent pour faire usage des nouveaux bienfaits qui leur sont offerts.

TOME VII.

Un Pays cultivé, orné de villages, présente des ports remplis de vaisseaux. Sur le devant de la scene, paroissent deux Quakers, dont l'un embrasse de jeunes Indiens, comme ses

freres ; & l'autre rompt, & jette loin de lui, des arcs & des fléches, ſymboles des diviſions & des guerres.

F I N.

AVERTISSEMENT.

Les Lecteurs qui ont accordé un peu d'attention à l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*, ont démêlé ſans peine que ce livre ne pouvoit pas avoir été compoſé tel qu'il a été imprimé. Les éditions ſe reſſemblent toutes, parce que toutes ont été réduites à copier la premiere, faite viſiblement ſur un manuſcrit informe ou altéré.

Voici enfin l'ouvrage, tel qu'il eſt ſorti des mains de l'auteur. Il s'y trouvera encore trop d'erreurs : mais on aura quelque indulgence pour un écrivain diſpoſé à profiter des lumieres que les gens inſtruits voudront bien lui communiquer.

Comme la connoiſſance des monnoies étrangeres n'eſt pas commune,

on a pris le parti de les réduire en livres tournois. En voici l'évaluation.

Bourſe de Turquie, ...	1,500 tt		
Cruzade, ...	4	10 ſ	
Daler d'argent, ...	1	10	
Daler de cuivre, ...		10	
Ducat de l'Empire, ...	9	10	
Ecu d'Allemagne, ...	3	18	
Florin de Hollande, ...	2		
Livre des colonies Françoiſes,		13	4 ₰
Livre ſterling, ...	22	10	
Pagode, ...	8	5	
Piaſtre, ...	5	5	
Rixdaler, ...	4	10	
Roupie, ...	2	8	
Taël de la Chine, ...	7	10	

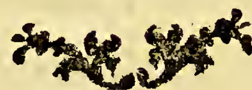


TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Établissemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales, Page 359

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



CARTE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
et
POLITIQUE
des Etablissemens
et du Commerce
DES EUROPEENS
dans les deux INDES
par Mr. Bonne Mtre de Mathématiques
EUROPE
RUSSIE
SIBERIE
TARTARIE INDEPENDANTE
TARTARIE CHINOISE
MONGALES
MONGOUS
ASIE
TURQUIE
PERSE
ARABIE
GRAND THIBET
CHINE
COREE
ISLES DU JAPON
ISLES PHILIPPINES
ISLES MARIANNES
MER DU SUD
BORNEO
ISLES MOLUCQUES
NOUVELLE GUINEE
Ies DE LA SONDE
JAVA
NOUVELLE HOLLANDE
Tropique du Capricorne
OCEAN INDIEN
LIGNE EQUINOCTIALE
AFRIQUE
ETHIOPIE
NUBIE
EGIPTE
BARBARIE
ABISSINIE
MONOMOTAPA
HOTENTOTS
C. de B. Esperance
MADAGASCAR
Canal de Mozambique
Mosambique
Melinde
I. Bourbon
I. de France
I. Rodrigue
Tropique du Cancer
MER NOIRE
MER CASPIENNE
MER MEDITERRANEE
MER ROUGE
Ies Maldives
CARNATE
I. DE CEYLAN
FRANCE
ESPAGNE
ALLEMAGNE
POLOGNE
Petersbourg
Stokholm
Paris
Londres
Madrid
Lisbone
Constantinople
Ispahan
Bagdad
Delhy
Agra
Surate
Bombay
Goa
Pondicheri
Madras
Calcuta
Pekin
Nankin
Canton
Macao
Malaca
Batavia
Siam
Pegu
Mocka
Aden
Socotora I.
C. Gardafui
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
Lieues Communes de 25 au Deg.
Milles de 60 au Degré
SUPPLEMENT pour la Partie Inférieure DE L'INDE en deça du Gange
CANARA
MAISSUR
MALABAR
COROMANDEL
Avril. May. Juin. Juillet. Aoust
Oct. Nov. Decemb. Janv. Fev.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE PREMIER.

Découvertes ; guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement auſſi intéreſſant pour l'eſpece humaine en général, & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau-monde & le paſſage aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance. Alors a commencé une révolution dans

le commerce, dans la puiſſance des nations, dans les mœurs, l'induſtrie & le gouvernement de tous les peuples. C'eſt à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées ſe ſont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux beſoins. Les productions des climats placés ſous l'équateur, ſe conſomment dans les climats voiſins du pole; l'induſtrie du Nord eſt tranſportée au Sud; les étoffes de l'Orient ſont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs uſages, de leurs maladies, de leurs remedes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout eſt changé, & doit changer encore. Mais les révolutions paſſées & celles qui doivent ſuivre, ont-elles été, ſeront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaiſirs? Son état ſera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies; mais connoît-elle les principes ſur leſquels on doit les fonder? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'induſtrie. Ce commerce paſſe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens, & dans quelles circonſtances? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la

route du Cap, des nations qui n'étoient rien ſont devenues puiſſantes; d'autres qui faiſoient trembler l'Europe, ſe ſont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé ſur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus floriſſantes & les plus riches ne ſont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut, pour s'éclairer ſur ces queſtions importantes, jetter un coup-d'œil ſur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; ſuivre en détail les événemens dont elles ont été la cauſe, & finir par conſidérer l'état de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans ſon territoire & dans ſa puiſſance; & c'eſt la premiere dans l'hiſtoire des nations. Il n'en eſt aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout; il vit encore par ſa renommée : c'eſt qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jetté ſur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, ſembloit l'avoir ſéparé, en quelque ſorte, de la terre, pour lui apprendre à régner ſur les eaux. La pêche lui enſeigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le ſable de ſes rivages, lui fit trouver le ſecret du verre. Heureux ce peuple, de

n'avoir presque rien reçu de la nature ; puisqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richesses !

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui séparent & joignent, pour ainsi dire, l'Afrique, l'Asie & l'Europe ; les Phéniciens pouvoient, sinon lier entr'eux les habitans de la terre, du moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité que nous avons souvent surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galeres, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modele des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses essains les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sidon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mere, fut libre, malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes

d'Afrique, & poſſédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Eſpagne, célebre dès-lors par ſes mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de ſang, conquérir celles d'un nouveau-monde.

Carthage n'auroit été peut-être que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple ſouleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage ſuccomba, parce que tout devoit ſuccomber ſous le génie de Rome conquérante : mais elle eut au moins la gloire de diſputer long-tems l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la deſtruction d'une république qui mettoit ſa gloire dans ſon induſtrie, & ſa puiſſance dans des travaux utiles au genre-humain.

La Grèce, entre-coupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & ſéparée des grands continens; il ſembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquiſe. Placée entre l'Aſie & l'Europe pour policer l'une par l'autre, elle devoit jouir dans une juſte proſpérité du fruit de de ſes travaux & de ſes bienfaits. Les Grecs, preſque tous venus de l'Égypte, ou de la Phénicie, en apporterent la ſageſſe & l'induſtrie.

Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Aſiatiques, fut commerçant.

Athènes ſe ſervit de ſes premiers vaiſſeaux pour trafiquer en Aſie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grèce en avoit pu recevoir dans ſa naiſſance. Mais ces tranſmigrations furent une ſource de guerres. Les Perſes, ſoumis au deſpotiſme, ne vouloient ſouffrir, même ſur les bords de la mer, aucune eſpece de peuple libre; & les Satrapes du grand roi lui perſuadoient que tout devoit être eſclave. De-là toutes les guerres de l'Aſie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de ſujets, qu'il y avoit de peuples inſulaires ou maritimes. Athènes aggrandit ſon commerce par ſes victoires, & ſa puiſſance par ſon commerce. Tous les arts, à-la-fois, naquirent dans la Grèce, avec le luxe de l'Aſie.

C'eſt par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouſe, s'aſſujettit une iſle qui devoit la nourrir; & après avoir chaſſé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grèce dut trem-

bler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains ; & il ſembloit que les Grecs ne puſſent être ſubjugués par une nation étrangere, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin ſa ruine dans les richeſſes qu'il entaſſe, comme toute puiſſance la trouve dans ſes conquêtes ; dès que le commerce des Grecs eut ceſſé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoiſſances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raiſon humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait deſcendre peut-être pour jamais. Leurs admirables inſtitutions étoient ſupérieures à toutes celles que nous connoiſſons. L'eſprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoiſſances des Grecs, que ſon commerce eſt infiniment plus étendu, que notre imagination ſe porte ſur des objets plus

grands & plus variés depuis les progrès de la navigation ; on sera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que, lorsque ce peuple connut les arts & le commerce, il sortoit pour ainsi-dire des mains de la nature, & avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit ; au lieu que les nations de l'Europe avoient le malheur de connoître des loix, des gouvernemens, une religion exclusive & impérieuse. Dans la Grèce, le commerce trouva des hommes ; en Europe, il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités de nos institutions, nous nous sommes occupés à les corriger ; mais sans oser jamais renverser entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux ; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions & d'absurdités, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares. Voilà pourquoi, si les arts pénetrent un jour chez les Tartares & les Iroquois, ils y feront des progrès infiniment plus rapides, qu'ils n'en peuvent jamais faire dans la Russie & dans la Pologne.

Les Romains, institués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raison & l'in-

duſtrie. Ils ont donné au monde un grand ſpectacle; mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt en attachant les nations au même joug, & non en les uniſſant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde; & lorſqu'ils l'eurent ſoumis, le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur deſpotiſme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie & dégraderent l'eſpece humaine.

Tout fut dans un plus grand déſordre encore après deux loix de Conſtantin, que Monteſquieu n'a pas oſé mettre parmi les cauſes de la décadence de l'empire. La premiere, dictée par l'imprudence & le fanatiſme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut ſervir à nous faire voir qu'une grande innovation, eſt ſouvent un grand danger; & que les droits primitifs de l'eſpece humaine, ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'adminiſtration. Cette loi déclaroit libres tous les eſclaves qui ſe feroient chrétiens. Elle rétabliſſoit dans leurs droits, des hommes qui n'avoient eu juſqu'alors qu'une exiſtence forcée; mais elle ébranla l'état, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faiſoient valoir leurs domaines, & qui, par là, ſe trouverent réduits pour quelque

tems à la plus cruelle indigence. Les nouveaux prosélites, eux-mêmes, ne pouvoient réparer en faveur de l'état, les torts que le gouvernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient, ni propriété, ni subsistance assurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourrissoit point, & à une religion qu'ils n'avoient embrassée que par ce penchant irrésistible, qui entraîne vers la liberté ? Un autre édit défendit le paganisme dans toute l'étendue de l'empire ; & ces vastes contrées se trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'état, par les nœuds sacrés de la religion & du serment. Sans prêtres, sans temples, sans morale publique ; quel zèle pouvoient-ils avoir pour repousser des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus ?

Aussi les habitans du Nord qui fondirent sur l'empire, trouverent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne & en Allemagne par des nations sorties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déja ruinées, pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces qui les suivoient. En se fixant dans les pays qu'ils venoient de dévaster, ces barbares diviserent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-

lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hasard, le besoin, ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers; les mœurs atroces qui régnoient sur les frontieres, repoussoient toutes les liaisons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ses sujets étoient séparés par des barrieres insurmontables; parce que les brigands qui infestoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe, rejettés, par l'esclavage & la consternation, dans cet état de stupidité & d'inertie, qui a dû long-tems être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur sol, & n'avoient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés, n'existoient point pour eux; & ils ne connoissoient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richesses & de la magnificence du septieme siécle, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur tems. On s'habilloit de peaux & d'une laine grossiere. On ignoroit les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices qui avoient de la hardiesse & de la solidité; mais qui ne prouvoient pas qu'il y eût alors plus de richef-

ses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissance des arts, pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre, sans réplique, la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient en nature; & même les contributions que le clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaississoit les ténebres. Avec des sophismes & de la subtilité, elle fondoit cette fausse science, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoissances.

Dès le huitieme siécle, & au commencement du neuvieme, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on l'a vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d'autre mérite, que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l'amour de la li-

berté. Quelques romans abſurdes, & quelques fables mélancoliques, nées de l'oiſiveté des cloîtres, étoient alors la ſeule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette triſteſſe & cet amour du merveilleux, qui ſervent ſi bien la ſuperſtition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple ſorti de la Scandivanie & de la Cherſonèſe Cimbrique, ſe répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes preſſoient du côté du Midi. Ceux-là étoient diſciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet : deux hommes qui avoient répandu le fanatiſme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne ſut vaincre les uns, & réſiſter aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, ſans diſcipline, de mœurs atroces, pouſſé aux combats & à la mort par la miſere & la ſuperſtition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit ſi terribles, pour une religion qui les diſpoſeroit à obéir. Il lui fallut verſer des torrens de ſang, & il planta la croix ſur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Eſpagne : il ne put s'établir au-delà des Pirenées.

Le beſoin de repouſſer les Arabes, & ſur-

tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaisseaux ; & ce commencement de navigation ressuscita, pour un peu de tems, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'est la maniere de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant, les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. Il est vrai qu'ils le devoient moins aux lumieres d'une raison cultivée & aux progrès d'une bonne administration, qu'à l'étendue de leur puissance, & à la nature des pays qu'ils possédoient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie-Mineure, de la Perse & d'une partie de l'Inde ; ils commencerent par échanger entr'eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, allerent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique & de l'Inde, & les verserent en Europe. Les Arabes,

enrichis par le commerce & rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothéque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres ; & ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison & l'industrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en astronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l'antiquité ; mais la poésie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même tems, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie ; & ils s'étoient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tomberent bientôt avec leur empire, qui n'opposoit au fanatisme guerrier & intrépide des Arabes, que le fanatisme imbécille & lâche des querelles scholastiques & des controverses monacales. Les moines y régnoient, & l'empereur demandoit pardon à Dieu du tems qu'il donnoit aux soins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs ; & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'isles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent

contre celle d'Egypte & des Sarrasins par le feu Grégeois : arme vaine & précaire d'un peuples sans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois qui s'emparerent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des Croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe ; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes, eux-mêmes, en porterent en France, en Angleterre & jusqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors sans vaisseaux & sans manufactures : on y gênoit le commerce, & l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions, les courtisanes, les bâtards, les esclaves & les gladiateurs. Le systême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord, devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres insensés, prirent pour

pour baſe de leurs gouvernemens, un principe deſtructeur de toute ſociété, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de conſidérés que les poſſeſſeurs des fiefs, & ceux qui s'étoient diſtingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on ſait, de petits ſouverains qui abuſoient de leur autorité, & réſiſtoient à celle du prince. Les barons avoient du faſte & de l'avarice, des fantaiſies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonnoient. C'eſt dans ces tems barbares que ſe ſont établis les droits de péage, d'entrée, de ſortie, de paſſage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppreſſions ſans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou ſe fermoient, ſous le bon plaiſir du prince ou de ſes vaſſaux. On ignoroit ſi parfaitement les plus ſimples élémens du commerce, qu'on avoit l'uſage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient ſouvent volés, & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons. On faiſoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées juſqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de ſe concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bâteleurs, de muſiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors au-

cune grande ville, & qu'on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée, le tems des foires étoit celui des amusemens; & ces amusemens dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les déclamations & les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des superfluités à ses tyrans, & qui s'associoient à des hommes dont les mœurs blessoient ses préjugés & son austérité grossiere.

Les Juifs, qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas beaucoup de considération. Ils furent alors dans toute l'Europe, ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richesses qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent au marchand & aux autres citoyens; mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couroient ces fonds, en sortant de leurs mains. Les scolastiques s'éleverent avec fureur contre une pratique nécessaire, que proscrivoient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique, sur un objet civil & politique, eut d'étranges suites. Le magistrat entraîné par une autorité qu'on n'osoit

pas juger, même lorsqu'elle étoit injuste, prononça des confiscations & des peines infamantes contre l'usure, que dans ces tems d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, se livrerent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Toutes les nations les détesterent. On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils inventerent les lettres-de-change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets, fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traiterent mieux, dans la crainte qu'ils ne portâssent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profiterent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernemens, qui dérogerent pour eux aux loix portées, dans des tems barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le Midi de l'Europe.

Le Nord parut ſe réveiller auſſi ; mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, ſe virent obligés de s'unir, pour ſe défendre contre les brigands qui infeſtoient ces parages. Le ſuccès de cette petite ligue, détermina d'autres villes à entrer dans la confédération : bientôt elle fut compoſée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique juſqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilege de ſe gouverner par leurs propres loix. Cette aſſociation, la premiere qui ait eu dans les tems modernes un ſyſtême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandiſes du Nord, contre les productions de l'Aſie, de l'Italie & des autres états du Midi.

La Flandre ſervoit de théâtre à tant d'heureuſes opérations. Sa poſition n'étoit pas la ſeule cauſe de cette préférence ſi utile. Elle la devoit auſſi à ſes belles & nombreuſes manufactures de draps ; elle la devoit encore à ſes fabriques de tapiſſeries, qui prouvent invinciblement à quel point le deſſin & la perſpective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de proſpérité firent des Pays-Bas, la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état floriſſant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande Anſe, de ceux de quelques républiques qui proſpéroient à l'aide de la liberté, fit impreſſion ſur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avoit de citoyens que la nobleſſe & les eccléſiaſtiques. Le reſte étoit eſclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguerent les privileges. Auſſi-tôt ſe formerent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces aſſociations acquirent du crédit, en acquérant des richeſſes. Les ſouverains les oppoſerent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux aſſemblées nationales.

Le préſident de Monteſquieu fait honneur à la religion chrétienne, de l'abolition de l'eſclavage. Nous oſerons n'être pas de ſon avis. C'eſt quand il y eut de l'induſtrie & des richeſſes dans le peuple, que les princes le compterent pour quelque choſe. C'eſt quand les richeſſes du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une ſaine politique que le commerce amene toujours, & non l'eſprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les eſclaves de

leurs vassaux; parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenoient des sujets. Il est vrai que le Pape Alexandre III, déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France & d'Angleterre, qui vouloient abaisser leurs vassaux. La religion chrétienne défend si peu la servitude, que dans l'Allemagne-Catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave; & que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, sans que l'église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées sur des loix sages. Les factions des Guelphes & des Gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siécles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit & devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entiere. Elle avoit une population nombreuse & des trésors immenses. Ses finances étoient bien administrées, & le peuple

content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par beſoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les ſujets riches, en les engageant à placer une partie de leurs fortunes dans les fonds de l'état. Veniſe avoit des manufactures de ſoie, d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaiſſeaux. Son orfévrerie étoit la meilleure & preſque la ſeule de ce tems-là. On reprochoit aux habitans de ſe ſervir d'uſtenſiles & de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix ſomptuaires; mais ces loix permettoient une ſorte de luxe qui conſervoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & ſomptueux. L'opulence de Veniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athènes. Enfin, il y avoit de la grandeur & déja du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des pontifes. *Siamo Veneziani, poi Chriſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs. C'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce tems, il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces

miſérables *Condottieri*, dont les noms étoient ſi terribles, & dont les armes l'étoient ſi peu. Il régnoit de la politeſſe à Veniſe; & la ſociété s'y trouvoit moins gênée par les inquiſiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'eſt méfiée de la puiſſance de ſes voiſins & de ſa foibleſſe.

Au quinziéme ſiécle, l'Italie laiſſoit bien loin derriere elle tout le reſte de l'Europe. Le zele de religion, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui produiſoit tant de pratiques minutieuſes & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Eſpagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & par la conquête de Grenade. L'Eſpagne étoit devenue une puiſſance, qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Caſtille & de Léon, étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui ſe vendoient dans toute l'Europe, & même en Aſie. Les efforts continuels que les Eſpagnols avoient été obligés de faire, pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs ſuccès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthouſiaſme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninſule, & ne commerçant guère par eux-

mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient : ils avoient ce dédain fastueux, qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumieres. C'étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; & cette infanterie étoit admirable. Comme, depuis plusieurs siécles, les Espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à-peu-près le même caractere : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venoit d'abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, & de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple François, moins dépendant de ses seigneurs, devoit dans peu devenir plus industrieux, plus actif & plus estimable ; mais l'industrie & le commerce ne pouvoient fleurir subitement. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & sous le régne d'un prince livré à la plus vile superstition. Les barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une

foule de gentils-hommes déſœuvrés, qui les défendoient contre les ſouverains & contre les loix. La dépenſe de leur table étoit exceſſive; & ce luxe ſauvage, dont il reſte encore trop de veſtiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette ſorte de décence qui diſtingue les premieres claſſes des citoyens, & qui apprend aux autres à les reſpecter. Malgré la courtoiſie preſcrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la groſſiereté & de la rudeſſe. La nation avoit alors ce caractere d'inconſéquence qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manieres ne feront pas d'accord avec ſes loix. Les conſeils du prince y donnoient des édits ſans nombre, & ſouvent contradictoires; mais le prince diſpenſoit aiſément d'obéir. Ce caractere de facilité dans les ſouverains, a été ſouvent le reméde à la légereté avec laquelle les miniſtres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins induſtrieuſe que la France, avoit des barons inſolens, des évêques deſpotes, & un peuple qui ſe laſſoit de leur joug. La nation avoit déja cet eſprit d'inquiétude, qui devoit, tôt ou tard, la conduite à la liberté. Elle devoit ce caractere

à la tyrannie absurde de Guillaume le conquérant, & au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité, avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte; & ces sentimens, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres, entre les maisons de Lancastre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la servitude; mais elles avoient entretenu le désordre & la pauvreté. C'étoit les Flamands qui mettoient en œuvre alors les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain étoient transportés sur les vaisseaux des villes Anséatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, sans aisance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens superstitieux maintenoient la paresse & la barbarie.

L'Allemagne, long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à

l'anarchie ; & les peuples de cette vaſte contrée, ſans richeſſe, ſans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voiſins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeſte à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient aſſez ſagement leurs états. Ils abuſoient peu de leur autorité ; & ſi la poſſeſſion paiſible de ſon héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les ſeules villes libres & alliées de la Grande Anſe, qu'il y avoit du commerce & de l'induſtrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe, n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le ſeul luxe. Les grands & le clergé s'enivroient ſans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentils-hommes de voler ſur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ; & juſques dans les deux ſiécles ſuivans, les troupes Allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur diſcipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoit n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire, que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin ; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puissance n'étoit rien ; & une seule ville de la Grande Anse faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & sous les loix de Frédéric & de Gustave Vaza.

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni le goût du commerce ; mais les Janissaires étoient la premiere milice du monde. Ces compagnons d'un despote qu'ils font respecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverserent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébêtés par la superstition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie subjuguée, & se réfugierent en Italie : ils y furent suivis par des artisans & des négocians. L'aisance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin

de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens, favorisoient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres; & les Grecs apporterent aux Italiens plus de connoissance des bons modeles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée; & si elle avoit été long-tems une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & sans industrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, presque toujours a eu dans chaque siécle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment; Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-tems & si bien servie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raisonnement. Les prêtres les moins éclairés, savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse & la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des tems où ces moyens n'ont plus que de foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles, veulent jouir; ils

craignent l'ennui, & ils cherchent les plaiſirs avec paſſion. Quand les foires s'établirent, & lorſqu'à ces foires il y eut des jeux, des danſes, des amuſemens, le clergé, qui ſentit que ces diſpoſitions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proſcrivit ces jeux, excommunia les hiſtrions. Mais lorſqu'il vit que ſes cenſures n'étoient pas aſſez reſpectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des ſpectacles. On vit naître les comédies ſaintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancerent le ſuccès des hiſtrions. La muſique fut introduite dans les égliſes; on y plaça même des farces. Le peuple s'amuſoit à la fête des foux, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui ſe célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui ſe jouoient dans les places publiques. Souvent, par un ſimple attrait de plaiſir, on quitta les danſes des Égyptiennes pour la proceſſion de la Saint-Jean. Lorſque l'Italie acquit de la politeſſe, & qu'elle en mit dans ſes plaiſirs, les ſpectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raiſon de moins de les cenſurer, & ils les tolérerent. Ils avoient été long-tems les ſeuls hommes qui ſuſſent lire; mais ce mérite, devenu plus commun, ne

leur donnoit plus de conſidération. Ils voulurent partager la gloire de réuſſir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, riches & paiſibles ſouverains dans la voluptueuſe Italie, perdirent de leur auſtérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres, comme un moyen nouveau de régner ſur les eſprits. Ils protégerent les talens; ils honorerent les grands artiſtes. Raphael alloit être cardinal, lorſqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces beaux-arts, ces plaiſirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'eſprit de l'évangile; mais ils paroiſſoient l'être aux intérêts des pontifes. Les belles-lettres décorent l'édifice de la religion. C'eſt la philoſophie qui le détruit. Auſſi l'égliſe Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts, fut-elle oppoſée aux ſciences exactes. On couronna les poëtes; on perſécuta les philoſophes. Galilée eût vu de ſa priſon le Taſſe monter au capitole, ſi ces deux grands génies euſſent été contemporains.

Il étoit tems que la philoſophie & les lettres arrivaſſent au ſecours de la morale & de la raiſon. L'égliſe Romaine avoit détruit, autant qu'il eſt poſſible, les principes de juſtice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce ſeul

seul dogme, qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversoit les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-tems avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même, de haïr, de persécuter tous les hommes, dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'église Romaine. Les indulgences, espece d'expiations vendues pour tous les crimes, & si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modele au peuple; enfin, le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition: toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la situation de l'Europe, lorsque les monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voisins

qui ſe déchiroient encore, formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

I. Premieres navigations des Portugais. Leur arrivée aux Indes.

JEAN I eut pluſieurs fils, qui tous vouloient ſe ſignaler. Ce fut d'abord par des expéditions en Barbarie. Henri, le plus éclairé d'entr'eux, imagina de faire des découvertes vers l'Occident. Ce jeune prince mit à profit le peu d'aſtronomie que les Arabes avoient conſervé. Il établit à Sagres, ville des Algarves, un obſervatoire, où il fit élever toute la nobleſſe qui compoſoit ſa maiſon. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'aſtrolabe, & ſentit le premier l'utilité qu'on pouvoit retirer de la bouſſole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'uſage à la navigation.

Les pilotes qui ſe formerent ſous ſes yeux, découvrirent Madere en 1418. Un de ſes vaiſſeaux s'empara des Canaries deux ans après. Le cap de Sierra-Leona fut bientôt doublé, & le Zaïre conduiſit dans l'intérieur de l'Afrique juſqu'au Congo. On fit dans ces contrées des conquêtes faciles & un commerce avantageux. Les petites nations qui les habitoient, ſéparées

par des déserts impraticables, ne connoissoient ni le prix de leurs richesses, ni l'art de se défendre. Ces voyages donnerent de grandes espérances. Les revenus, qu'on pouvoit tirer un jour des côtes de Guinée, furent affermés. Cette cupidité prématurée, prouve que les princes qui faisoient faire ces découvertes, songeoient plus encore à augmenter leurs finances que le commerce de leurs sujets.

Sous le régne de Jean II, prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés, doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des Tempêtes; mais le prince, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Espérance.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 juillet 1497 une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Vasco de Gama*. Cet amiral, après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte Orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.

II. Description géographique de l'Asie.

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent, qui, selon les observations des Russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisiéme & le deux cent-septiéme dégré de longitude. Entre les deux poles, elle s'étend depuis le soixante-dix-septiéme dégré de latitude Septentrionale, jusqu'au dixiéme de latitude Méridionale. La partie de ce grand continent, comprise dans la Zone Tempérée, entre le trente-cinquiéme & le cinquantiéme dégré de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au Nord qu'au Midi, par deux grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité Occidentale de l'Asie mineure, & des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui baignent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient

la plus forte maſſe de l'Aſie. Dans l'intérieur de ce pays immenſe, la terre, brûlée par l'ardeur du ſoleil, n'eſt qu'une cendre fluide qui eſt le jouet des vents. On n'y trouve aucun veſtige de pierre ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres foſſilles. Les mines métalliques y ſont à la ſurface de la terre. Les obſervations du barometre ſe joignent à tous ces phénomenes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Aſie, auquel on a donné, dans les derniers tems, le nom de petite Bucharie.

C'eſt de l'eſpece de ceinture qui environne cette vaſte & ingrate région, que partent des ſources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens ſens. Ces fleuves, qui charient ſans ceſſe à toutes les extrémités de l'Aſie des débris d'un terrein ſtérile, forment autant de barrieres contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & aſſurent à ce continent une conſiſtence, une durée que les autres ne ſauroient avoir. Peut-être eſt-il deſtiné à les voir diſparoître pluſieurs fois ſous les eaux, avant de ſouffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaſte terre s'eſt dégagée avec le cours des ſiécles, une ſeule a reſté dans ſon ſein. C'eſt la mer Caſpienne, qui, ſans doute, eſt le baſſin des grands fleu-

ves qu'elle reçoit ; mais qui peut auſſi communiquer, quoique foiblement, par des voies ſouterraines ; avec l'Océan & la Méditerranée ; s'il eſt vrai, comme l'indiquent des obſervations faites à Aſtracan ſur les barometres, que ſa ſurface ſoit au-deſſous du niveau de ces deux mers.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes Septentrionales de la Sibérie, les rend inacceſſibles, ſi l'on en croit les Ruſſes. On ne doit pas eſpérer, diſent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui ſépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce paſſage une fois. Mais peut-être les Ruſſes ne ſont-ils pas aſſez ſinceres, ou pas encore aſſez éclairés, pour mériter une créance entiere. Peut-être ne ſavent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils ſavent.

La mer des Indes, qui peſe & penche ſur le Midi de l'Aſie, eſt ſéparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines, qui commence à l'iſle de Madagaſcar, & continuant juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue eſt parſemée, va rejoindre la

terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a conſidéré la terre en phyſicien, traçant la carte du monde ſur cette hypothèſe, veut que la mer compriſe entre cette longue chaîne d'iſles & les côtes Méridionales de l'Aſie, ſoit diviſée en trois grands baſſins, dont la nature ſemble avoir circonſcrit ou deſſiné les limites.

Le premier, ſitué à l'Occident, entre l'Arabie & la Perſe, eſt terminé au Midi par cette chaîne d'iſles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend juſqu'à Madagaſcar. C'eſt ce baſſin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuſe ſans ceſſe le golfe Perſique & la mer Rouge. Le ſecond baſſin forme le golfe de Bengale. Le troiſiéme eſt le grand Archipel, qui contient les iſles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'eſt comme un maſſif qui joint l'Aſie au continent Auſtral, lequel ſoutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, eſt comme un nouveau baſſin, qui forme à l'Orient une chaîne de montagnes marines, qui ſe prolongent depuis les iſles Marianes juſqu'à celles du Japon. Après ces iſles fameuſes, vient la chaîne des iſles Kouriles, qui va joindre la pointe Méridionale de la preſqu'iſle de Kamſchatka; & cette chaîne renferme un

cinquiéme bassin, où se jette le fleuve Amur, dont l'embouchure rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme nécessaires pour diriger & fixer l'attention sur le plus riche & le plus beau continent de l'Univers. Entrons-y par l'Indostan.

III. Description physique de l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes Orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célebres qui vont se jetter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne est une barriere que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver; c'est-à-dire, la saison des beaux jours de celle des pluies: car on sait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques.

Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages, que le ſoleil pompe au ſein de la mer, ſont pouſſés violemment par les vents contre les montagnes, s'y briſent & ſe diſſolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De-là ſe forment des torrens qui ſe précipitent, groſſiſſent les rivieres, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténébres humides, épaiſſes & profondes. Le jour même eſt obſcurci des plus noires vapeurs. Mais ſemblable à l'abyme qui couvoit les germes du monde avant la création, cette ſaiſon nébuleuſe eſt celle de la fécondité. C'eſt alors que les plantes & les fleurs ont le plus de ſeve & de fraîcheur; c'eſt alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, ſans doute, conſerve mieux ſon caractere que l'hiver dans cette région du ſoleil. Le ciel, ſans aucun nuage qui intercepte ſes rayons, y préſente l'aſpect d'un airain embraſé. Cependant les vents de mer, qui s'élevent pendant le jour, & les vents de terre qui ſoufflent pendant la nuit, y temperent l'ardeur de l'atmoſphere par une alternative périodique. Mais les calmes qui régnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, laiſſent ſouvent les habitans en proie à une ſéchereſſe dévorante.

L'influence des deux ſaiſons eſt encore plus marquée ſur les deux mers de l'Inde, où on les diſtingue ſous le nom de mouçons ſeche & pluvieuſe. Tandis que le ſoleil, revenant ſur ſes pas, amene au printems la ſaiſon des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaiſſeaux voguer ſans aucun riſque ſur une mer tranquille, où les pilotes n'ont beſoin ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne, à ſon tour, changeant la face des élémens, fait paſſer le calme ſur la côte Occidentale, & les orages ſur la mer Orientale des Indes; tranſporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Équateur, aux deux ſaiſons de l'Équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite & paiſibles à ſa gauche; comme ſi l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ſes mains. Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal ſemblent n'être ſéparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes du Manichéiſme : car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les

cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les loix phyſiques & morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondemens des ſyſtêmes de l'eſprit humain, ſur les objets importans au bonheur. Ainſi les Indiens, ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des élémens; les Indiens ont été placés dans la poſition la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute eſpece.

Auſſi la philoſophie & l'hiſtoire ſe ſont long-tems occupées des célebres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieuſement reculé l'époque de l'exiſtence de ſes premiers habitans. En effet, ſoit que l'on conſulte les monumens hiſtoriques, ſoit que l'on conſidere la poſition de l'Indoſtan ſur le globe, en admettant le mouvement progreſſif de la mer, d'Orient en Occident, on conviendra que c'eſt un des pays de la terre les plus anciennement peuplés. L'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'inſtruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter

des toiles, qui prouvent combien l'induſtrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'eſpece humaine, eſt le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes. Si le genre-humain a pu ſe multiplier & s'étendre dans des régions affreuſes, où il a fallu lutter ſans ceſſe contre la nature; ſi des ſables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans; ſi nous avons peuplé des déſerts & des forêts, où il falloit ſe défendre contre les élémens & les bêtes féroces: avec quelle facilité n'a-t-on pas dû ſe réunir dans ces contrées délicieuſes, où l'homme, exempt de beſoins, n'avoit que des plaiſirs à deſirer; où jouiſſant, ſans travail & ſans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau ſpectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller à juſte titre, l'être par excellence & le roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indoſtan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fourniſſent une nourriture ſaine & rafraîchiſſante; des arbres y préſentent des ombrages impénétrables à la

chaleur du jour. Tandis que les especes vivantes qui couvrent le globe, ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire; dans l'Inde, elles partagent, avec leur maître, l'abondance & la sûreté. Aujourd'hui même, que la terre devroit y être épuisée par les productions de tant de siécles, & par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

IV. Religion, gouvernement, usages de l'Indostan.

Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir, sans douleur, que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contr'elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'est guère moins destructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractere. Ce peuple, écrâsé sous le joug du

deſpotiſme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ſes tyrans. Le ſpectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine eſt capable, n'a pu corrompre ſon caractere. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariſer un Indien avec la vue du ſang, ni lui inſpirer le courage & le ſentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foibleſſe.

Le voyageur éclairé, qui, en parcourant les plaines de l'Égypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des ſtatues mutilées, des entablemens briſés, des pyramides immenſes échappées aux ravages des guerres & des tems, contemple avec admiration ces reſtes d'une nation qui n'exiſte plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thèbes aux cent portes, ſi célébre dans l'antiquité. Mais les débris de ſes temples & de ſes tombeaux, lui donnent une plus haute idée de ſa magnificence, que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs ſur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'en-

ſemble en eſt détruit : mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & de préjugés biſarres, on apperçoit les traces d'une morale ſublime, d'une philoſophie profonde, d'une police très-rafinée ; & lorſqu'on veut remonter à la ſource de ces inſtitutions religieuſes & ſociales, on voit qu'elle ſe perd dans l'obſcurité des tems. Les traditions les plus anciennes, préſentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civiliſé. Mais le ſyſtême de ſa légiſlation n'a jamais été connu. Il paroît que les anciens eux-mêmes n'en ont vu que les ruines.

On retrouve dans l'Inde les veſtiges d'une multitude de ſuperſtitions, d'arts, de jeux, d'erreurs & de vérités de toute eſpece, qui ont été adoptés de preſque tous les peuples.

Les Indiens ont perdu eux-mêmes la trace de leur religion & de leur police. Ils ſont reſtés attachés à des uſages qui ne pouvoient être établis que ſur un ordre de choſes qui n'exiſte plus. L'eſprit qui animoit le corps politique a péri, & toutes les parties ſe ſont altérées ou corrompues. Une religion allégorique & morale, a dégénéré en un amas de ſuperſtitions extravagantes & obſcènes ; parce qu'on a réaliſé des

fictions qui n'étoient que des ſymboles & des emblêmes.

Peut-être parviendroit-on à diſſiper quelques-uns des nuages qui voilent tant de myſtères, s'il étoit poſſible d'obtenir la communication des livres ſacrés, le ſeul monument qui reſte de l'antiquité Indienne : mais, qui peut eſpérer cette marque de confiance ?

L'empereur Mahmoud Akebar eut la fantaiſie de s'inſtruire des principes de toutes les religions répandues dans ſes vaſtes provinces. Dégagé des ſuperſtitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des proſélytes : mais il échoua dans ſes deſſeins, quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre perſonne dans la communion de leurs myſtères.

Toute la puiſſance & les promeſſes d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi, comme un pauvre orphelin de la race ſacerdotale, la ſeule qui puiſſe être admiſe aux ſaints myſtères de la théologie. Feizi, bien inſtruit du rôle qu'il devoit

devoit jouer, fut ſecretement envoyé à Benarès, le ſiége des ſciences de l'Indoſtan. Il fut reçu par un ſavant bramine, qui l'éleva avec autant de tendreſſe, que s'il eût été ſon fils. Après dix ans d'études, Akebar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, ſon inſtituteur.

Les femmes de la race ſacerdotale paſſent pour les plus belles femmes de l'Indoſtan. Le vieux bramine ne s'oppoſa pas aux progrès de la paſſion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné ſon cœur par ſes manieres & ſa docilité, & lui offrit ſon amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoiſſance, ne voulut pas continuer plus long-tems la ſupercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, & le ſupplie de lui pardonner ſon crime.

Le prêtre, ſans lui faire aucun reproche, ſaiſit un poignard qu'il portoit à ſa ceinture, & alloit s'en frapper, ſi Feizi n'eût arrêté ſon bras. Ce jeune homme mit tout en uſage pour le calmer, proteſtant qu'il étoit prêt à tout faire, pour expier ſon infidélité. Le bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les *Be-*

das ou livres ſaints, & de ne jamais révéler à perſonne le ſymbole de la croyance des bramines. Feizi promit tout ſans héſiter. On ignore s'il obſerva fidelement ſa parole : mais, juſqu'ici, ni lui, ni perſonne, n'a traduit les livres ſaints de l'Inde.

Les bramines, qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on a fait en tout tems des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zèle leur ſuggerent. Ces fonctions excluſives d'interprètes de la religion, leur ont donné ſur les peuples un pouvoir ſans bornes, tel que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques, ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le *Vedam*, pour le livre qui contient les principes de leur religion ; mais la plupart d'entr'eux different ſur pluſieurs points de dogme & de pratique. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction qui gâta pendant tant de ſiécles la philoſophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'abſurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres,

par le mélange du platonisme, qui, lui-même, est peut-être une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indostan, les loix politiques, les usages, les manieres même font une partie de la religion ; parce que tout vient de Brama, être fort élevé au-dessus de la nature de l'homme, interprète de la divinité, auteur des livres sacrés, & le grand législateur de l'Inde.

On pourroit croire que ce Brama étoit souverain ; parce qu'on trouve dans ses institutions religieuses, l'intention d'inspirer aux peuples un profond respect, un grand amour pour leur pays ; & qu'on y voit l'envie de corriger le vice du climat. Peu de religions semblent avoir été aussi propres aux régions pour lesquelles elles ont été instituées.

C'est de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuse, qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indostan, l'Indus, le Krisna & le Gange.

C'est lui qui a rendu sacré l'animal le plus nécessaire à la culture des terres, & la vache, dont le lait est une nourriture si saine dans les pays chauds.

On lui attribue la division du peuple en tribus ou *castes*, séparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette

inſtitution eſt antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuſe antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la ſociété, que cette diſtinction de claſſes, parmi les membres d'un même état. Une ſemblable idée n'a pu être fondée que ſur un ſyſtême réfléchi de légiſlation, qui ſuppoſe déja un état de civiliſation & de lumieres très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt que cet uſage ſe ſoit conſervé tant de ſiécles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'eſt un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, ſanctifiés par des idées religieuſes.

La nation eſt diviſée en quatre claſſes; les bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artiſans. Ces claſſes ſont ſubdiviſées.

Il y en a pluſieurs de bramines. Les uns répandus dans la ſociété, ſont ordinairement fort corrompus. Perſuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas ſoumis à la juriſdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compaſſion, de cette charité ſi ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent ſéparés du monde; & ce

ſont des imbécilles ou des enthouſiaſtes, livrés à l'oiſiveté, à la ſuperſtition, au délire de la métaphyſique. On retrouve dans leurs diſputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphyſiciens, la ſubſtance, l'accident, la priorité, la poſtériorité, l'immutabilité, l'indiviſibilité, l'ame vitale & ſenſitive : avec cette différence, que ces belles découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde ; & qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard, Saint-Thomas, Leibnitz, Mallebranche étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raiſonner par abſtraction nous eſt venue des philoſophes Grecs, ſur leſquels nous avons bien renchéri ; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoiſſances ridicules aux Indiens : à moins qu'on n'aime mieux ſoupçonner que les principes de la métaphyſique étant à la portée de toutes les nations, l'oiſiveté des bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, ſans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels ſont les deſcendans des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration ; parce que l'affectation de l'auſtérité & du myſtère, & le privilége de parler au nom

du ciel, en impoſent au vulgaire dans tous les ſiécles. C'eſt à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées ſur la nature du grand être, ſur les peines & les récompenſes futures.

A ces connoiſſances, qui flattent d'autant plus la curioſité de l'homme, qu'elles ſont plus au-deſſus de ſa foibleſſe, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuſes, que Pythagore adopta dans ſon école : le jeûne, la priere, le ſilence, la contemplation : vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaiſantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des dieux, parce qu'ils paroiſſoient s'en occuper beaucoup; & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Auſſi le reſpect & la reconnoiſſance leur étoient-ils prodigués ſans meſure. Les princes même, dans les circonſtances difficiles, alloient conſulter ces ſolitaires, à qui l'on ſuppoſoit apparemment le ſecours de l'inſpiration; puiſqu'on ne pouvoit pas leur ſuppoſer les lumieres de l'expérience. Il eſt cependant difficile de croire, qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la ſcience, les alimens d'un eſprit doux & d'une

ame pure; & qui en s'élevant, par la pensée, vers le grand être, qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation sublime, qu'une raison de plus pour se rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniser les humains.

La classe des hommes de guerre est formée par les rajas, à la côte de Coromandel; & par les naïrs, à celle de Malabar. Il se trouve ailleurs des peuples entiers, tels que les Canarins & les Marattes, qui se permettent cette profession : soit qu'ils descendent de quelques tribus originairement vouées aux armes; soit que le tems & les circonstances ayent alteré, parmi eux, les institutions primitives.

La troisiéme classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux, industrieux; ils entendent parfaitement la maniere de distribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils sont dans l'Inde, ce qu'ils seroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes; lorsqu'ils ne sont, ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette classe, autrefois très-respectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre.

Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également sacrés. Ils traçoient tranquillement des sillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paisible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled; jamais on n'abattoit les arbres; & la religion toute puissante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainsi au secours de la raison, qui enseigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles; mais qui, toute seule, n'a pas assez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enseigne.

La tribu des artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ses parens; voilà pourquoi l'industrie & l'esclavage s'y sont perpétués ensemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorsqu'ils n'ont pas le secours du goût & de l'imagination, qui ne naissent guère que de l'émulation & de la liberté.

Outre ces tribus, il y en a une cinquiéme, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent ont les emplois les plus vils de la société : ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, & se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. Ils

ſont dans une telle horreur, que ſi l'un d'entr'eux oſoit toucher un homme d'une autre claſſe, celui-ci a le droit de le tuer ſur le champ. On les nomme Parias.

Il y a, dans le Malabar, une autre eſpèce d'hommes, appellés Poulichis, qui ſont expoſés à plus d'opprobres, à plus de malheurs encore. Ils habitent les forêts; ils ne peuvent ſe bâtir des cabanes, & ſont obligés de ſe conſtruire des eſpèces de nids ſur les arbres. Lorſqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commiſération des paſſans. Alors les plus charitables des Indiens vont dépoſer du riz, ou quelque autre aliment, au pied d'un arbre, & ſe retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, ſans rencontrer ſon bienfaiteur, qui ſe croiroit ſouillé par ſon approche.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inſpirer aux Indiens une horreur preſqu'égale. Cette horreur ſubſiſte même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu à peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent

néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées à jamais par des barrieres inſurmontables : elles ne peuvent, ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette régle, eſt chaſſé de la tribu qu'il a dégradée.

Mais tout change, lorſqu'ils vont en pélerinage au grand temple de Jagernat, le temple de l'être ſuprême. Là, le bramine, le raja ou naïr, le laboureur & l'artiſan portent enſemble leurs offrandes, boivent & mangent enſemble. C'eſt là qu'on les fait ſouvenir que les diſtinctions de la naiſſance ſont d'inſtitution humaine, & que tous les hommes ſont freres, enfans du même Dieu.

La religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas ſuffi pour les faire renoncer entiérement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques hommes jaloux, des moyens bien ſinguliers, pour partager avec les bramines les reſpects de la multitude. C'eſt là l'origine des moines connus dans l'Inde, ſous le nom de Faquirs.

Les hommes de toutes les caſtes ſont admis

à ce genre de vie. Il suffit de se livrer, comme les bramines, à la contemplation & à l'oisiveté; mais il faut les surpasser par des mortifications effrayantes, qui inspirent une sainte horreur au plus doux de tous les peuples. Les spectacles que donnent ces fanatiques, étonnent l'imagination. Les uns se vautrent dans l'ordure; d'autres se font une cruelle habitude de tenir les bras élevés au-dessus de leur tête, de maniere qu'ils ne puissent plus les baisser; quelques-uns sont debout sept ou huit jours de suite sur leurs jambes, qui enflent prodigieusement. Ils font tous vœu de ne jamais laver, ni peigner le poil qui couvre leur corps, & de contrarier, de défigurer la nature, pour mieux plaire à son auteur. Les respects de la multitude les dédommagent de ces sacrifices, qui surpassent infiniment les mortifications de nos moines d'Europe; si l'on peut appeller mortifications des pratiques singulieres qu'on n'adopte que dans sa jeunesse, c'est-à-dire, dans un âge, où l'imagination arrêtée par des scrupules sur les moyens naturels & défendus de satisfaire les passions, embrasse avec ardeur toutes les manieres d'être, extraordinaires & permises, & les met toutes à profit pour la volupté.

Quoique les livres sacrés des Indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouit quelquefois

dans la théologie Grecque ; leur mythologie eſt auſſi découſue que celle de preſque tous les peuples. On n'y voit pas en particulier la liaiſon de leurs principes religieux, avec ces diverſes claſſes qui ſont la baſe de leur gouvernement. Le Shaſter, que quelques-uns regardent comme un commentaire du Vedam, d'autres comme un livre original, & dont on a publié récemment un extrait en Angleterre, a jetté un peu de jour ſur cette matiere. L'éternel, dit ce livre, concentré dans la contemplation de ſon eſſence, forma la réſolution de créer des êtres qui pûſſent participer à ſa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, & l'harmonie régnoit dans le Ciel ; lorſque deux de ces eſprits s'étant révoltés, en entraînerent une légion à leur ſuite. Dieu les précipita dans un ſéjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la priere des anges fideles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rébelles furent condamnés à ſubir, ſous différentes formes, dans la plus baſſe des quinze planettes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainſi chaque ange ſubit d'abord ſur la terre quatre-vingt ſept tranſmigrations, avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes tranſ-

migrations ſont un état d'expiation, d'où l'on paſſe à un état d'épreuve, c'eſt-à-dire, que l'ange tranſmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'eſt là que le créateur étend ſes facultés intellectuelles & ſa liberté, dont le bon & le mauvais uſage avance ou recule l'époque de ſon pardon. Le juſte va ſe rejoindre, en mourant, à l'être ſuprême. Le méchant recommence ſon tems d'expiation.

Ainſi, ſuivant cette tradition du Shaſter, la métempſycoſe eſt un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne ſont que des êtres coupables. Cette explication n'eſt pas, ſans doute, univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévôt mélancolique & d'un caractère dur. Car le dogme de la tranſmigration des ames ſemble annoncer, dans ſon origine, plus d'eſpérances que de craintes.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencerent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui

ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence ! Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le voient mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître ! Une religion myſtique voudroit en vain ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préferent à ces idées vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont déja fait leur bonheur ; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la premiere fois ; le ſentiment adopta ce que rejettoit le raiſonnement. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables !

Le Shaſter a rendu le dogme de la métempſycoſe plus triſte, ſans doute, pour le faire ſervir d'inſtrument & de ſoutien à la morale qu'il

falloit établir. C'eſt en effet d'après cette tranſmigration, enviſagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux ſont, la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de ſes peres. Ce dernier préjugé, ſur lequel il paroît que tous les peuples ſont d'accord, malgré la différence des opinions ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Égyptiens, dont les inſtitutions ont ſans doute, avec celles des Indes, des rapports hiſtoriques que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Égypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune; au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il y a apparence que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſi-tôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs claſſes, ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins.

Brama voulut, ſans doute, donner à ces différentes profeſſions une conſiſtence politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient

alors; ſans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la ſuite donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même aujourd'hui à obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances, depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre & quelques autres caſtes, peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux. Tous les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples ſont d'une ſobriété extrême; mais plus ou moins rigoureuſe, ſelon que leur profeſſion exige un travail plus ou moins pénible.

On les marie dès leur enfance; & les femmes y ſont d'une fidélité inconnue chez les autres nations. Quelques caſtes des plus relevées

ont le privilége d'avoir plusieurs femmes. On sait que les femmes des brames se brûlent à la mort de leurs maris. Il semble qu'elles sont les seules à qui la loi l'ordonne; mais d'autres ont voulu les imiter, par une suite de ce point d'honneur, qui fait par-tout tant de victimes. Cette obligation si atroce, n'est imposée qu'aux veuves qui sont sans postérité. Celles qui ont des enfans doivent veiller à leur éducation, à leur établissement. Sans cette précaution, l'état, qui auroit dû servir de pere à ces orphelins, se seroit trouvé chargé d'un fardeau énorme.

Depuis que les Mogols sont devenus les maîtres de l'Indostan, le nombre de ces horribles scènes a prodigieusement diminué; parce que la liberté de les donner n'est accordée qu'aux personnes assez riches pour en acheter la permission. Mais cette difficulté même a rendu les desirs quelquefois plus vifs. On a vu des femmes se consacrer pendant plusieurs années aux travaux les plus humilians & les plus pénibles, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide. D'autres n'en ont été que plus animées à des sacrifices devenus plus rares.

Il n'y a que peu d'années qu'une veuve de Surate, jeune, belle, opulente, ambitionna ce singulier honneur. Le dépositaire de l'autorité

publique lui refusa la permission d'ensevelir avec elle tant de précieux avantages. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains, & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au gouverneur : *Ne considere pas seulement la foiblesse de mon âge ; vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains : sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

Cependant toutes les femmes n'ont pas un enthousiasme si intrépide. Plusieurs, après avoir aspiré à la gloire de s'immoler aux mânes de leur mari, tremblent & frémissent involontairement, quand l'horreur du sacrifice se fait voir de plus près. Pour les encourager à ce grand effort, auquel la raison & la nature se refusent, on leur donne un breuvage qui, en étourdissant les sens, ôte la frayeur qu'inspire l'appareil de la mort. On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter sur le bucher ces malheureuses veuves ; & c'est à ce stratagême inventé par les fauteurs du fanatisme, qu'il faut attribuer ces signes apparens de joie & de satisfaction qu'elles donnent, à l'aspect des flammes dévorantes qui vont les réduire en cendres.

Cette institution n'est point, dit-on, de

Brama : elle paroît l'ouvrage de quelque bramine qui a porté la jalouſie au-delà du tombeau. Ce rafinement inſpiré par un amour cruel & recherché, s'accorde avec le caractère des eſprits ſuperſtitieux, & des hommes qui ſe font un mérite eſſentiel des mœurs, & de ce qu'ils appellent une extrême pureté.

Ces peuples ſont doux, humains, & ils connoiſſent peu les paſſions qui nous agitent. Quelle ambition peuvent avoir des hommes deſtinés à reſter dans le même état ? Ils aiment les travaux paiſibles ou l'oiſiveté. On leur entend ſouvent citer ce paſſage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être aſſis, que marcher ; il vaut mieux dormir, que veiller ; mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérance & la chaleur exceſſive du climat, répriment en eux la fougue des ſens pour les plaiſirs de l'amour. Ils n'ont guère que l'avarice, paſſion des corps foibles & des petites ames.

On peut juger de leurs talens par les arts, par les ouvrages qui nous viennent de l'Inde. S'ils ſont d'une exécution difficile, ils ſont d'ailleurs ſans goût & ſans élégance. Les ſciences y ſont encore plus négligées. Ils n'ont aucune connoiſſance en méchanique. Avant les mahométans, ils n'avoient conſtruit aucun

pont. La plupart des pagodes sont des édifices misérables de forme quarrée, qui ne reçoivent de jour que par la porte, toujours tournée au Levant. On ne supplée à la lumiere que par des cierges, que les dévôts ont soin d'y faire brûler. On prétend cependant que les grandes pagodes ont de la régularité & des ornemens assez précieux en-dedans & en-dehors. Elles sont en forme de croix. L'idole est placée au milieu, de maniere que les parias, qui ne peuvent pas entrer dans le temple, puissent la voir à travers les portes. Il y a dans ces pagodes, des piéces d'eau pour purifier les Indiens. C'est le peuple qui pratique le plus ces superstitions. On prétend qu'il y a encore des bramines qui sont en état de calculer les éclipses : mais il est difficile de savoir, si c'est par le moyen des formules qui leur sont restées, ou si réellement ils savent la théorie qui doit précéder la solution de ces problêmes.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du Septentrion, & la presqu'isle n'est guère occupée que par les tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes qui prétendent que l'homme est un animal frugivore, que ces mi-

litaires qui mangent de la viande sont plus robustes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-tems que les hommes des autres classes, qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une différence trop constante entre les habitans du Nord & ceux du Midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim & de force, de résistance & d'activité, de ressort & de durée aux organes. La chaleur du Midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaisir & de mollesse, un genre de vie sédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reste on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une maniere analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître ; chasseur, ictiophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama étoit divisée, & l'est encore, en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entr'elles sur quelques points prin-

cipaux, & ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions; parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des conversions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Égyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des conversions; mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barriere de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées; qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les Indiens joignent un caractère compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquête : on ne peut s'empêcher de remonter en gémissant, jusqu'à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les priviléges & l'autorité, & rassemblé sur le reste des habitans les calamités & l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire ? N'en doutons point; c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable les malheurs de tous les peuples.

Il suffit qu'une nation puissante & peu éclai-

rée adopte une premiere erreur, que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur devenue générale, va ſervir de baſe à tout le ſyſtême moral & politique : bientôt les penchants les plus honnêtes, vont ſe trouver en contradiction avec les devoirs. Pour ſuivre le nouvel ordre moral, il faudra ſans ceſſe faire violence à l'ordre phyſique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; & la nation ne ſera plus qu'un aſſemblage de malheureux, qui paſſeront leur vie à ſe tourmenter tour-à-tour, en ſe plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, ſi vous en exceptez peut-être quelques républiques de ſauvages. Des préjugés abſurdes ont dénaturé par-tout la raiſon humaine, & étouffé juſqu'à cet inſtinct qui révolte tous les animaux contre l'oppreſſion & la tyrannie. Des peuples immenſes ſe regardent de bonne foi comme appartenants en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels ſont les funeſtes progrès de la premiere erreur, que l'impoſture a jettée ou nourrie dans l'eſprit humain. Puiſſent les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont beſoin que de les ſentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philoſophes de toutes les nations, c'eſt à vous ſeuls à faire des loix,

en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres; & soyez persuadés que la vérité est encore plus facile à répandre que l'erreur. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur, dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténèbres; & que s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois, vengent enfin la gloire de l'espèce humaine.

Outre les indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde, des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les descendans d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient ensuite passé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés jusqu'aux extrémités de l'Orient. Sur ce continent immense,

ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Égypte, & traités avec des égards marqués par tous les souverains, qui vouloient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les isles répandues sur cet Océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premieres dignités de ces petits états, & s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profiterent de l'ascendant que leur donnoient leurs lumieres, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détacherent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres & négocians tout-à-la-fois, avoient encore étendu

leur religion en achetant beaucoup d'eſclaves; auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis & leur avoir enſeigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur ſang à celui de ces affranchis, ceux-ci formerent, avec le tems, un peuple particulier ſur la côte de la preſqu'iſle des Indes, depuis Goa juſqu'à Madras. On les diſtingue encore aujourd'hui, ſous le nom de Mapoulés, dans le Malabar, & ſous celui de Choulias, au Coromandel. Ils ne ſavent, ni le Perſan, ni l'Arabe, ni le Maure; & leur ſeule langue eſt celle des contrées où ils vivent. Ils ſont, la plupart, adonnés au commerce, & ne profeſſent qu'un mahométiſme extrêmement corrompu par les ſuperſtitions Indiennes.

L'Indoſtan, que la force a depuis réuni preſqu'entiérement ſous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaye, de Delhy, de Biſnagar, de Narzingue & de Calicut, qui tous comptoient pluſieurs ſouverains, plus ou moins puiſſans, parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu ſous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de ſa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit ſa domination ſur tout le Malabar.

C'eſt une ancienne tradition, que lorſque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes dans le huitiéme ſiécle, le ſouverain du Malabar prit un goût ſi vif pour leur religion, que peu content de l'embraſſer, il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu ſi cher, ſi vénérable aux Maures, qu'inſenſiblement ils contracterent l'habitude d'y conduire leurs vaiſſeaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la ſeule force de cette ſuperſtition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuſes, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de ſoie & de coton, l'indigo, le ſucre, toutes ſortes d'épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis : tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté de tout l'Orient. Une partie de ces richeſſes y arrivoit par mer ; mais comme la navigation n'étoit pas auſſi sûre, auſſi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit auſſi beaucoup par terre ſur des bœufs ou des éléphans.

V. Les Portugais s'établiſſent à la côte de Malabar.

Gama inſtruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & ſe fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus floriſſant. Il y trouva heureuſement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue

des Portugais, & qui, frappé des grandes choſes qu'il avoit vu faire à cette nation ſur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ſes préjugés. Ce penchant décida Mouzaide, à ſervir de tout ſon pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui ſans réſerve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui propoſa une alliance, un traité de commerce avec le roi ſon maître. On alloit conclure, lorſque les muſulmans réuſſirent à rendre ſuſpect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce qu'ils dirent de ſon ambition, de ſon inquiétude, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit du prince, qu'il prit la réſolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir ſi favorablement.

Gama, averti de ce changement par ſon fidele guide, renvoya ſon frere ſur ſes vaiſſeaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me ſecourir, ou de me venger. Mettez ſur le champ à la voile, & allez inſtruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureuſement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'oſa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la

liberté de joindre les ſiens. Quelques repréſailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandiſes, les ôtages qu'il avoit laiſſés dans Calicut ; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie ſon retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, auſſi dévôt qu'avide, ſe flattoit en même tems, d'étendre ſa religion, par la perſuaſion, & même par les armes. Les papes, qui ne laiſſent pas échapper une occaſion d'établir qu'ils ſont maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'Orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On ſe préſentoit en foule pour monter ſur les nouvelles flottes deſtinées au voyage des Indes. Treize vaiſſeaux ſortis du Tage arriverent devant Calicut, ſous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ſes ſujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens ſe louerent des traitemens qu'ils avoient reçus ; mais ils ne concilierent pas pour long-tems, aux Portugais, l'eſprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, ſéduit par leurs intrigues, maſſacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaiſſeaux Arabes qui étoient

dans le port, foudroya la ville, & de-là se rendit à Cochin, & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui proposerent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes, firent, dans la suite, les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin; de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtit une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après le Portugais; & personne ne naviguoit dans ces mers, qu'avec leurs passeports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guère leur commerce. Un petit nombre d'entr'eux dissipoient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures,

ceux du Zamorin & de ſes vaſſaux, n'oſerent plus paroître.

Les Portugais vainqueurs dans l'Orient, envoyoient, à tout moment, de riches cargaiſons dans leur patrie, où tout retentiſſoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandiſes de l'Inde ; parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour aſſurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît, ce qui n'avoit été, juſqu'alors, que l'ouvrage du haſard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonſtances. Il falloit un ſyſtême de domination & de commerce aſſez étendu, pour embraſſer tous les objets ; mais ſi bien lié, que toutes les parties du grand édifice, qu'on ſe propoſoit d'établir, ſe fortifiaſſent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puiſé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés, juſqu'alors, de ſes intérêts ; elle eut la ſageſſe de donner toute ſa confiance à Alphonſe Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fuſſent paſſé en Aſie.

Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, pûssent recouvrer leurs forces. Il sentit que Lisbonne avoit besoin de Goa.

Goa, qui s'éleve en amphitéâtre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar, dans une isle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui se jette dans la mer, à quelque distance de la ville, après avoir formé, devant ses murs, un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette isle, dix lieues de tour. Dans ce petit espace se trouvent des collines, des plaines, des bois, des canaux, des sources d'une eau excellente, une cité magnifiquement bâtie, des bourgs & des villages considérables. On découvre, avant d'entrer dans le port, les deux péninsules de Salset & de Bardes, qui lui servent en même tems, & de rempart & d'abri. Elles sont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins considérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du

du roi de Decan ; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'aggrandir dans le Malabar. Tandis que l'uſurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque ſe préſenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas cherement un ſi grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ſes ennemis, qui n'y avoient guère moins d'intérêt que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans ſon pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête, ſe virent hors d'état de s'y maintenir : ils ſe retirerent ſur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyerent chercher des ſecours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquerent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes, & non par la faim, qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'uſage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laiſſaſſent paſſer des ſubſiſtances à leurs ennemis. Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faiſoit, & répondit : *qu'il ne recevroit des préſens d'Idalcan, que lorſqu'ils ſeroient amis.* Il attendoit toujours des ſecours, qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à ſe retirer, & à renvoyer l'exécution de ſon projet chéri, à un tems plus favorable, que les circonſtances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de ſe remettre en campagne, pour préſerver ſes états d'une deſtruction totale, Albuquerque fondit à l'improviſte ſur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il ſe fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, & où les vaiſſeaux Arabes n'oſoient plus paroître, vit ſon commerce & ſes richeſſes paſſer dans une ville qui devint la métropole de tous les établiſſemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop diviſés, pour mettre des bornes aux proſpérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Égyptiens; & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

VI.
Maniere dont ſe faiſoit le commerce des Indes, avant les conquêtes des Portugais.

L'Égypte que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités hiſtoriques, la premiere ſource de la police, le berceau des ſciences & des arts; l'Égypte, après avoir reſté durant des ſiécles iſolée du reſte de la terre, que ſa sageſſe dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitans négligerent longtems la Méditerranée, où ſans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour

tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richesses.

A l'aspect d'une région située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'Orient, & l'autre est la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le siége de son empire en Égypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince, le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il se proposoit, c'étoit dans un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Asie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire & la fable aient transmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eûssent été suivies, en partie, par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoisse, s'appropria l'Égypte.

Sous le régne de ce nouveau souverain, & de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissemens immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l'Inde, par la Mer-Rouge, au port de Bérénice.

Un écrivain, qui s'eſt profondément occupé de cet objet, & qui nous ſert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaiſſeaux que ces liaiſons avoient fait conſtruire, ſe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyſſins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns deſcendoient à droite vers le Midi, le long des côtes Orientales de l'Afrique, juſqu'à l'iſle de Madagaſcar; les autres montoient à gauche vers le ſein Perſique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitans de ſes bords, & ſur-tout avec les Grecs, qu'Alexandre y avoit entraînés dans ſes expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoiſſoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'iſle de Ceylan, connue des anciens ſous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchiſſoient le Coromandel, pour remonter le Gange, juſqu'à Palybotra, la plus célèbre ville de l'Inde par ſes richeſſes. Ainſi l'induſtrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'une côte à l'autre, s'approprier les tréſors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit, à cette navigation, que des bateaux longs & plats, tels, à-peu-près, qu'on

les voyoit flotter ſur le Nil. Avant que la bouſſole eût aggrandi les vaiſſeaux, & les eût pouſſés en haute mer à pluſieurs voiles; ils étoient réduits à raſer les côtes à la rame, à ſuivre terre à terre, toutes les ſinuoſités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les éceuils, ou ſur les ſables & les bas-fonds. Auſſi les voyages, dont la traverſée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faiſons en moins de ſix mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On ſuppléoit alors à la petiteſſe des vaiſſeaux, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des eſcadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébene, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des ſoieries, des perles, des pierres précieuſes, de la canelle, des aromates & ſur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il ſervoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit ſi cher, que les négocians le falſifioient, ſous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nuds;

tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laiſſoit ſeulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'attelier ſcelloit l'ouverture avec ſon cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les ports de l'Egypte, acheter les productions de l'Inde. Lorſque Carthage & Corinthe eurent ſuccombé ſous les vices de leur opulence; les Egyptiens ſe virent obligés d'exporter eux-mêmes les richeſſes dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaiſſeaux. Dans les progrès de leur marine, ils pouſſerent leurs voyages juſqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils ſuffire aux conſommations de Rome, dont le luxe avoit crû à proportion de ſes conquêtes. Eux-mêmes ſe livroient à des profuſions; dont les détails nous paroiſſent romaneſques. Cléopatre, avec qui finit leur empire & leur hiſtoire, étoit auſſi prodigue que voluptueuſe. Mais malgré ces dépenſes incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorſqu'ils eurent été ſubjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandiſes; tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette ſource d'opulence, qui devoit l'enfler ſans l'aggrandir, gagna cent pour un, ſi l'on s'en rapporte à Pline. A tra-

vers l'exagération, qu'il eſt facile de voir dans ce calcul, on doit préſumer quels avoient pû être les profits dans des tems reculés, où les Indiens étoient moins éclairés ſur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent aſſez de vertu pour conſerver la puiſſance que leurs ancêtres avoient acquiſe, l'Egypte contribua beaucoup à ſoutenir la majeſté de l'empire, par les richeſſes des Indes qu'elle y faiſoit couler. Mais, l'embonpoint du luxe eſt une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par ſa propre peſanteur; ſemblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foibleſſe. Il ſe rompit en deux pieces.

L'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient, qui ſe ſoutint plus long-tems que celui d'Occident; parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa poſition & ſes reſſources l'eûſſent rendu même inébranlable, ſi les richeſſes pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne ſut oppoſer que des ruſes à un ennemi, qui joignoit l'enthouſiaſme d'une nouvelle religion, à toute la force de ſes mœurs encore barbares. Une ſi foible barriere ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ſes ravages. Dès le ſeptiéme ſiecle, il en-

gloutit plusieurs provinces, entr'autres l'Egypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modele de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.

Les Grecs se consolerent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarrasins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux, déja très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer-Noire. C'est-là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De là partoient des voitures, qui conduisoient par terre en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes,

traverſoient le golfe Perſique, juſqu'aux bords de l'Euphrate, où ils dépoſoient leur cargaiſon. Il ne falloit qu'un jour pour la tranſporter par terre, de ce fleuve à Palmyre. Cette ville, dont les ruines reſpirent encore l'opulence, faiſoit paſſer ces marchandiſes, par les déſerts, aux côtes de Syrie. Un ſi riche commerce l'avoit élevée à une proſpérité que ſes fondemens, jettés au milieu des ſables, ne lui promettoient pas. Lorſqu'elle eût été détruite, les caravanes, après quelques variations, ſe fixerent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, pouſſa le cours & la pente des richeſſes juſqu'à Conſtantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage ſeul auroit pû ſoutenir l'empire dans le penchant de ſa décadence, & peut-être lui rendre ſon ancienne gloire : mais il l'avoit due à ſes armes, à des vertus, à des mœurs frugales ; & tout ce qui conſerve la proſpérité, lui manquoit. Corrompus par les richeſſes prodigieuſes qu'un commerce excluſif leur aſſuroit preſque ſans efforts & ſans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oiſive & molle qu'amene le luxe ; aux frivoles jouiſſances des arts brillants & voluptueux, aux vaines diſcuſſions d'un jargon ſophiſtique ſur les matieres de goût, de ſentiment, & même

de religion & de politique. Ils ne ſavoient que ſe laiſſer opprimer, & non ſe faire gouverner; careſſer tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle réſiſtance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laiſſa tomber ſa marine, & ne compta plus, pour ſa défenſe, que ſur les traités qu'il faiſoit avec les étrangers, dont les vaiſſeaux rempliſſoient ſes ports. Les Italiens s'étoient inſenſiblement emparés de la navigation de tranſport, que les Grecs avoient long-tems retenue dans leurs mains. Cette branche d'induſtrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richeſſe eſt celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Conſtantinople, preſſée, inveſtie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creuſé. Mahomet ſecond les chaſſa de Caffa, où, dans les derniers tems, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Aſie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette ca-

tastrophe pour chercher les moyens de se rouvrir la route de l'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernieres croisades, & à-peu-près semblable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne-heure aux combats. Un chef, & un conseil, composé de vingt-quatre des principaux d'entr'eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse auroit nécessairement énervé, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirerent quelque utilité de cette révolution; mais elle tourna singuliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, & les ſuites rapides qu'il eut, cauſerent de vives inquiétudes à Veniſe. La ſageſſe de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put réſiſter, & qu'aſſurément elle n'avoit pas dû prévoir. Pluſieurs princes diviſés d'intérêt, rivaux de puiſſance, & qui avoient des prétentions oppoſées, venoient de s'unir contre toutes les regles de la juſtice & de la politique, pour détruire un état qui ne faiſoit ombrage à aucun d'eux; & Louis XII lui-même, qui, de tous ces princes, avoit le plus d'intérêt à la conſervation de Veniſe, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit ſur les bords de ſa ruine. La diviſion qui devoit néceſſairement ſe mettre entre de ſemblables alliés, & la prudence de la république, l'avoient ſauvée de ce danger, le plus éminent en apparence; mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du paſſage aux Indes, par le cap de Bonne-Eſpérance.

Elle vit auſſi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le ſien, & par conſéquent ſa puiſſance. Elle fit jouer tous les reſſorts que put lui fournir l'habileté de ſes adminiſtrateurs. Quelques-uns de ces émiſſaires intelligens, qu'elle ſavoit par-tout acheter & employer à propos, perſuaderent aux Arabes fixés

dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou ſur les côtes Orientales de l'Afrique, que leur cauſe étant la même que celle de Veniſe, ils devoient s'unir avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la ſource commune de leurs richeſſes.

Les cris de cette ligue arriverent au ſoudan d'Egypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ſes revenus, par le droit de cinq pour cent, que les marchandiſes des Indes payoient à leur entrée, & par celui de dix, qu'elles payoient à leur ſortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & néceſſaires, aigriſſoient les eſprits contre le gouvernement, toujours reſponſable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, ſe permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puiſſance, que dans des tems de proſpérité. L'Egypte étoit également malheureuſe, & par le commerce que faiſoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit ſe relever de cette décadence avec une flotte; mais la Mer-Rouge n'offroit

rien de ce qu'il falloit pour la conſtruire. Les Vénitiens leverent cet obſtacle. Ils envoyerent à Alexandrie des bois, & d'autres matériaux. On les conduiſit, par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés ſur des chameaux à Suez. C'eſt de ce port célèbre, qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaiſſeaux, un galion, deux galeres & trois galiottes.

VII. Les Portugais ſe rendent les maîtres de la Mer-Rouge.

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient ſongé, dès l'année précédente, à ſe rendre maîtres de la navigation de la Mer-Rouge, bien aſſurés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le deſſein de s'emparer de l'iſle de Socotora, fort connue dans l'antiquité ſous le nom de Dioſcoride, pour l'abondance & la perfection de ſon aloès. Elle eſt ſituée dans le golfe de la Mer-Rouge, à cent quatre-vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Triſtan d'Acugna, parti du Portugal avec un armement conſidérable, attaqua cette iſle. Il fut combattu à la deſcente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, ſouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince

fut tué dans l'action. Les Portugais assiégerent, & bientôt emporterent d'assaut, la seule place qui étoit dans l'isle ; quoiqu'elle fût défendue, jusqu'à la derniere extrémité, par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison ne voulant point survivre au fils de leur souverain, refuserent de capituler, & se firent tuer jusqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acugna, étoit encore au-dessus de ce courage.

Le succès de cette entreprise ne produisit pas les avantages qu'on en espéroit. Il se trouva que l'isle étoit stérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui sortoient de la Mer-Rouge, n'y touchoient jamais, quoiqu'on ne ne pût s'empêcher de la reconnoître, pour entrer dans ce golfe. Aussi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle sans danger dans l'Océan Indien. Elle se joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies, combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises, se trouvoient considérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la supériorité pour ne la plus perdre. Les armements qui continuerent à partir d'Egypte, furent toujours

battus & diſſipés par les petites eſcadres Portugaiſes, qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, Albuquerque crut devoir y mettre fin, par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La Mer-Rouge, qui doit ſon nom aux coraux, aux madrepores, aux plantes marines qui tapiſſent preſque partout ſon fond, ou même au ſable qui colore ſes eaux, a d'un côté l'Arabie, de l'autre, la haute Ethiopie & l'Egypte. On lui donne ſix cents quatre-vingts lieues depuis l'iſle de Socotora juſqu'à l'iſthme fameux qui joint l'Afrique à l'Aſie. Comme elle eſt fort longue, très-étroite, & qu'elle ne reçoit aucun fleuve dont la force puiſſe s'oppoſer à celle du flux; elle participe d'une maniere plus ſenſible aux mouvemens de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, ſituées à-peu-près ſous la même latitude. Elle eſt peu ſujette aux orages, & ne connoît preſque point d'autres vents que ceux du Nord & du Sud, qui ſont périodiques comme la mouçon dans l'Inde, & qui fixent invariablement, dans cette mer, le tems de l'entrée & de la ſortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu

lieu eſt nette, navigable jour & nuit, ſur une profondeur de vingt-cinq à ſoixante braſſes d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, ſont préférées par les gens du pays, qui, obligés de ſe tenir au voiſinage des terres à cauſe de la petiteſſe de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorſqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, d'aborder les ports répandus ſur la côte, fait que cette navigation eſt très-périlleuſe pour les grands vaiſſeaux, qui ne trouvent d'ailleurs ſur leur route qu'un nombre conſidérable d'iſles déſertes, arides & ſans eau.

Albuquerque, malgré ſes talens, ſon expérience & ſa fermeté, ne réuſſit pas à ſurmonter tant d'obſtacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la Mer-Rouge, il fut obligé de revenir ſur ſes pas avec ſa flotte, qui avoit ſouffert de continuelles incommodités & couru de forts grands dangers. Une politique inquiéte & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à ſon but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'empereur d'Ethyopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un paſſage pour ſe jetter dans la Mer-Rouge. L'Égypte ſeroit alors devenue en grande partie

inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jetter dans l'Arabie, par le golfe Persique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, & plus utiles pour le moment, le porterent à différer la ruine d'une puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Égypte par les Turcs, quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude, qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des loix féodales. Les tyrans

ſans nombre qui opprimoient des multitudes d'eſclaves, avoient été ruinés par le délire des croiſades. Pour ſoutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder, à prix d'argent, à leurs vaſſaux quelques priviléges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette ſorte d'indépendance, ſans laquelle la propriété n'eſt elle-même qu'une illuſion. Ainſi les premieres étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croiſades; & la folie des conquêtes contribua, pour la premiere fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vaſco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain; & à nos barbares inſtitutions, auroit ſuccédé un joug plus peſant encore. Cet événement étoit inévitable, ſi les farouches vainqueurs de l'Égypte n'euſſent été repouſſés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Iude. Les

richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eû nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pû arrêter alors sur notre continent ce peuple qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entiere ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme, qui succéde aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion & à l'oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d'un culte étranger, & nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systêmes politiques & religieux qui affligent l'espece humaine, il n'en est point qui laisse moins de carriere à la liberté que celui

des Musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangere au gouvernement, & qui s'est introduite à son insçu; une morale répandue sans ordre, sans précision, dans des livres obscurs & susceptibles d'une infinité d'interprétations différentes; une autorité en proie aux prêtres & aux souverains, qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des loix politiques & civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante qui condamne l'inégalité & l'ambition; une administration inquiéte & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie: tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille, & crie au fond des cœurs: *l'homme est né libre?*

Mais, sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit: il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée

eſt au-deſſus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, ſi le peuple de la chrétienté le plus ſuperſtitieux, & peut-être le plus eſclave, n'eût arrêté les progrès du fanatiſme des Muſulmans, & briſé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richeſſes. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des meſures efficaces pour qu'aucun vaiſſeau ne pût paſſer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à ſe donner l'empire du golfe Perſique.

VIII. Les Portugais ſe rendent les maîtres de la navigation du golfe Perſique.

Au débouché du détroit de Mocandon, qui conduit dans ce bras de mer, eſt ſituée l'iſle de Gerun. C'eſt ſur ce rocher ſtérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onziéme ſiécle la ville d'Ormuz, devenue, avec le tems, la capitale d'un royaume qui, d'un côté, s'étendoit aſſez avant dans l'Arabie, & de l'autre, dans la Perſe. Ormuz avoit deux bons ports ; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ſes richeſſes & ſa puiſſance qu'à ſa ſituation. Il ſervoit d'entrepôt au commerce de la Perſe avec les Indes : commerce très-conſidérable dans un tems où les Perſans faiſoient paſſer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandiſes qui venoient de l'Aſie en Europe. Dans les ſaiſons qui permettoient l'arrivée des

marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politesse & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espece qu'ils y rassembloient : tout concouroit, avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés, ou de porcelaine, qui contenoient des arbustes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui va-

rient, & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richeſſes, un commerce immenſe, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A ſon arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévaſtations, qui ſont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans ſon caractère : mais il ſe les permettoit, dans l'eſpérance d'engager une puiſſance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à ſe préſenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorſqu'il crut avoir inſpiré une terreur néceſſaire à ſes deſſeins, il ſe préſenta devant la capitale, dont il ſomma le roi de ſe rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perſe. Cette propoſition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte compoſée de vaiſſeaux Ormuziens, Arabes & Perſans, vint combattre l'eſcadre d'Albuquerque, qui détruiſit toutes ces forces avec cinq navires. Le roi découragé, conſentit que le vainqueur conſtruisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ſes deux ports.

Albuquerque, qui connoiſſoit le prix du tems, ne perdit pas un moment pour hâter

cette conſtruction. Il travailloit comme le dernier des ſiens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'eſclavage au miniſtère, rougit d'avoir ſacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les reſſorts de la politique que ceux de la guerre, il réſolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par ſa lâcheté. Il ſut gagner, corrompre, déſunir & brouiller ſi bien les Portugais entr'eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois ſur le point d'en venir aux mains. Cette animoſité, qui augmentoit toujours, les détermina à ſe rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermiſſoit dans ſes idées par les obſtacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le paſſage à tous les ſecours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorſque trois de ſes capitaines l'abandonnerent honteuſement avec leurs vaiſſeaux. Pour juſtifier leur déſertion, ils ajouterent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahiſon força Albuquerque à renvoyer l'exécution de ſon projet au tems qu'il

ſavoit n'être pas éloigné, où il auroit à ſa diſpoſition toutes les forces de ſa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil, auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne ſe crurent pas en état de réſiſter. On ſe ſoumit. Le ſouverain de la Perſe oſa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé, des boulets, des grenades & des ſabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paye le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puiſſance Portugaiſe ſe trouva aſſez ſolidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perſe, ſur la côte de Malabar, pour qu'on pût ſonger à l'étendre dans l'Eſt de l'Aſie.

IX. Établiſſement des Portugais à Ceylan.

Il ſe préſentoit d'abord à Albuquerque l'iſle de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Dans les ſiécles les plus reculés, elle étoit très-connue ſous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'eſt pas venu juſqu'à nous. Tout ce que l'hiſtoire nous apprend de remarquable; c'eſt que les loix y furent autrefois ſi reſpectées, que le monarque n'étoit pas plus diſpenſé de leur obſervation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort; mais avec

cette distinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie, lui étoient refusés ; & il finissoit misérablement ses jours dans cette espece d'excommunication.

Lorsque les Portugais aborderent à Ceylan, ils la trouverent très-peuplée : deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie Septentrionale de l'isle, & dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, & qui n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nuds : du reste, ce sont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Écosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion, & il est douteux qu'elles ayent un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étran-

gers, & ne contribue pas peu à les ſéparer de tous les peuples. Ils ſemblent être les habitans primitifs de l'iſle.

Une nation plus nombreuſe & plus puiſſante, qu'on appelle les Chingulais, eſt maîtreſſe de la partie Méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des deſpotes. Ils ont, comme les Indiens, la diſtinction des caſtes, mais une religion différente. Ils reconnoiſſent un être ſuprême, & au-deſſous de lui, des divinités du ſecond, du troiſiéme ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulierement dans les dieux du ſecond ordre un Buddou, qui eſt deſcendu ſur la terre pour ſe rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou, ſont des perſonnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à ſa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont ſu faire uſage de la nature de leur pays de montagnes, pour ſe défendre contre les Européens, qu'ils ont ſouvent vaincus. Ils ſont fourbes, intéreſſés, complimenteurs, comme tous les peuples eſclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des ſavans. Par-tout où cet

usage est établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'isle. On y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, la seule canelle qui ait jamais été estimée. C'étoit sur la côte Septentrionale & sur la côte de la Pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette isle. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Tous les navires qui viennent d'Europe, d'Arabie & de Perse, ne peuvent s'empêcher de rendre une sorte d'hommage à Ceylan; & les mouçons alternatives, permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les tems de l'année. Avec peu de dépense en hommes & en argent, on seroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de tous les ports de cette isle, auroient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l'Asie; & les vaisseaux qui auroient croisé dans ses parages,

auroient intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette derniere n'offroit que des marchandiſes de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaiſe canelle, aſſez de poivre, du cardamome, ſorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand uſage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, ſont les peuples les plus doux & les plus induſtrieux de l'Indoſtan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte eſt admirablement placée, pour recevoir les marchandiſes de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établiſſement. Ceux de Saint-Thomé & de Negapatan, ne furent formés qu'après lui. Il ſavoit que cette côte eſt dépourvue de ports, qu'elle eſt inabordable dans certains tems de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas ſecourir des colonies. Enfin, il penſa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par ſon

prédéceſſeur d'Almeyda, & porté depuis à ſa perfection, les Portugais le feroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'eſt à cette conquête qu'il ſe détermina.

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, eſt une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du Nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reſte eſt baigné par la mer, qui le ſépare de l'iſle de Sumatra, par un canal connu ſous le nom de détroit de Malaca.

X. Les Portugais font la conquête de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, ſain, & rafraîchi par les vents & les eaux ſous le ciel de la Zone Torride ; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient ſuffire à l'homme ſauvage, ouverte à la culture de toutes les productions néceſſaires à la ſociété ; des bois d'une verdure éternelle ; des fleurs, qui naiſſent à côté des fleurs mourantes ; un air parfumé des odeurs vives & ſuaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui reſpirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Ma-

lais; mais la ſociété avoit tout fait contr'eux.

Le gouvernement le plus dur, avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers & les chênes du Nord, avoient pouſſé des racines juſques ſous l'Équateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui ſembloit ne devoir s'abréger & ſe perdre que dans l'uſage & l'excès des plaiſirs. C'eſt-là qu'un peuple eſclave obéiſſoit à un deſpote, que repréſentoient vingt tyrans. Le deſpotiſme d'un ſultan ſembloit s'être appeſanti ſur la multitude, en ſe ſubdiviſant entre les mains des grands vaſſaux.

Cet état de guerre & d'oppreſſion avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel verſés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur ſervice, c'eſt-à-dire, celui de leurs eſclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs ſerfs à l'agriculture. Une vie errante & périlleuſe, ſur mer & ſur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immenſe, célebre dans tout l'Orient ſous le nom d'iſles Malaiſes. Il avoit porté dans ſes nombreuſes colonies,

colonies, ses loix, ses mœurs, ses usages, &c, ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux: les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes Orientales moins éloignées: les autres s'y rendoient de Bengale, de Coromandel, de Malabar, de Perse, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entr'eux, & avec les habitans, dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrerent d'abord à Malaca comme simples négocians. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, & les Arabes communiquerent si rapidement leur animosité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du soin de les détruire. On leur tendit des piéges, où ils tomberent. Plusieurs d'entr'eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaisseaux, qui se sauverent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour songer à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice, propre à diminuer la haîne qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le tems auroit affoibli une impression qu'il croyoit lui être avantageuse; il ne différa pas d'un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue; & il trouva en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr, au moment où commenceroit le siége. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet: *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise, après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & l'on y construisit une ci-

tadelle, pour garantir la ſtabilité de la conquête.

Comme les Portugais ſe bornerent à la poſſeſſion de la ville, ceux des habitans, tous ſectateurs d'un mahométiſme fort corrompu, qui ne voulurent pas ſubir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou ſe répandirent ſur la côte. En perdant l'eſprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais ſans un poignard, qu'il appelle *crid.* Il ſemble avoir épuiſé toute l'invention de ſon génie ſanguinaire, à forger cette arme meurtriere. Rien de ſi dangereux, que de tels hommes avec un tel inſtrument. Embarqués ſur un vaiſſeau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde ſécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas ſe ſervir de Malais pour matelots. Mais ces barbares enchériſſant ſur leurs anciennes mœurs, où le fort ſe faiſoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaiſſeaux, & quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repouſſés : ce n'eſt pas, du moins, ſans emporter avec eux la conſolation de s'être abreuvés de ſang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit, peut-être, la derniere qu'il faudroit tenter: elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangere, & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes & les cavernes, sont l'asyle & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit; elles semeront la haîne dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyerent à Albuquerque des ambassadeurs pour le

féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

XI. Établissement des Portugais aux Moluques.

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces isles, situées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celle de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

On ignore comment elles furent d'abord peuplées; mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais, leur ont donné successivement des loix. Leurs habitans étoient, au commencement du seiziéme siécle, des especes de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté, depuis peu, les superstitions du mahométisme à celles du paganisme, qu'ils avoient long-tems professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoissoient aucune espece de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier est un arbre, dont les racines sont si menues & si peu profondes, que les vents

le renverſent ſouvent. Son tronc, qui s'éleve à la hauteur de trente à quarante pieds, eſt droit, d'une groſſeur médiocre, & égal dans toute ſa longueur. Il eſt ſi ſpongieux, que ſon bois ne peut ni ſervir à la conſtruction des navires, ni être employé dans des édifices un peu ſolides. Sa tête ſe couronne de dix ou douze feuilles larges, longues, épaiſſes, qui ſervent à former les toits des maiſons. De cette touffe, qui ſe renouvelle trois fois chaque année, ſortent autant de fois de très-gros bourgeons, à chacun deſquels on voit ſuſpendus dix ou douze cocos, qui, avec leurs écorces, ont plus d'un demi-pied de diametre. La premiere écorce du coco eſt filandreuſe : on en fabrique quelques étoffes groſſieres, & des cables pour les vaiſſeaux. La ſeconde, qui eſt fort dure, fournit de petits vaſes & des uſtenſiles de ménage. L'intérieur de cette coquille eſt tapiſſé d'une poulpe blanche & épaiſſe, dont on exprime au preſſoir une huile qui eſt du plus grand uſage aux Indes. Elle eſt aſſez douce lorſqu'elle eſt récente; mais elle contracte de l'amertume en vieilliſſant, & alors elle n'eſt bonne qu'à brûler. Le marc qui reſte dans le preſſoir, ſert à nourrir les beſtiaux, la volaille, & même le plus bas peuple dans des tems de diſette. La poulpe du coco renferme de l'eau extrêmement

fraîche, qui sert à désaltérer le cultivateur & le voyageur. Cette boisson est fort saine, mais d'une douceur fade.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait distiller une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Ceux qui la recueillent avant le lever du soleil, & qui la boivent dans sa nouveauté, lui trouvent le goût d'un vin doux. C'est la manne du désert. Qui sait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans des livres plus Orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Égypte? L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture; elle convertit des phénomenes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays, devient surnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'alterent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreurs; & la distance des tems & des lieux faisant disparoître les causes occasionnelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans & sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer.

Quoi qu'il en soit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Israélites & la

boiſſon des Indiens, ſi la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au ſoleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à ſe convertir en un vinaigre utile. Diſtillée dans ſa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-ſpiritueuſe; & en la faiſant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du ſucre de médiocre qualité. Les arbres dont on a exprimé cette liqueur, ne portent plus de fruit, parce qu'elle eſt le ſuc dont les noix ſe forment & ſe nourriſſent.

Indépendamment de ce cocotier répandu dans toutes les contrées de l'Inde, les Moluques en avoient un particulier, qu'on nommoit ſagou. Cet arbre nourrit les hommes, non de ſes fruits, qui ne ſont que la ſuperfluité de la reproduction; mais de ſon tronc & de la ſubſtance même de ſa vie. Il vient ſans culture dans les forêts, ſe multipliant de lui-même par ſes graînes & ſes rejettons. Il s'éleve juſqu'à la hauteur de trente pieds, ſur environ ſix de circonférence. Son écorce eſt épaiſſe d'un pouce. L'intérieur de cette écorce eſt compoſé d'un tiſſu de fibres longues, & entrelaſſées les unes dans les autres. Cette double enveloppe contient une eſpece de moëlle ou de gomme, qui ſe réduit en farine. L'arbre, qui ne ſemble croître que pour les beſoins de l'homme, lui

indique cette farine par une pouſſiere fine & blanche dont ſe couvre la feuille. C'eſt une marque certaine de la maturité du ſagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, & le dépecent en tronçons, qui ſont fendus par quartiers, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette ſubſtance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une eſpece de tamis, qui retient les parties les plus groſſieres. Ce qui a paſſé eſt jetté dans des moules de terre, où la pâte ſéche & durcit pour des années entieres. On mange le ſagou ſimplement délayé avec de l'eau, quelquefois cuit & bouilli. L'humanité des Indiens réſerve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle eſt quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple ſobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des ſiécles avec la farine de ſagou & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hazard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muſcade, deux épiceries précieuſes que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il paſſa en Perſe & en Europe. Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains preſque tout le com-

merce de l'Univers, n'en négligerent pas une ſi riche portion. Ils ſe jetterent en foule vers ces iſles devenues célebres; & ils s'en étoient approprié les productions, lorſque les Portugais, qui les pourſuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur induſtrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêcherent pas qu'on ne conſentît à leur laiſſer bâtir un fort. Dès ce moment, la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ſes provinces, & elles ne tarderent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichiſſoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de ſoumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de ſon abſence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille, après ſes nouveaux ſuccès, dans le centre de ſes conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la diſcipline militaire, & ſe montra actif, prévoyant, ſage, juſte, humain, déſintéreſſé. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que, long-tems après ſa mort, ils alloient à ſon tombeau, pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mou-

rut à Goa en 1515, sans richesses, & dans la disgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu suspect.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires & de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration, les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander? Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance, faire de si grandes choses? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes, & ils faisoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'isle d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent; & ils attaquoient des troupes, qui, souvent avec des armes égales, disputoient leurs biens & leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, & quels ressorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros?

XII. Causes de la grande énergie des Portugais.

Il y avoit près d'un siécle qu'ils combattoient contre les Maures, lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers François, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célebre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les seconder

contre les infideles ; les chevaliers y consentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siécles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux; la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans sa naissance en France & en Angleterre. Les rois chercherent à la conserver, à l'étendre, par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modele des anciens, & dont l'esprit étoit le même ; c'est-à-dire, un mélange d'héroïsme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'esprit de la nation, par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la noblesse, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils assembloient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états, qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux, que ses successeurs donnerent long-tems des loix. Plusieurs de ces loix étoient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinc-

tion ; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer ; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avoit refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtoit la noblesse à quiconque insultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi.*

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même tems des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le tems des croisades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme, que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après

l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état & de la foi, jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille & de Leon. Enfin, pendant les tems qui précéderent les expéditions de l'Inde, la noblesse, éloignée des villes & de la cour, conservoit dans ses châteaux les portraits & les vertus de ses peres.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique & en Asie, une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion, qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'état, & faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses, qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe & aux jouissances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foiblesse des successeurs du grand Emmanuel, les hommes mediocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, ſuccéda à ſes projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples conſultoient des ſorciers ſur la deſtinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une deſtinée heureuſe, on les laiſſoit vivre; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conſerver ces enfans. Il eut à lutter quelque tems contre les mouvemens dont ſa nation étoit menacée aux Indes. Lorſqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne ſongea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIII. Arrivée des Portugais à la Chine. État de cet empire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le deſſein. Il avoit rencontré à Malaca des vaiſſeaux & des négocians Chinois; & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politeſſe, d'attachement aux bienſéances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la nobleſſe même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails ſur la puiſſance, la richeſſe, les mœurs de leur vaſte empire, & il fit part de ſes découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée, en Europe, de la

nation Chinoiſe. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit paſſé pour fabuleuſe. Elle étoit conforme, cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il diſoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une eſcadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambaſſadeur. Quand elle fut arrivée aux iſles voiſines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade, qui en étoit le chef, ne ſe mit point en défenſe : il laiſſa viſiter ſes vaiſſeaux; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton du ſujet de ſon arrivée, & il leur remit l'ambaſſadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambaſſadeur rencontroit dans ſa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns ſont navigables & traverſent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance & la variété de leurs productions; l'extérieur ſage & doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins

chemins donnent le ſpectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable , que l'induſtrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut ſurprendre l'ambaſſadeur Portugais , accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

Jettons un coup d'œil ſur ce peuple. L'hiſtoire d'une nation ſi bien policée , eſt proprement l'hiſtoire des hommes : tout le reſte de la terre eſt une image du cahos où étoit la matiere avant la formation du monde. C'eſt par une continuité de deſtructions , que la ſociété s'eſt eſſayée à l'ordre , à l'harmonie. Les états & les peuples y ſont nés les uns des autres , comme les individus ; avec cette différence, que dans les familles , la nature pourvoit à la mort des uns , à la naiſſance des autres , par des voies conſtantes & régulieres. Mais dans les états , la ſociété trouble & rompt cette loi , par un déſordre où l'on voit , tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naiſſantes , & tantôt un peuple informe & ſauvage , engloutir dans ſes irruptions une foule d'états briſés & démembrés.

La Chine a réſiſté ſeule à cette fatalité. Cet empire, borné au Nord par la Tartarie Ruſſe , au Midi par les Indes , à l'Occident par le Thi-

bet, à l'Orient par l'Océan, embraſſe preſque toute l'extrémité Orientale du continent de l'Aſie. Son circuit eſt de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée ſuivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de ſurprenant. C'eſt la guerre, le fanatiſme, le malheur de notre ſituation, qu'il faut accuſer de la briéveté de notre hiſtoire & de la petiteſſe de nos nations, qui ſe ſont ſuccédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déſerts, ont pu, comme l'ancienne Égypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû ſe réunir à eux comme à un centre d'attraction; & les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle preſque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a ſouffertes: plus heureuſe d'avoir policé ſes vainqueurs, que ſi elle eût détruit ſes ennemis.

Une région ſi anciennement policée, doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'induſtrie. Les plaines en ont été unies, autant qu'il étoit poſſible. La plupart n'ont

conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosemens, regardés, avec raison, comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple & cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses, qui fournissent moins de bois aux besoins de l'homme, qu'ils ne détruisent de guérets & de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands & le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse; à des cultures agréablement diversifiées; à des arbres irréguliérement plantés; à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles séches. On y reçoit les pluies & les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent

même les canaux & les rivieres qui baignent le pied d'une colline, en arrosent la cime & la pente, par un effet de cette industrie qui, simplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes, ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espece de radis, qui fournit de l'huile, succede le coton, qui, lui-même, est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes, qui refusent de la nourriture aux hommes, des arbres nécessaires pour la charpente des édifices, pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées, soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, soit que les parties que les torrens en détachent, aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivieres de lit, mais dans des espaces de tems proportionnés aux masses d'eau; la mer, qui fait un pas en dix siécles, mais dont chaque

pas fait cent révolutions sur ce globe, couvroit autrefois les sables, qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'Océan, comme les Egyptiens dompterent le Nil. Ils ont rejoint au continent, des terres que les eaux en avoient séparées. Ils luttent encore contre ce mouvement supérieur, qui, tenant au systême des cieux, chasse la mer d'Orient en Occident. Les Chinois opposent à l'action de l'Univers, la réaction de l'industrie; & tandis que les nations les plus célèbres ont secondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du tems dans la dévastation du globe, ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle, par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s'ils n'étoient continuels & sensibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainsi-dire, la culture des eaux. Du sein des rivieres, qui, communiquant entr'elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-

même, eſt couvert & ſillonné de milliers de barques, dont les mâts reſſemblent, de loin, à des forêts mouvantes. Anſon reproche aux pêcheurs, établis ſur ces bâtimens, de ne s'être pas diſtraits un moment de leur travail, pour conſidérer ſon vaiſſeau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette inſenſibilité pour une choſe qui paroiſſoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangere à leur profeſſion, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curioſité pour rien.

Les cultures ne ſont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient ſuivant la nature des terreins & la diverſité des climats. Dans les provinces baſſes & méridionales, on demande à la terre un riz, qui eſt continuellement ſubmergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & ſecs de l'intérieur du pays, le ſol produit un riz, qui a moins de volume, moins de goût, moins de ſubſtance, & qui ne récompenſe qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourriſſent les peuples de l'Europe : ils y ſont auſſi abondans & d'auſſi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une ex-

trémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au Sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais, ce qu'on connoît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; & ce qui sort de la terre féconde, y rentre pour la feconder encore. Ce grand systême de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

Un philosophe sensible, & que l'esprit d'observation a conduit dans cet empire, a connu & développé les sources de l'économie rurale des Chinois.

La premiere est le caractere de la nation la plus laborieuse que l'on connoisse, & l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, & le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages,

tout ce qui lie & civilise les hommes est religion, & la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr & raisonnable, qui n'a besoin que du frein des loix civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses peres, vivans ou morts; le culte public est l'amour du travail; & le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révére la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écarterent leurs propres enfans du trône, pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs, qui jetterent les germes du bonheur & de la stabilité de l'empire, dans le sein fertile de la terre; source intarissable de la reproduction des moissons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine se sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, est d'ouvrir la terre au printems, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur solemnel que le prince rend au premier

de tous les arts. Ce n'eſt plus, comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'eſt le pere des peuples, qui, la main appéſantie ſur le ſoc, montre à ſes enfans les véritables tréſors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les ſemences que la terre demande. L'exemple du prince eſt ſuivi dans toutes les provinces ; & dans la même ſaiſon, les vice-rois y répétent les mêmes cérémonies en préſence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces ſolemnités à Canton, ne peuvent en parler ſans attendriſſement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but eſt d'encourager au travail, ne ſoit pas ſubſtituée dans nos climats à tant de fêtes religieuſes, qui ſemblent inventées par la fainéantiſe pour la ſtérilité des campagnes.

Ce n'eſt pas qu'on doive ſe perſuader que la cour de Pekin ſe livre ſérieuſement à des travaux champêtres : les arts de luxe ſont trop avancés à la Chine, pour que ces démonſtrations ne ſoient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainſi la profeſſion des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le

ſouverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion, eſt le premier de tous les reſſorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appellé à la cour pour éclairer le prince ; & l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à ſa méthode. Enfin dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle ; dans un pays où l'on ne diſtingue, ni la nobleſſe, ni la roture, mais le mérite ; pluſieurs des magiſtrats & des hommes élevés aux premieres charges de l'empire, ſont choiſis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs, ſont encore appuyés par les meilleures inſtitutions politiques. Tout ce qui, de ſa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, eſt en commun ; tous en ont la jouiſſance, perſonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chaſſe

sont libres. Un citoyen qui posséde un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même, si hardis par-tout à former des prétentions sur les terres & sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes : mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recevoit étoient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts acheve d'assurer les progrès de l'agriculture. Jusqu'à ces derniers tems, tout ce que les productions de la terre payoient à l'état, se réduisoit depuis le dixiéme jusqu'au trentiéme du revenu, suivant la qualité du sol. La Chine ne connoissoit pas d'autre tribut. Les chefs ne songeoient pas à l'augmenter ; ils n'auroient osé combattre à ce point l'usage & l'opinion qui font tout dans cet empire. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront

tenté de changer l'ordre à cet égard ; mais comme c'eſt une entrepriſe longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puiſſe ſe flatter de vivre aſſez pour en voir le ſuccès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir ſans délai, & c'eſt ce qui les diſtingue des bons citoyens. Ceux-ci ſe contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, ſans eſpérance de les voir eux-mêmes proſpérer ; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

Ce n'eſt que depuis peu, que la conquête ou le commerce ont introduit de nouveaux tributs à la Chine. Les empereurs Tartares ont impoſé des droits ſur certaines denrées, ſur les métaux, ſur des marchandiſes. Enfin, ſi l'on en croit le jéſuite Amyot, ils ont établi des douanes, à l'exemple des Européens.

Il ſeroit à ſouhaiter que ceux-ci voulûſſent emprunter des Chinois, la maniere de lever les tributs. Elle eſt juſte, douce & peu diſpendieuſe. Chaque année, au têms de la moiſſon, les champs ſont meſurés & taxés en raiſon de leur produit réel & viſible. Soit que les Chinois n'aient pas dans leur caractere cette mauvaiſe foi dont on les accuſe, ou que, ſemblables à pluſieurs des peuples anciens, ils ne ſoient in-

fidéles & trompeurs qu'avec les étrangers ; le gouvernement prend assez de confiance en eux, pour ne pas les vexer & les molester par toutes les recherches & les visites importunes de la finance Européenne. L'unique peine qu'on impose aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen, par le spectacle de la misere, par les cris & les pleurs de la faim ; & non pas révolter son ame, & soulever son indignation par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir, à discrétion, dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

La Chine ignore ces voies d'oppression que l'impôt occasionne en Europe. Des mandarins perçoivent, en nature, la dîme des terres. Les officiers municipaux versent le produit de cette levée, de toutes les taxes, dans le trésor de l'état, par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On sait qu'une

partie de cette redevance, est employée à la nourriture du magistrat & du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les tems de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples qui jouissoient de tant d'avantages, devoient se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes, quelle qu'en soit la raison, sont extrêmement fécondes, & où les hommes n'altérent jamais un tempérament naturellement robuste, par l'usage des liqueurs fortes; sous un ciel sain & tempéré, où il naît beaucoup d'enfans, où il en meurt fort peu; sur une terre qui donne plus de subsistances, qu'elle n'exige de travail; avec un genre de vie simple, peu dispendieux, & qui tend toujours à la plus austere économie.

Cependant, les Jésuites chargés par la cour de Pékin de lever les cartes de l'empire, ont découvert, dans le cours de leurs opérations, des déserts assez considérables, dont la connoissance avoit échappé aux négocians qui ne fréquentoient que les ports de mer, aux voyageurs, qui n'avoient fait que la route de Canton à la capitale.

Le défaut de population dans quelques contrées écartées de la Chine, seroit inexplicable, si l'on ne savoit que, dans ces vastes états, un assez grand nombre d'enfans sont étouffés immédiatement après leur naissance; que plusieurs de ceux qui ont échappé à cette cruauté, sont condamnés à la plus honteuse des mutilations; que, parmi ceux auxquels on ne fait pas l'outrage de les priver de leur sexe, beaucoup sont réduits à l'esclavage & privés des liens consolans du mariage, par des maîtres tyranniques; que la polygamie, si opposée à l'esprit social & à la raison, est d'un usage universellement reçu; que la débauche que la nature repousse avec le plus d'horreur, est très-répandue; & que les couvens des Bonzes ne renferment guère moins d'un million de célibataires.

Mais, si un petit nombre de cantons, épars & presque ignorés à la Chine même, sont privés des bras qui devroient les défricher; combien n'en est-il pas, où les hommes entassés, pour ainsi-dire, les uns sur les autres, se nuisent réciproquement? Ce vice se remarque généralement aux environs des villes, sur les grandes routes, & singuliérement dans les provinces Méridionales. Aussi, les annales de l'em-

pire atteſtent-elles qu'il y a peu de mauvaiſes récoltes qui n'occaſionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les cauſes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du deſpotiſme. Ces révolutions fréquentes, ſuppoſent un peuple aſſez éclairé pour ſentir que le reſpect qu'il porte au droit de la propriété, que la ſoumiſſion qu'il accorde aux loix, ne ſont que des devoirs du ſecond ordre, ſubordonnés aux droits impreſcriptibles de la nature, qui n'a dû former des ſociétés que pour le beſoin de tous les hommes qui les compoſent. Ainſi, lorſque les choſes de premiere néceſſité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoiſſent plus une puiſſance qui ne les nourrit pas. C'eſt le devoir de conſerver les peuples, qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur ſait qu'il régne ſur une nation qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles font ſon bonheur. Il ſait que s'il ſe livroit un moment à cette eſprit de tyrannie, ailleurs ſi commun & ſi contagieux, des ſecouſſes violentes le précipiteroient du trône. Ainſi placé à la tête d'un peuple qui l'obſerve & qui le juge, il ne s'érige pas en un phantôme religieux à qui

qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits & les sait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque sans examen, & le livre à un tribunal qui le poursuit, s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant, qui priveroit un pere de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y feroit la source d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans sont naturellement doux & justes, & où le gouvernement est constitué de maniere que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont par-tout, l'idole de la nation. Il semble que les mœurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme

conquérant ; ce n'eſt pas comme légiſlateur ; qu'il a de l'autorité ; c'eſt comme pere : c'eſt en pere qu'il eſt cenſé gouverner, récompenſer & punir. Ce ſentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les ſoldats du monde & les artifices des miniſtres n'en peuvent donner aux deſpotes des autres nations. On ne ſauroit imaginer quel reſpect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le diſent, pour le pere commun, pour le pere univerſel.

Ce culte public eſt fondé ſur celui qui eſt établi par l'éducation domeſtique. A la Chine, un pere, une mere conſervent une autorité abſolue ſur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci ſoient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, ſont le reſſort de cet empire : c'eſt le ſoutien des mœurs : c'eſt le lien qui unit le prince aux ſujets, les ſujets au prince, & les citoyens entr'eux. Le gouvernement des Chinois eſt revenu, par les degrés de ſa perfection, au point d'où tous les autres ſont partis, & d'où ils ſemblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui eſt celui de la nature même.

Cependant cette morale ſublime, qui perpétue depuis tant de ſiécles le bonheur de l'empire Chinois, ſe feroit peut-être inſenſiblement

altérée, ſi des diſtinctions chimériques attachées à la naiſſance, eûſſent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il eſt une claſſe d'hommes, qui apportent, en naiſſant, une ſupériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec reſpect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils ſont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penſer qu'ils ſont d'une eſpece particuliere; & ſûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette inſtitution, à laquelle on a dû tant de miniſtres médiocres, de magiſtrats ignorans, & de mauvais généraux; cette inſtitution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de nobleſſe héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier miniſtre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de ſa naiſſance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On annoblit quelquefois les ayeux d'un homme qui a rendu des ſervices importans : mais cette diſtinction purement perſonnelle, eſt enfermée avec lui dans le tombeau; & il ne reſte à ſes enfans que le ſouvenir & l'exemple de ſes vertus.

Une égalité si parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous freres. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être isolé & malheureux : il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles, que la naissance établit entre les hommes, dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes sages & éclairés, se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens & les connoissances qui font seules admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y donnent aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer ; & ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins, & l'on s'éleve des unes aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur,

par un ufage auffi ancien que l'empire même, choifit les miniftres, les magiftrats, les gouverneurs de province; en un mot tous les administrateurs qui, fous différentes qualités, font appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut jamais tomber que fur des fujets capables, éprouvés; & le bonheur des peuples n'eft jamais confié qu'à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette conftitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur; & l'empire même ne paffe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur & le confeil fuprême des mandarins en jugent le plus digne. Auffi, l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle jufque dans la famille impériale. C'eft le mérite qui brigue le trône, & c'eft par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des fucceffeurs dans une maifon étrangere, que de laiffer les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magiftrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mefure d'indulgence pour les fautes d'adminiftration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'eft pas enclin aux fédi-

tions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes; la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolérent, mal-à-propos peut-être; mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux Bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de

la nation, ce n'eſt pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer ſur le ſort de l'état.

Confucius, dont les actions ſervirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire eſt également honorée, la doctrine également chérie de toutes les claſſes & de toutes les ſectes : Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'eſt que la loi naturelle, qui devroit être la baſe de toutes les religions de la terre, le fondement de toute ſociété, la regle de tous les gouvernemens. La raiſon, dit Confucius, eſt une émanation de la divinité; la loi ſuprême n'eſt que l'accord de la nature & de la raiſon. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel eſt Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'eſt point au ciel viſible & matériel que nous adreſſons des ſacrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710; *c'eſt au Maître du ciel.* Ainſi l'athéïſme, quoiqu'il ne ſoit pas rare à la Chine, n'y eſt point avoué; on n'en fait pas une profeſſion publique. Ce n'eſt point un ſignal de ſecte, ni un objet de perſécution. Il y eſt ſeulement toléré comme la ſuperſtition.

L'empereur, ſeul pontife de la nation, eſt

auſſi juge de la religion ; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte ; comme l'un & l'autre ont été formés pour la ſociété, le ſouverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puiſſance qu'il a dans les mains, à tyranniſer le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir deſpotique ; il eſt d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'eſt plus difficile que de les changer, parce qu'elles ſont inſpirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoiſſe. On ne ſe preſſe point d'inſtruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire, & ce ſont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choſes ſenſibles, dont on tâche en même tems de leur donner des idées juſtes. Enſuite on remplit leur mémoire de vers ſentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'eſt la philoſophie de Confucius qu'on leur enſeigne. Telle eſt l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même ; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont

pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, ſont preſcrites par les loix, & maintenues par les manieres, que preſcrivent auſſi les loix. Les Chinois ſont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes ſur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politeſſe eſt fort long ; & les dernieres claſſes des citoyens en ſont inſtruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code ſont inſtituées, ainſi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'eſt qu'une famille, & pour preſcrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il eſt vrai, la cérémonie à la place du ſentiment ; mais combien ſouvent ne le font-elles pas revivre ! Elles ſont une ſorte de culte qu'on rend ſans ceſſe à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le reſpect pour la vertu même ; & ſi, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient auſſi une zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme il y en a pour juger des crimes & des

vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompenſe la vertu par des honneurs. Ainſi l'honneur eſt un des reſſorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'eſt pas le reſſort principal; il y eſt plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles inſtitutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes ſont le plus humains. Auſſi voit-on l'humanité des Chinois juſques dans ces occaſions où la vertu ſemble n'exiger que de la juſtice, & la juſtice que de la rigueur. Les priſonniers ſont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils ſont bien traités juſqu'au moment de leur ſentence. Souvent toute la punition d'un homme riche, ſe réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique ſont l'hiſtoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a preſque pas beſoin de ſes ſentimens : cependant on inſpire les uns pour donner du prix aux autres.

L'eſprit patriotique, cet eſprit ſans lequel les états ſont des peuplades, & non pas des nations, eſt plus fort, plus actif à la Chine,

qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante, que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes, d'autres tems où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoient. La derniere invasion des Tartares les avoit changées : elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'éleve aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire

des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres ſeront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raiſon & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Si ce tableau des mœurs Chinoiſes ſe trouvoit en contradiction avec celui que d'autres écrivains en ont tracé ; peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de concilier des opinions en apparence ſi oppoſées. La Chine peut être enviſagée ſous un double aſpect. Quand on n'étudie ſes habitans que dans les ports de mer ou les grandes villes, on eſt révolté de leur lâcheté, de leur mauvaiſe foi, de leur avarice : mais dans le reſte de l'empire, ſur-tout dans les campagnes, ils ont des mœurs domeſtiques ; ils ont des mœurs ſociales ; ils ont des mœurs patriotiques. On trouveroit difficilement un peuple plus vertueux, plus humain & plus éclairé.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoiſſances fondées ſur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-tems en tenoit le fil. Mais cette énigme n'eſt pas inexplicable. La langue des Chinois

demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manieres arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les ressorts. Trop occupés des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carriere de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité, les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siécles pour perfectionner quelque chose; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences il y a trois cents ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la premiere étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique : si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une

vigilance continuelle des ſavans ſur la population & la ſubſiſtance ; ſi chacun, outre les devoirs publics dont la connoiſſance même eſt une longue ſcience, a des devoirs particuliers, ſoit de famille ou de profeſſion : chez un tel peuple, les ſciences ſpéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, ſont nos maîtres dans la ſcience de bien gouverner. Ils le ſont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'eſt point à la Chine une ſcience perfectionnée. Une nation, dont toute la vie eſt réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des uſages publics & domeſtiques, doit être naturellement ſouple, modérée, paiſible & pacifique. La raiſon & la réflexion, qui préſident à ſes leçons & à ſes penſées, ne ſauroient lui laiſſer cet enthouſiaſme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit ſon ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effuſion du ſang, le pillage & le maſſacre ſi familiers à tout peuple ſoldat. Avec cet eſprit, eſt-il étonnant que les Chinois ne ſoient pas belliqueux ? Leur milice eſt innombrable, mais ignorante & ne ſait qu'obéir. Elle manque de tactique encore

plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas ſu combattre ; mais ils ont ſu mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'eſprit guerrier ; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la ſcience de la guerre. Quand on ſoumet ſes conquérans par les mœurs, on n'a pas beſoin de dompter ſes ennemis par les armes.

Tel eſt l'empire de la Chine, dont on parle tant, ſans le connoître aſſez. Tel il étoit lorſque les Portugais y aborderent. Ils pouvoient y prendre des leçons de ſageſſe & de gouvernement ; mais ils ne penſerent qu'à en tirer des richeſſes & à y répandre leur religion. Thomas Perès, leur ambaſſadeur, trouva la cour de Pékin diſpoſée en faveur de ſa nation, dont la gloire rempliſſoit l'Aſie. Elle avoit l'eſtime des Chinois ; & la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandoit l'eſcadre Portugaiſe, devoit encore augmenter cette eſtime. Il parcourut les côtes de la Chine ; il y fit le commerce. Lorſqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre des Portugais, il eût à le déclarer, pour en obtenir ſatisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts ; Thomas Pe-

rès alloit conclure un traité, lorſque Simon d'Andreade, frere de Ferdinand, parut ſur les côtes avec une nouvelle eſcadre. Celui-ci traita les Chinois, comme, depuis quelque-tems, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Aſie. Il bâtit, ſans permiſſion, un fort dans l'iſle de Taman, & delà il ſe mit à piller ou à rançonner tous les vaiſſeaux qui ſortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles ſur la côte; il fit des Chinois eſclaves; il ſe livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuſe diſſolution. Ses matelots & ſes ſoldats ſuivirent ſon exemple. Les Chinois irrités, équipperent une flotte nombreuſe: les Portugais ſe défendirent vaillamment, & s'échapperent en ſe faiſant jour à travers les vaiſſeaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en priſon, où il mourut; & la nation Portugaiſe fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la ſuite, les Chinois s'adoucirent; & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or, qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'iſle de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de ſoie de toute eſpece, des porcelaines, des vernis,

des

des plantes médecinales, & le thé, qui, depuis, eſt devenu ſi néceſſaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais ſe contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce ; lorſqu'il s'offrit une occaſion de ſe procurer un établiſſement plus ſolide & moins dépendant des mandarins, qui commandoient ſur la côte.

Un pirate nommé Tchang-ſi-lao, devenu puiſſant par ſes brigandages, s'étoit emparé de la petite iſle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le ſiége de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaiſſeaux à Sanciam ; ils accoururent au ſecours de Canton, & ils en firent lever le ſiége. Ils remporterent une victoire complette ſur le pirate, qu'ils pourſuivirent juſques dans Macao, où il ſe tua.

L'empereur de la Chine, informé du ſervice que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoiſſance, & leur fit préſent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint floriſſante. Cette place fut avantageuſe au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

XIV. Commencement du commerce des Portugais avec le Japon. État de ces isles.

Ce fut en 1542 qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaisseau Portugais sur les côtes de ces isles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafaîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu; & ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zele des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains, nommés Daïris, étoient à la fois les rois, les pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étoient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légére désobéissance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtiment sa famille entiere.

Vers le onziéme siécle, ces princes plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagerent l'état en plusieurs gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à de grands seigneurs, connus par leurs lumieres & par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Daïris, souffrit de ce changement. Ils laisserent flotter, comme au hasard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiéte & clair-voyante, trouverent dans cette indolence, le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entr'eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entiere fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes isles qui composent cet empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un être suprê-

me, l'immortalité de l'ame ; & elle rend un culte à une multitude de dieux, de ſaints ou de camis, c'eſt-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont ſervi ou illuſtré la patrie. C'eſt par l'empire de cette religion, que le Daïri, grand prêtre des dieux dont il étoit iſſu, avoit long-tems régné ſur ſes ſujets avec tout le deſpotiſme que la ſuperſtition exerce ſur les ames. Mais empereur & grand-pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ſes peuples ; ce qui n'eſt pas impoſſible dans les états où le ſacerdoce eſt uni à l'empire.

On ne voit pas que la ſecte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes par elles-mêmes ; manie ſi dangereuſe pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatiſme ſombre, & cette crainte des dieux, qu'on trouve dans preſque toutes les religions ; le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient conſacrées à viſiter ſes amis, à paſſer avec eux la journée en feſtins, en réjouiſſances. Les prêtres du Sintos diſoient que les plaiſirs innocens des hommes, étoient agréables à la divinité ; que la meilleure maniere d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouiſſent

dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la priere dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses, soumises à un ordre de moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe, les expose à des infirmités singulieres, dont les causes & les accidens ont quelque chose d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'est par elles, c'est en elles que s'opérent ces prodiges, dont leur foiblesse & leur vanité se repaissent, & que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance & par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions, pour étayer leur puissance sur la foiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la foiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs & les ravissemens; toutes les sortes de

convulſions appartiennent à la ſenſibilité du genre nerveux. Comme c'eſt ſurtout après la puberté, que les ſpaſmes & les vapeurs ſe manifeſtent ; le célibat eſt très-propre à les entretenir dans le ſexe le plus ſuſceptible de ces ſymptômes. Auſſi la virginité fut-elle de tout tems convenable à la religion. La dévotion s'empare aiſément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les perſonnes nubiles, en qui les viſions ſe ſont manifeſtées, ont prétendu ne connoître point d'homme. Elles en ont été plus reſpectées par les deux ſexes.

Les peuples ſauvages ont des magiciennes ; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes ; les Romains des veſtales ; & le Midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civiliſés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion !

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté

le célibat monastique en Europe ; on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires, que le climat a dû sans doute établir en des régions où le ciel & le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la Zone Tempérée, d'étouffer les desirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir ; céder à ce penchant, est un devoir plus cher & plus sacré, sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnoissance envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un présent de sa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans qui naissent d'une source de délices où ils iront se reproduire & se perdre à leur tour ! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenses de la vertu ; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines ! Oh que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature ! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit

besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espece, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat!

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus févere. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bisarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs

dévots de paſſer une partie de leur vie dans les ſupplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un deſpotiſme & une cruauté, dont les inquiſiteurs d'Eſpagne pourroient nous retracer l'idée; ſi ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la ſuperſtition. Les moines Bubſoïſtes tiennent continuellement l'eſprit de leurs ſectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion eſt ſi ſurchargée de préceptes, qu'il eſt impoſſible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offenſés.

On peut s'imaginer quels effets une ſi horrible ſuperſtition dut opérer ſur le caractere du peuple, & à quel dégré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumieres d'une ſaine morale, un peu de philoſophie, une éducation ſage, auroient pu ſervir de remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la ſociété des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monſtres des déſerts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les inſtruiſent en détail de leurs devoirs, & qui leur dé-

montrent les avantages de la vertu : aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poèmes où ſont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la vie & le courage du ſuïcide. Ces chants, ces poèmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthouſiaſme. L'éducation des Chinois régle l'ame, la diſpoſe à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïſme. On les conduit toute leur vie par le ſentiment, & les Chinois par la raiſon & les uſages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ſes livres, ſe contente du bonheur qui naît de la tranquillité ; le Japonois avide de jouiſſances, aime mieux ſouffrir que de ne rien ſentir. Il ſemble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuoſité de l'ame ; les Japonois, ſon engourdiſſement & ſa foibleſſe.

Un tel caractere devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Auſſi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empreſſement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ſes états. On ſe diſputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de priviléges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce im-

menſe. Ils tranſportoient au Japon les marchandiſes de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés ; & celles de Portugal auxquelles Macao ſervoit d'entrepôt. Le daïri ; les uſurpateurs de ſes droits ſouverains ; les grands de l'empire ; la nation entiere : tout faiſoit une conſommation prodigieuſe des productions d'Europe & d'Aſie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrein du Japon eſt en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les ſeuls grains auxquels il ſoit propre, ne ſuffit pas à la prodigieuſe population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, ſeroient réduits à mourir de faim, ſans les reſſources d'une mer extrêmement poiſſonneuſe. L'empire ne fournit aucune production qui puiſſe être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ſes atteliers, ſi l'on en excepte ſes ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoiſſe.

Ce n'étoit qu'avec le ſecours de ſes mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Aſie & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit ſoutenir toutes ſes dépenſes. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres.

Ils épouſoient d'ailleurs les plus riches héritieres du pays, & s'allioient aux familles les plus puiſſantes.

XV.
Étendue de la domination Portugaiſe aux Indes.

Leur cupidité devoit être ſatisfaite, ainſi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perſe & des deux preſqu'iſles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les iſles de la Sonde; & leur établiſſement à Macao leur aſſuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immenſe eſpace, la volonté des Portugais étoit la loi ſuprême. Ils tenoient ſous le joug les terres & les mers. Leur deſpotiſme ne laiſſoit aux choſes & aux perſonnes, qu'une exiſtence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier ne naviguoient, ne faiſoient le commerce ſans leur aveu & leurs paſſe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient réſervé la vente excluſive. Mille objets précieux, ſur leſquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs ſeules mains. Ce monopole

les rendoit les arbitres absolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire, de trésors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique, comprise entre le cap de Bonne-Espérance & la Mer-Rouge, qui avoit été renommée dans tous les tems, par la richesse de ses productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis plusieurs siécles. Ils y avoient formé sur la côte de Zanguebar, plusieurs petites souverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, presque toutes de l'aisance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient l'or & l'argent qui servoient à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala jusqu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'isle de Mozambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui est

excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est-là qu'ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains tems de l'année, soufflent constamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres tems des vents opposés, soufflent des côtes de l'Inde à celles d'Afrique.

XVI. Corruption des Portugais dans l'Inde.

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape, en donnant aux rois de Portugal les Royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes ; ils insultoient les princes ; & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais,

& maſſacré avec ſes enfans, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples ne cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquiſition à Goa ; & quiconque étoit riche, devenoit la proie des miniſtres de cet infame tribunal.

Faria, envoyé contre des corſaires Malais, Chinois & d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'iſle de Calampui.

Souza faiſoit renverſer toutes les pagodes ſur les côtes du Malabar ; & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens, qui alloient pleurer ſur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu, & les deux partis devoient jurer l'obſervation du traité ſur les livres de leurs religions. Correa jura ſur un recueil de chanſons ; & crut éluder un engagement par ce vil ſtratagême.

Nugnès d'Acughna voulut ſe rendre maître de l'iſle de Daman, ſur la côte de Cambaye : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richeſſes. Cette grace fut refuſée, & Nugnès les fit tous paſſer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croiſoit dans la Mer-Rouge. Un vaiſſeau richement chargé le ſalua. Le capitaine vint à ſon bord, & lui préſenta, de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui ſervir de paſſe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je ſupplie les capitaines des vaiſſeaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne priſe.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne-foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Preſque tous les états où ils commandoient, étoient diviſés en factions.

Il régnoit par-tout dans leurs mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient, la plupart, ſept ou huit concubines, qu'ils faiſoient travailler avec la derniere rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuſes & de ces danſeuſes, dont l'Inde eſt remplie. La molleſſe s'étoit introduite dans les maiſons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi.

On

On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guère sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des souverains, le produit des douanes, qui devoit être immense, les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent & des isles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il est triste d'arrêter ses yeux sur les momens du déclin des nations. Hâtons-nous de parler de l'administration de Juan de Castro, qui rendit aux Portugais une partie de leur vertu.

Castro étoit fort instruit pour son siécle. Il avoit l'ame noble, élevée; & la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers tems de sa sage & brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, sut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portu-

gais. Cet homme né, à ce qu'on aſſure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu, de l'eſclavage, au miniſtère & au commandement des armées. Il s'étoit fait Muſulman ; il n'avoit aucune religion, mais il ſavoit faire uſage de la haîne que les Portugais avoient inſpirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des ſoldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Conſtantinople. Ses préparatifs parurent deſtinés contre le Mogol ou contre les Patanes ; & lorſque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le ſiége de la citadelle.

Cette place, ſituée dans une petite iſle, ſur les côtes du Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le tems que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été conſtamment l'objet de l'ambition des Portugais ; & elle étoit enfin tombée ſous leur domination du tems de d'Acughna. Maſcaregnas, qui en étoit gouverneur au tems dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cens hommes ; & n'en avoit que trois cents. Le reſte de ſa garniſon, par un abus dès-lors fort commun, fai-

soit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber, s'il n'eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut aussi, & sa mort ne rallentit pas le siége.

Castro établit des jeux funebres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils présidoit aux jeux funéraires, & partit aussi-tôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à son frere. La garnison repoussoit tous les assauts, se signaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-dessus de l'homme. *Heureusement*, disoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espece humaine.*

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, imposa silence, & dit : *j'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Castro. Les Portugais marche-

rent aux retranchemens, & remporterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer ; les fonds manquoient, & Caſtro les emprunta en ſon nom.

Il voulut, à ſon retour dans Goa, donner à ſon armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il penſoit que ces honneurs ſerviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faſte de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes, à ſon entrée, furent ornées d'arcs triomphaux ; les rues étoient tapiſſées ; les femmes, parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, & jettoient des fleurs & des parfums ſur les vainqueurs. Le peuple danſoit au ſon des inſtrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuſes, qui marchoient en ordre. Le vice-roi, couronné de branches de palmier, étoit monté ſur un char ſuperbe ; les généraux ennemis ſuivoient ſon char, les ſoldats priſonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés, paroiſſoient renverſés & traînans ſur la pouſſiere : on faiſoit ſuivre l'artillerie & les bagages pris ſur les vaincus. Des repréſentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée, relevoient la pompe de cette appareil. Vers, chanſons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour

rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits le trouverent ridicule, & les bigots l'appellerent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion, *que Castro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

La vigueur des Portugais, que Castro avoit ranimée, ne se soutint pas long-tems; & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jetter des mémoires, & lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation superstitieuse & corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde; & leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens Portugais étoient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres.

Ils ne conserverent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils se déchiroient entr'eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains, assuroient l'impunité à tous les crimes.

XVII. Décadence des Portugais dans l'Inde.

L'isle d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme; & sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Genulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, & leur dit: « Pour venger les » cruels affronts que nous avons reçus de vous, » il faudroit des effets, & non des paroles. » Cependant écoutez. Vous nous prêchez un » Dieu qui se plaît, dites-vous, dans les ac- » tions généreuses des hommes; & le vol, le » meurtre, l'impudicité, l'ivrognerie, sont » vos habitudes; tous les vices sont entrés » dans vos ames. Nos mœurs & les vôtres ne » peuvent s'accorder: la nature l'avoit prévu,

» en nous séparant par des mers immenses,
» & vous avez franchi ces barrieres. Cette
» audace, dont vous osez vous énorgueillir,
» est une preuve de la corruption de vos cœurs.
» Croyez-moi, laissez en paix des peuples qui
» vous ressemblent si peu; allez habiter avec
» des hommes aussi féroces que vous : votre
» commerce seroit le plus funeste des fléaux
» dont votre Dieu pourroit nous accabler.
» Nous renonçons, pour toujours, à votre al-
» liance. Vos armes sont meilleures que les
» nôtres; mais nous sommes plus justes que
» vous; & nous ne vous craignons pas. Les
» Itons sont aujourd'hui vos ennemis; fuyez
» leur pays, & gardez-vous d'y reparoître ».

Ce discours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

Également détestés par-tout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrerent dans cette ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sebastien qui, sans l'excès de son fanatisme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde, & tous les Portugais qui s'étoient

diſtingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit, qu'il falloit abandonner les poſſeſſions éloignées, & raſſembler ſes forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde penſât qu'on avoit fait trop d'établiſſemens, il ne conſentit pas à les ſacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conſerver; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Auſſitôt il expédia des ſecours pour toutes les places menacées, & fit les diſpoſitions néceſſaires à la défenſe de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cannnor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Bacaïm. Le roi d'Achem fit le ſiége de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chaſſer d'Onor.

Ataïde, au milieu des ſoins & des embarras du ſiége de Goa, envoya cinq vaiſſeaux à Surate. Ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize vaiſſeaux partirent pour Malaca: le roi d'Achem & ſes alliés, leverent le ſiége de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les vaiſſeaux, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des

marchandises. On lui représenta, qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde ; *l'état est dans le besoin, & il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, & la flotte partit. Dans le tems que la capitale se voyoit le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, & des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent, au siége de Goa, des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, sortoient en secret la nuit, pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas si absolument sur la force de ses armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses, qu'il avoit amenée à son camp. Les femmes qui se dévouent aux plaisirs des princes, ne sont communément que les esclaves de l'ambition, & ne connoissent pas les vertus que peut inspirer

l'amour. La maîtresse d'Idalcan se laissa corrompre, & vendit à Ataïde les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince, qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphans tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siége, & se retira la honte & le désespoir dans le cœur.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul, assiégé par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse, & aguerrie par un long siége.

Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité, par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entiere du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son pere avoit

été tué : *C'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins ; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau ; & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui ſuivent le courage : tant eſt puiſſant ſur les nations, même les plus corrompues, l'aſcendant d'un grand homme. Thomas de Soſa venoit de faire eſclave une belle femme, promiſe, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, inſtruit du malheur de ſa maîtreſſe, alla ſe jetter à ſes pieds, & partager ſes fers. Soſa fut témoin de leur entrevue : ils s'embraſſoient ; ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics ; & réprima l'abus le plus nuiſible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïſme renaiſſant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de ſon adminiſtration.

A la mort du roi Sebaſtien, le Portugal tomba dans une eſpece d'anarchie, & fut ſoumis peu-à-peu à Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie.

Quelques-uns ſe rendirent indépendans; d'autres ſe firent corſaires, & ne reſpecterent aucun pavillon. Pluſieurs ſe mirent au ſervice des princes du pays, & ceux-là devinrent preſque tous miniſtres ou généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages ſur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à ſa fortune; ils agiſſoient ſans zele & ſans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne ſe prêtoient aucun ſecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les ſoldats & les officiers étoient ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans amour de la gloire. Les vaiſſeaux de guerre ne ſortoient plus des ports, ou n'en ſortoient que mal armés. Les mœurs ſe dépraverent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorſqu'une nation libre, éclairée & tolérante ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

On peut dire que dans le tems des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des états, ſur les avantages des conquêtes, ſur la maniere d'établir & de conſerver des colo-

nies, & sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour se rendre aux Indes & en rapporter des marchandises, étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juste émulation dans les Portugais ; mais une si louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruisoient de longues navigations. Elle perdit ainsi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale, & la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être conquérante, & embrassa une étendue de terrein, qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisoit sans cesse en soldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas

d'admettre au rang de ſes citoyens, les peuples de l'Orient & de l'Afrique ; & il lui falloit par-tout, & à tout moment, combattre ſes nouveaux ſujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ſes projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avoit jamais eu l'eſprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandiſes qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce dégré de perfection où elles ſont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en laſſerent ; & ils ravirent de force, aux Indiens, ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'eſt alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus exceſſive richeſſe, la plus exceſſive pauvreté. Il n'y eut de riches, que ceux qui avoient poſſédé quelque emploi dans les Indes ; & le laboureur, qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans ſon travail, les artiſans, qui manquoient d'ouvriers ; abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême miſere.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorſque la cour de Liſbonne s'étoit occupée

de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiseroit éleveroient l'état, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguerent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres, oserent dire, que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient, pour jamais, le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attireroit, par violence ou par séduction, les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise, susciteroit à la couronne des ennemis puissans, qu'il lui seroit impossible de repousser. Inutilement on entreprit, quelque tems après, de détromper ces hommes sages, en leur montrant les In-

diens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience, les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demanderent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses, poussées au dernier période. Le tems, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XVIII. État actuel des Portugais dans l'Inde.

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans l'Inde, il ne leur reste que Macao, Diu & Goa. Les liaisons que ces trois établissemens ont entr'eux, dans le reste de l'Inde & avec le Portugal, sont peu importantes.

Macao envoie tous les ans à Goa deux petits bâtimens chargés de porcelaines & d'autres marchandises rebutées à Canton, & qui appartiennent, la plupart, à des négocians Chinois. Ces navires se chargent, en retour, de bois de sandal, de safran d'Inde, de gingembre & de poivre, qu'une des deux frégates, qu'occupe Goa, a pu recueillir sur la côte du Sud. Celle qui a sa direction au Nord, porte à Surate une partie des cargaisons arrivées de la Chine, & y prend quelques toiles, dont elle

elle va achever le chargement à Diu, qui n'est plus ce qu'il a été. Un vaisseau qui arrive tous les ans d'Europe, forme à Goa une foible & mauvaise cargaison, de ce qu'on y a pu ramasser de marchandises de la Chine, du Guzurate, de quelques comptoirs Anglois, & va le distribuer au Mozambique, au Brésil ou à Angole, & à la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés, dans l'Inde, les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguerent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Leur situation n'est pourtant pas aussi désespérée qu'on le pourroit croire. Ce qui leur reste de possessions, seroit plus que suffisant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Asie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philosophie, de la liberté. Que les Portugais connoissent leurs intérêts; que leurs ports jouissent d'une liberté entiere; que ceux qui s'y fixeront, trouvent une égale sûreté pour leurs préjugés religieux & pour leur fortune: les Indiens opprimés par leur gouvernement, les Européens gênés par le monopole de leurs compagnies, s'y rendront en foule. Bientôt un pavillon, oublié depuis

long-tems, redeviendra reſpectable. Cependant il ne ſera pas l'égal de celui des Hollandois, nation patiente & réfléchie, dont les entrepriſes vont nous occuper.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SECOND.

Établissemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

LA république de Hollande a été, même à son aurore, un grand spectacle pour les nations; & elle ne sauroit manquer d'être un objet de curiosité pour la postérité la plus reculée. Son industrie & son audace ont éclaté par-tout; mais plus particulierement sur les mers & le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces opulentes & vastes régions,

nous remonterons juſqu'à l'époque la plus reculée de ſon hiſtoire. C'eſt, ſur-tout, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embraſſer d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériſer le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, ſi ce qu'elle étoit dans ſa naiſſance annonçoit ce qu'elle eſt devenue depuis; & ſi les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puiſſance Romaine, ſe retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, ſous les auſpices des Naſſau, repouſſerent la ſombre & odieuſe tyrannie de Philippe II.

XIX. Anciennes révolutions de la Hollande.

C'eſt une des vérités hiſtoriques les mieux prouvées, qu'un ſiécle avant l'ere chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Heſſe, allerent s'établir dans l'iſle que forment le Waal & le Rhin, ſur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnerent à leur nouvelle patrie, le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'ariſtocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conſeils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur diſtrict, & commandoient les troupes, étoient choiſis, comme les rois, dans les aſſemblées générales. Cent

personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillans à chaque comte, & de chefs aux différens hameaux. La nation entiere étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce général Romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoient passé le Rhin, & poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le succès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils se soumirent, en effet, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves, des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat; quand, assuré de l'empire absolu que le tems & son caractere lui avoient

donné ſur les légions & les auxiliaires, il attaqua ſes ennemis en Eſpagne, en Italie, en Aſie : ce fut alors que, reconnoiſſant les Bataves pour les plus ſûrs inſtrumens de ſes victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain.*

Révoltés dans la ſuite des injuſtices de quelques gouverneurs, ils ſuivirent cet inſtinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils ſe montrerent ennemis auſſi redoutables, qu'alliés fideles ; mais ces troubles s'appaiſerent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'eſt arrivé depuis, ſe fut relâchée des vertus mâles & des principes auſteres qui avoient poſé les fondemens de ſon élévation ; lorſque ſes loix eurent perdu leur force, ſes armées leur diſcipline, ſes citoyens leur amour pour la patrie ; les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit pouſſés vers le Nord, & que la violence y avoit contenus, ſe déborderent vers le Midi. L'empire s'écroula de tous côtés, & ſes plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais ceſſé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui

arracherent les Gaules ; & la Batavie fit partie du vaste & brillant royaume que ces conquérans fonderent dans le cinquiéme siécle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presqu'inséparables des états naissans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, & tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangeres, ou en proie à la fureur des dissensions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; & plus souvent, des peuples venus du Nord porterent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondemens du trône, & avilirent, par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succéderent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du régne de Charlemagne, ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent, après sa mort, dans le cahos d'où elles étoient sor-

ties ſous Pepin, ſon pere, & plus encore ſous lui-même. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut diviſé. Un de ſes petits-fils eut en partage la Germanie, dont le Rhin étoit la barriere naturelle, & qui, par des diſpoſitions biſarres, entraîna dans le même partage la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excurſions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens, finit au commencement du dixiéme ſiécle. Comme les autres princes François n'avoient ni le courage, ni les forces néceſſaires pour faire valoir leurs droits, les Germains briſerent aiſément un joug étranger. Ceux de la nation qui, ſous l'autorité du monarque, régiſſoient les cinq cercles dont l'état étoit compoſé, choiſirent un d'entr'eux pour chef. Il ſe contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puiſſans, que des devoirs plus gênans auroient pû pouſſer à une indépendance entiere. Leurs obligations ſe réduiſirent au ſervice féodal.

Les comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé juſqu'alors qu'une juriſdiction précaire & dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands

vaſſaux d'Allemagne. Ils augmenterent, dans la ſuite, leurs poſſeſſions par les armes, par les mariages, par les conceſſions des empereurs, & réuſſirent, avec le tems, à ſe rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entrepriſes injuſtes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même ſuccès. Leurs ſujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni ſéduits par les careſſes, ni corrompus par les profuſions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités, furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis, du comte, des nobles & des villes. L'eſprit républicain étoit encore l'eſprit dominant de la nation; lorſque des événemens extraordinaires la firent paſſer ſous la domination de la maiſon de Bourgogne, qui étoit déjà puiſſante, & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état, formé ſucceſſivement de pluſieurs autres états, feroit d'un grand poids dans le ſyſtême politique de l'Europe. Le génie de ſes habitans, l'avantage de ſa ſituation, ſes forces réelles; tout lui préſageoit un aggrandiſſement preſque ſûr & fort conſidérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition,

déconcerta des projets & des espérances, qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette maison ; & Marie, son unique héritiere, porta en 1477 dans la maison d'Autriche, le fruit de plusieurs hasards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injustices.

A cette époque, si célebre dans l'histoire, chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas avoit des loix particulieres, des priviléges fort étendus, un gouvernement presqu'isolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuse, de laquelle dépendent également le bonheur & la sûreté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espece de cahos, & ils ne soupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien, si général & si affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, ces trois premiers princes Autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maison de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flatterent que quelqu'un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables, pour exécuter avec sûreté, ce qu'ils ne pouvoient seulement tenter sans risque.

Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la boussole, amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naissance dans les tems de barbarie. XX. Fondation de la république de Hollande.

Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions Romaines. Ils étoient blessés de l'abus que les papes faisoient de leur autorité; des tributs qu'ils levoient sur les peuples; de la vente des expiations, & sur tout de ces subtiles absurdités, dont ils avoient chargé la religion simple de Jesus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencerent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques hommes éclairés, aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adopterent la religion des réformateurs; d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers, entraînerent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions; les autres, eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employerent plusieurs moyens; mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit

renaître l'eſprit de fanatiſme, qui avoit dé-truit les Saxons, les Albigeois, les Huſſites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun ſouverain ne fit plus d'uſage de ces moyens que Philippe II. Son deſpotiſme s'étendoit ſur toutes les branches de ſa vaſte monarchie; & le zele de la religion y perſécutoit par-tout ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infideles. On voulut ôter aux peuples des Pays-Bas leurs priviléges; on y fit mourir ſur l'échafaud des milliers de citoyens. Ces peuples ſe révolterent. On vit alors ſe renouveller le ſpectacle que les Vénitiens avoient donné au monde pluſieurs ſiécles auparavant; un peuple fuyant la tyrannie, ne trouvant plus d'aſyle ſur la terre, aller le chercher ſur les eaux. Sept petites provinces, au Nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arroſées par de grandes rivieres; ſouvent ſubmergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues; n'ayant pour richeſſes que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fonderent une des plus riches & des plus puiſſantes républiques du monde, & le modele, peut-être, des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux; mais ſi les Hollandois

commencerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Espagnoles, qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résisterent avec constance ; ils s'instruisirent par leurs fautes mêmes, & par l'exemple de leur ennemi, & ils le surpasserent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes & de l'appui partout où elle put en espérer. Elle donna des asyles aux pirates de toutes les nations, dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols ; & ce fut-là le fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conserve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Espagnole. Elle avoit déjà du commerce, & celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui ; ils se chargeoient des marchandises d'une nation, pour

les porter à l'autre. Les villes anſéatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en poſſeſſion de ces tranſports : les Hollandois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, & aſpirerent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandiſes des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ſes nouveaux ſujets, toute relation avec ſes ennemis. Ce deſpote ne prévoyoit pas, qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces ſages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le ſuccès de leurs opérations navales, on peut penſer que, contens de couvrir de leurs vaiſſeaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas ſongé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impoſſibilité de maintenir leur commerce ſans les productions de l'Orient, les força à ſortir d'une ſphere, peut-être trop étroite pour la ſituation où ils ſe trouvoient. On réſolut d'aller puiſer ces richeſſes à leur ſource.

XXI. Premiers voyages des Hollandois aux Indes.

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équipper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes; mais on n'avoit ni pilotes qui connûssent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendîssent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation, sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître; on craignit de voir les vaisseaux interceptés, dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon, par les mers du Nord. La route devoit être plus courte, moins mal-saine & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès; les Hollandois la renouvellerent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit, en effet, instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la maniere dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumieres étoient telles qu'il les avoit

promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formerent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confierent quatre vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage, étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java; mais les Portugais, quoique haïs, & sans établissement dans l'isle, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des négres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote du Guzurate, plein de talens, & qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après

D'après la relation d'Houtman, & les lumieres qu'on devoit à ſon voyage, les négocians d'Amſterdam conçurent le projet d'un établiſſement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des iſles où croiſſent des épiceries plus précieuſes; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui, de plus, ſeroit éloigné du centre de la puiſſance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. L'amiral Van-Neck chargé, avec huit vaiſſeaux, d'une opération ſi importante, arriva dans l'iſle de Java, où il trouva les habitans indiſpoſés contre ſa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haîne qu'on avoit contre les Portugais, ſervirent les Hollandois. On leur laiſſa faire le commerce; & bientôt ils expédierent quatre vaiſſeaux chargés d'épiceries & de quelques toiles. L'amiral, avec le reſte de ſa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chaſſé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occaſion favorable pour les chaſſer des autres. Il établit des comptoirs dans pluſieurs de ces iſles; il fit des traités avec quelques ſouverains, & il revint en Europe chargé de richeſſes.

La joie que ſon retour cauſa fut extrême. Le ſuccès de ſon voyage excita une nouvelle émulation. Il ſe forma des ſociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces aſſociations, trop multipliées, ſe nuiſirent les unes aux autres, par le prix exceſſif où la fureur d'acheter fit monter les marchandiſes dans l'Inde, & par l'aviliſſement où la néceſſité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes ſur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuiſſance où ſe trouvoit chacune d'elles ſéparément, de réſiſter à un ennemi redoutable, qui ſe faiſoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur ſecours.

XXII. Établiſſement de la Compagnie des Indes.

Les États-Généraux réunirent, en 1602, ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresſes, de choiſir les gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des officiers de police & de juſtice.

Cette compagnie, ſans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les

sociétés particulières, qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaisseaux qu'elles avoient équippés, avoit donné des lumières certaines sur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'exposant d'abord que des gens sans aveu & sans fortune.

Tant de moyens réunis, ne pouvoient demeurer oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichissoit, & augmentoit sa force au-dehors; mais qui pouvoit diminuer, avec le tems, le ressort politique de la démocratie, qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyens.

Aussi tôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes, quatorze vaisseaux & quelques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce, & de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'isle de Java; il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs princes dans

le Bengale. Il eut à combattre ſouvent les Portugais, & il remporta preſque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre ſa nation, qu'ils avoient repréſentée comme un amas de brigands ennemis de tous les rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais, apprit bientôt aux peuples d'Aſie laquelle des deux nations avoit ſur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à ſe faire une guerre ſanglante.

XXIII. Guerres des Hollandois & des Portugais.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoiſſance des mers, l'habitude du climat, & les ſecours de pluſieurs nations qui les déteſtoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le ſentiment preſſant de leurs beſoins; par l'eſpoir de donner une ſtabilité entiere à une indépendance qu'on leur diſputoit encore; par l'ambition de fonder un grand commerce ſur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres; par une haîne que la diverſité de religion rendoit implacable. Ces paſſions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté néceſſaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de ſe conduire avec précaution. Leur douceur &

leur bonne-foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandois faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux & des troupes, & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes ; de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde ; de réparer leurs places fortes, & d'en renouveller les garnisons. On pouvoit penser qu'elle desiroit l'abbaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paroissoient pas assez soumis, & qu'elle fondoit la perpétuité de son empire, sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevoit ses citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long-tems égale, & les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus ; & sur le continent, que des hommes efféminés, des despotes voluptueux,

des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs ; emporter d'assaut des forteresses régulierement construites ; vaincre & subjuguer des Européens, énorgueillis par un siécle de victoires, & par la fondation d'un empire immense.

Le tems arriva enfin, où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur, arrivé de Goa, combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le monarque ; *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-tems.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient signalé les entreprises des Portugais ; mais on leur vit une suite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient ja-

mais à une défaite entiere. Si, dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient; & comme ils ne perdoient jamais de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandises, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses; mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illustrer que pour s'aggrandir. Les Hollandois suivirent leur premier dessein, sans se laisser détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquête.

Ils cherchoient, en 1607, à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prieres, & ils se déterminerent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaise, sortie de Macao, alloit fondre sur les pirates,

lorſqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre ; l'impoſſibilité de ſe radouber dans des mers où l'on manquoit d'aſyle ; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéreſſé à le conſerver : tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-tems.

Quelques années après, les Hollandois aſſiégerent une place, dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouerent dans leur entrepriſe ; mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent ſervir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les iſles des Pêcheurs. Ce ſont des rochers qui manquent d'eau dans des tems de ſéchereſſe, & de vivres dans tous les tems. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages ſolides ; parce que dans le continent voiſin, on empêchoit, avec la plus grande ſévérité, toute liaiſon avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux ſi près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établiſſement qu'ils déſeſpéroient de rendre utile, lorſqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formoſe, avec l'aſſurance, que les marchands Chinois auroient une liberté entiere d'aller traiter avec eux.

Cette isle, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'empire de la Chine, qui n'a point la passion des conquêtes; & qui par une politique inhumaine & mal-entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population, que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroissoient descendus des Tartares de la partie la plus Septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chasse, & alloient presque nuds.

XXIV. Les Hollandois s'établissent à Formose.

Les Hollandois, après avoir pris sans obstacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite isle voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables; de la facilité à se défendre, si la haîne ou la jalousie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux isles; la facilité d'avoir dans toutes les mouçons, une communication sûre avec la Chine: ce qui auroit été impossible

dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement sans éclat, lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur inespéré. Ainsi les torrens engraissent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur, se réfugierent à Formose. Ils y porterent l'activité, qui leur est particuliere, la culture du riz & du sucre, & y attirerent des vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'isle devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle se trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'étoit fait pirate par inquiétude; & par ses talens, étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long tems les intérêts de sa patrie contre les Tartares; mais voyant que son maître avoit succombé, il chercha à

faire sa paix. Arrêté à Pekin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'usurpateur, à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte servit d'asyle à son fils Coxinga, qui jura une haîne éternelle aux oppresseurs de sa famille & de sa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contr'eux des vengeances terribles, s'il réussissoit à s'emparer de Formose. Il l'attaque, & prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus ; il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur persuader, qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paye sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour mettre mes jours à couvert, j'ai appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend

tranquillement la route du camp Chinois, & le siége commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état ; que les munitions de guerre & de bouche n'y fussent pas abondantes ; que la garnison fût foible, & que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi, se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner, que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles ; & on fut réduit, dans la suite, à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance, que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier, qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683, que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractere soupçonneux de la nation à laquelle cette isle appartient, ne permettoit pas d'espé-

rer, de ſa part, cette complaiſance, on peut aſſurer que ce ſeroit une mauvaiſe entrepriſe. Formoſe n'étoit un poſte important, que lorſque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorſque ſes productions étoient reçues ſans reſtriction au Japon.

Cet empire paroiſſoit fermé pour toujours aux Hollandois. Ils déſeſpéroient d'y entrer, après les tentatives inutiles qu'ils avoient faites, lorſqu'un de leurs capitaines, qui avoit été jetté par la tempête ſur les côtes Japonoiſes en 1609, les avertit que les peuples étoient bien diſpoſés pour eux.

XXV. Commerce des Hollandois avec le Japon.

Depuis près d'un ſiécle, le gouvernement avoit changé au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycoſama, de ſoldat devenu général, & de général empereur, avoit uſurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le daïri du peu qui lui étoit reſté d'autorité, il avoit ſubjugué tous les petits rois du pays. Le comble de la tyrannie, eſt d'établir le deſpotiſme par les loix. Taycoſama fit plus encore; il le cimenta par des loix ſanguinaires. Sa légiſlation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauds, des ſupplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonois vit l'eſclavage, il prit

les armes : le ſang coula dans tout l'empire ; & quoiqu'il ſemble que la liberté doive être plus courageuſe que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à ſe venger. Une inquiſition publique & ſecrete, conſterna les citoyens : ils devinrent eſpions, délateurs, accuſateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellerent crimes d'état, & les diſcours imprudens, crimes de lèze-majeſté. La perſécution fut érigée en légiſlation. Il fallut noyer ſucceſſivement trois générations dans leur propre ſang ; & des peres rébelles donnerent le jour à des fils proſcrits.

Le Japon ne fut, durant un ſiécle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de ſupplices. Le trône, élevé ſur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les ſujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient ſouvent par des crimes qui, ſous le deſpotiſme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils ſe puniſſoient de leur eſclavage, ou ſe vengeoient de la tyrannie, en ſe donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à la ſouffrir. Ce fut le chriſtianiſme, que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination, naturellement inquiéte, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des Budsoïstes; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des prosélytes aux missionnaires Portugais. Mais indépendamment de cette conformité, on se seroit fait chrétien au Japon, seulement par haîne du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, & frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, & la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des buchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les empereurs du Japon

enchérirent ſur ceux de Rome dans l'art de perſécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du ſang innocent des martyrs. Ce fut une ſemence de chriſtianiſme, mais auſſi de ſédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province Darima, s'armerent au nom, & pour le nom de *Chriſt* : ils ſe défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en ſurvécut pas un ſeul au carnage, excité par la perſécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient ſoutenus durant toute cette grande criſe. Cependant, depuis long-tems, le gouvernement & le peuple étoient mécontens d'eux. Ils s'étoient rendus ſuſpects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conſpirations ſecrettes ; & odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais comme on avoit pris l'habitude des marchandiſes qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour ſe les procurer ; ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638 ; lorſqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois, qui, depuis quelque tems, étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent

rent pas enveloppés dans cette disgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement ; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens ; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite ; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie ; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce ; on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des priviléges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'isle artificielle de Desima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent ; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espece de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée ; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus

d'un ſiécle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en eſt le témoin ; & que l'amour du gain ait amené à ce point l'inſenſibilité aux outrages, ſans avoir flétri le caractere.

Les principales marchandiſes que les Hollandois portent au Japon, ſont des draps d'Europe, des ſoies, des épiceries, des toiles peintes, du ſucre & des bois de teinture. Ces articles formoient autrefois un objet très-conſidérable. Dans l'année même de la diſgrace de la compagnie, ſes retours monterent à ſeize millions. Des entraves multipliées ont réduit par dégrés ſa proſpérité à rien. La cargaiſon des deux vaiſſeaux qu'elle envoye annuellement, ne peut être vendue au-delà d'un million. On lui donne en payement onze mille caiſſes de cuivre à 41 livres 4 ſols la caiſſe, peſant cent vingt livres. Ses frais, en y comprenant les préſents & l'ambaſſade qu'on envoye tous les ans à l'empereur, montent communément à 280, 000 livres, & ſes bénéfices ne paſſent 310, 000 livres ; de ſorte que lorſque la compagnie a gagné 40, 000 livres, l'année paſſe pour heureuſe.

Les Chinois, le ſeul peuple étranger qui ſoit admis dans l'empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu ; & c'eſt avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils

font enfermés, tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espece de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contr'eux, depuis que, parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévérement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays, en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état, s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adoucissant le caractere national. Le Japonois, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la

plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carriere libre au-dehors, si l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui est dégénérée en fanatisme, se seroit exaltée en industrie. La contemplation se seroit changée en action; la crainte des peines, en amour du plaisir. Cette haîne de la vie, qui tourmente le Japonois, enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage, auroit cédé, dans son ame, à la curiosité de courir les mers & de voir les nations. En changeant souvent de place & de climat, il eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions & de caractere; & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce, on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; & le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Egyptiens & toutes les nations isolées, qui ont été plus fortes, plus grandes & plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étoient imposé. Le genre-humain n'a rien gagné dans ces insti-

tutions singulieres. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeste à certains peuples, il étoit nécessaire aux Japonois. Par le commerce, ils se seroient éclairés à la Chine, humanisés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

XXVI. Les Moluques subissent le joug des Hollandois.

Heureusement pour les Hollandois, ils avoient des ressources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces isles les plus remarquables de la Zone Torride, lorsqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-tems les maîtres, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Espagnols devenus leurs maîtres, & avec le tems, à leur céder ce commerce presqu'entierement. Les deux nations, toujours divisées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems, ni l'adresse de détruire leur antipathie, se réunirent pour combattre les sujets des Provinces-Unies. Ceux-ci, soutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu-à-peu la supériorité. Les anciens conquérans furent chassés vers l'an 1627; & rempla-

cés par d'autres aussi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Aussi-tôt que les Hollandois se virent solidement établis aux Moluques, ils chercherent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât des isles laissées sous leur domination, le muscadier & le giroflier. Le premier de ces esclaves couronnés, reçoit, pour prix de ce grand sacrifice, une pension de 64, 500 livres; & le second, une d'environ 12, 000 livres. Une garnison qui devroit être de sept cents hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité: & tel est l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misere, ont réduit des rois, que ces forces seroient plus que suffisantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, & qu'aucune nation étrangere ne soit re-

çue chez eux ; les Hollandois n'y font qu'un commerce languiſſant ; parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoyent pour payer les troupes, les commis & les penſions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte, par an, à la compagnie, 140, 000 livres.

Elle ſe dédommage bien de cette perte à Amboine, où elle a concentré la culture du girofle.

L'arbre qui le donne reſſemble beaucoup à l'olivier par ſon écorce, & au laurier par la grandeur & la forme de ſes feuilles. Ses nombreuſes branches ſe chargent à leur extrémité d'une prodigieuſe quantité de fleurs, d'abord blanches, enſuite vertes, rouges enfin & aſſez dures. Dans ce dernier dégré de maturité, elles ſont proprement clous. En ſéchant, le clou devient d'un brun jaunâtre. Lorſqu'il eſt cueilli, il prend la couleur d'un brun foncé. Jamais on ne voit de verdure ſous le giroflier, ce qui vient ſans doute de ce qu'il attire à lui tous les ſucs nourriciers du ſol qui le produit.

La récolte du girofle ſe fait depuis le mois d'octobre, juſqu'au mois de février. On ſecoue fortement les branches de l'arbre, ou bien on fait tomber les clous avec de longs roſeaux. Ils ſont reçus dans de grandes toiles, placées à

ce deſſein; enſuite on les fait ſécher aux rayons du ſoleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

Les clous qui échappent à l'exactitude de ceux qui en font la récolte, ou qu'on veut laiſſer ſur l'arbre, continuent à groſſir juſqu'à l'épaiſſeur d'un pouce : ils tombent enſuite, & reproduiſent le giroflier, qui ne donne des fruits qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces clous, qu'on nomme matrices, quoiqu'inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du ſucre; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digeſtion meilleure; ou ils s'en ſervent comme d'un remede agréable contre le ſcorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, peſant, gras, facile à caſſer, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, preſque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laiſſant une humidité huileuſe quand on le preſſe. La grande conſommation s'en fait dans les cuiſines. Il eſt tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & ſur-tout aux Indes, que l'on y mépriſe preſque toutes les nourritures où il ne ſe trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs : on l'emploie auſſi parmi les odeurs. On s'en ſert peu dans

la médecine ; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine, quatre mille terreins, sur chacun desquels elle a d'abord permis, & s'est vu forcée vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cents mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle ; & par conséquent, leur produit réuni s'éleve au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitans d'Amboine, & des petites isles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence ; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq. Deux sont incultes & presque inhabitées ; les

trois autres jouiſſent de l'avantage de produire la muſcade excluſivement à tout l'univers.

Le muſcadier a la hauteur du poirier. Son bois eſt moëlleux, ſon écorce cendrée, & ſes branches ſont flexibles. Ses feuilles croiſſent deux à deux ſur une même tige, & répandent une odeur agréable quand on les froiſſe. Aux fleurs ſemblables à celles du cerifier, ſuccéde le fruit. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, & il a la couleur de l'abricot. Sa premiere écorce eſt fort épaiſſe, & reſſemble à celle de nos noix qui ſont ſur l'arbre; s'ouvrant de même, dans ſa maturité, & laiſſant voir la muſcade enveloppée de ſon macis. C'eſt le tems de la cueillir, ſans quoi le macis ou la fleur de muſcade ſe deſſécheroit; & la noix perdroit cette huile qui la conſerve & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, eſt confite au vinaigre ou au ſucre, & n'eſt recherchée qu'en Aſie.

Ce fruit eſt neuf mois à ſe former. Quand on l'a cueilli, on détache ſa premiere écorce, & on en ſépare le macis qu'on laiſſe ſécher au ſoleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles ſont étendues ſur des claies, où elles ſéchent pendant ſix ſemaines à un feu modéré,

dans des cabanes deſtinées à cet uſage. Séparées alors de leur coque, elles ſont jettées dans de l'eau de chaux ; précaution néceſſaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muſcade eſt plus ou moins parfaite, ſuivant l'âge de l'arbre, le terroir, l'expoſition & la culture. On eſtime beaucoup celle qui eſt récente, graſſe, peſante, & qui, étant piquée, rend un ſuc huileux. Elle aide à la digeſtion, diſſipe les vents, & fortifie les viſceres.

A l'exception de cette précieuſe épicerie, les iſles de Banda, comme toutes les Moluques, ſont d'une ſtérilité affreuſe. On n'y trouve le ſuperflu, qu'au dépens du néceſſaire. La nature s'y refuſe à la culture de tous les grains. La moëlle de ſagou y ſert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne ſeroit pas ſuffiſante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macaſſar, ou dans l'iſle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandiſes.

C'eſt le ſeul établiſſement des Indes Orientales qu'on puiſſe regarder comme une colonie Européenne ; parce que c'eſt le ſeul où les Européens ſoient propriétaires des terres. La com-

pagnie trouvant les habitans de Banda ſauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs poſſeſſions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques iſles voiſines des eſclaves pour la culture. Ces blancs ſont, la plupart, créoles, ou des eſprits chagrins, retirés du ſervice de la compagnie. On voit auſſi, dans la petite iſle de Roſingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens ſans mœurs, dont les familles ont voulu ſe débaraſſer : c'eſt ce qui a fait appeller Banda l'*Isle de correction*. Le climat en eſt ſi mal ſain, que ces malheureux n'y vivent pas long-tems. Une ſi grande conſommation d'hommes, a fait tenter de tranſporter à Amboine la culture de la muſcade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puiſſans intérêts, celui de l'économie & celui de la ſûreté. Les expériences n'ont pas été heureuſes ; & les choſes ſont reſtées dans l'état où elles étoient.

Pour s'aſſurer le produit excluſif des Moluques, qu'on appelle, avec raiſon, les *mines d'or* de la Compagnie ; les Hollandois ont été obligés de former deux établiſſemens ; l'un à Timor, l'autre à Célebes.

XXVII. Les Hollan- La premiere de ces deux iſles a ſoixante lieues de long, ſur quinze ou dix-huit de large.

Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & démesuré; qui avoient parcouru une carriere immense & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit; qui s'étoient si bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts: ces conquérans attaqués par les Hollandois, lorsque leur trop vaste empire, fatigué par son propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrerent aucune des vertus qui avoient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un royaume, dispersés par une défaite; ils auroient dû chercher un asyle auprès de leurs freres, & se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi, ou quelque solde, auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse & de la lâcheté, se refugierent à Timor, isle pauvre & sans industrie, où ils penserent qu'un ennemi occupé de con-

Dois s'établissent à Timor.

quêtes utiles, ne les poursuivroit pas. Ils se tromperent.

Ils furent chassés, en 1613, de la ville de Kupan par les Hollandois, qui y trouverent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles; & elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal & du cadiang, petite féve dont on se sert communément dans les vaisseaux Hollandois, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner, ni à perdre dans cet établissement: la recette égale la dépense. Il y a long-tems que les Hollandois auroient abandonné Timor; s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célebes.

XXVIII. Les Hollandois se rendent maîtres de Célebes.

Cette isle, dont le diametre est d'environ cent trente lieues, est très-habitable, quoique située au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans sont les plus braves de l'Asie Méridionale. Leur premier choc est furieux: mais une résistance

de deux heures fait succéder un abbatement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium, source unique de ce feu terrible ; se dissipe, après avoir épuisé toutes leurs forces, par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *crid*, est d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge, en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre: mais les querelles particulieres en exigent deux ; celui qu'on tient à la main gauche, sert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, & le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les habitans de Célebes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiéde. Ces onctions repétées, aident la nature à se développer avec liberté. On les sévre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami ; de peur que leur courage ne soit amolli par les ca-

resses de leurs meres, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier, c'est-à-dire, à quinze ou seize ans. Il est rare qu'ils usent de cette liberté avant de s'être perfectionnés dans l'exercice des armes.

Ces peuples ne reconnoissoient autrefois de dieux, que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques; parce qu'on ne trouvoit pas de matiere assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha de la terre: elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence; pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célebes; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple, la consistence que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siécles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées; le principal roi du pays se dégoûta entiérement du culte national. Frappé de

de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; & là, tendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette priere à l'Être suprême.

„ Grand Dieu, je ne me prosterne point à „ tes pieds, en ce moment, parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une chose juste; & tu me la dois. „ Deux nations étrangeres, opposées dans leur „ culte, sont venues porter la terreur dans mon „ ame, & dans celle de mes sujets. Elles m'assurent que tu me puniras à jamais, si je n'obéis à tes loix: j'ai donc le droit d'exiger de „ toi, que tu me les fasses connoître. Je ne demande point que tu me réveles les mystères „ impénétrables qui enveloppent ton être, & „ qui me sont inutiles. Je suis venu pour t'interroger avec mon peuple, sur les devoirs „ que tu veux nous imposer. Parles, ô mon „ Dieu! Puisque tu es l'auteur de la nature, „ tu connois le fond de nos cœurs, & tu sais „ qu'il leur est impossible de concevoir un projet de désobéissance. Mais si tu dédaignes de „ te faire entendre à des mortels; si tu trouves „ indigne de ton essence d'employer le langage

» de l'homme pour dicter des devoirs à l'hom-
» me ; je prends à témoin ma nation entiere,
» le soleil qui m'éclaire, la terre qui me porte,
» les eaux qui environnent mon empire, & toi-
» même ; que je cherche dans la sincérité de
» mon cœur, à connoître ta volonté ; & je te
» préviens aujourd'hui, que je reconnoîtrai,
» pour les dépositaires de tes oracles, les pre-
» miers ministres de l'une ou de l'autre reli-
» gion que tu feras arriver dans nos ports. Les
» vents & les eaux sont les ministres de ta puis-
» sance ; qu'ils soient le signal de ta volonté.
» Si dans la bonne-foi qui me guide, je venois
» à embrasser l'erreur, ma conscience seroit
» tranquille ; & c'est toi qui serois le mé-
» chant.

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, & résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveroient à Célebes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; & le souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'isle ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-tems n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit & qui y attiroit les

Anglois, étoit la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir; malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelloient une contrebande. Ils employerent, pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant, sans interruption, des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors, ils se trouverent maîtres absolus dans l'isle, sans l'avoir conquise. Les princes qui la partagent, furent réunis dans une espece de confédération. Ils s'assemblent de tems-en-tems, pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé, est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoise, qui préside à cette diette. Il éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entiere égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la

compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres ; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines, & des soies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme lacque, des toiles fines & grossieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripam, espece de champignon, qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 80, 000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dixmes du territoire qu'elle posséde en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coute 150, 000 l. au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée, avec raison, comme la clef des isles à épiceries.

XXIX. Les Hollandois sont reçus à Borneo.

L'établissement formé à Borneo, a un but moins important. C'est une des plus grandes isles, & peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes,

qui ont ajouté aux vices qui leur ſont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

La plus utile production de ce grand pays, eſt le camphre, huile ou réſine volatile & pénétrante. L'arbre qui le fournit ſe trouve dans pluſieurs iſles de l'Aſie ; & l'on a découvert depuis peu que cette ſubſtance ſinguliere pouvoit ſe tirer, en plus grande ou moindre quantité, de tous les arbres qui ſont de la famille des lauriers.

Pour obtenir du camphre, on coupe le bois du camphrier en petits morceaux, ſemblables à des allumettes ; on les met dans un vaiſſeau qui a la forme d'une veſſie ; on les fait bouillir dans de l'eau, & le camphre s'attache au chapiteau ſous une forme concrète. Les Hollandois ſont le ſeul peuple de l'Europe qui ait le ſecret de le rafiner en grand.

Entre les camphres, celui de Borneo eſt inconteſtablement le plus parfait. Sa ſupériorité eſt ſi bien reconnue, que les Japonois donnent cinq ou ſix quintaux du leur, pour une livre de celui de Borneo ; & que les Chinois, qui le regardent comme le premier des remedes, l'achetent juſqu'à huit cents francs la livre. Les Gentils ſe ſervent dans tout l'Orient du camphre

commun, pour des feux d'artifice ; & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts, lorsqu'ils les enterrent.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Borneo. Trop foibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginerent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques piéces de tapisserie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient durant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurerent pas ; & il refusa opiniâtrément de recevoir les présens dans son palais, & d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent, en 1748, avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui posséde seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui

fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui, de tout tems, fréquentoient ses ports. Depuis ce traité, la compagnie envoye à Benjarmessen du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles. Elle en tire quelques diamans, & environ six cents mille pesant de poivre, à trente & une livres le cent. Le gain qu'elle fait sur ce qu'elle y porte, peut à peine balancer les dépenses de l'établissement, quoiqu'elles ne montent qu'à 32, 000 livres. Sumatra lui procure des avantages plus considérables.

XXX. Établissemens Hollandois à Sumatra.

Quoique cette isle, avant l'arrivée des Européens aux Indes, fût partagée entre plusieurs souverainetés, tout le commerce se réunissoit à Achem. Le port de ce royaume étoit fréquenté par tous les peuples de l'Asie; & le fut dans la suite par les Portugais, & par les nations qui s'éleverent sur leurs ruines. On y échangeoit toutes les productions de l'Orient contre de l'or, du poivre, & quelques autres marchandises qui abondoient dans ce climat, plus riche que sain. Les troubles qui bouleverserent ce fameux entrepôt, y firent tomber toute industrie, & en écarterent les navigateurs.

Au tems de cette décadence, les Hollandois imaginerent de former des établissemens dans d'autres parties de l'isle, qui jouissoient de plus

de tranquillité. Ceux qu'il leur fut permis d'avoir dans l'empire d'Indapura, sont réduits à peu de chose, depuis que les Anglois se sont fixés sur la même côte. Le comptoir de Jambi est encore moins utile, parce que les rois voisins ont dépouillé de ses possessions le prince de ce canton. La compagnie se dédommage de ces malheurs à Palimban où, pour soixante mille livres, elle entretient un fort, une garnison de quatre-vingts hommes, & deux ou trois chaloupes qui croisent continuellement. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre, à vingt & une livres le cent, & un million & demi de calin, à 57 livres 10 sols le cent. Ce prix, tout borné qu'il doit paroître, est avantageux au roi qui en donne à ses sujets un prix encore moindre. Quoiqu'il prenne à Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ses états; on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivieres, il a formé un trésor qu'on sait être immense. Un seul vaisseau Européen pourroit s'emparer de tant de richesses; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entreprise si utile & si facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature, pour s'approprier l'Univers. Il n'y a pas une seule nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'est plus honnête d'invoquer, depuis que ses ministres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité & une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir ? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers, la gloire & l'empire de son maître. Ce peuple, si heureux, veut bien aller exposer sa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre, & maître de lui-même, est né sur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'assurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre : elle est au premier occupant, c'est-à-dire, à celui qui peut en chasser les plus anciens habitans ; il faut les subjuguer par la force ou par la ruse, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majesté du peuple, l'exigent ainsi. Des républicains ont heureusement secoué le joug d'une

tyrannie étrangere ; il faut qu'ils l'imposent à leur tour. S'ils ont brisé des fers, c'est pour en forger. Ils haïssent la monarchie ; mais ils ont besoin d'esclaves. Ils n'ont point de terres chez eux ; comment n'en prendroient-ils pas chez les autres ?

XXXI. Commerce des Hollandois à Siam.

Le commerce des Hollandois à Siam, fut d'abord assez considérable. Un despote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés sur son territoire, comme si c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur présence comme une faveur, comme une sûreté, comme une gloire. Ils avoient si bien réussi à établir ce singulier préjugé, que pour les rappeller, il fallut leur envoyer une ambassade éclatante, qui demanda pardon pour le passé, qui donna les plus fortes assurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon des autres puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie, à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de soutenir le privilége exclusif

qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les préſens qu'il exige, livre des marchandiſes aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux, à des conditions qui lui ſont avantageuſes. Seulement, on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan; au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve juſqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaiſſeau, chargé de chevaux de Java, de ſucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent du calin, à 70 livres le cent; de la gomme-lacque, à 52 livres; quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 6 ſols la livre; un peu d'or, à 175 liv. 10 ſols le marc. On peut aſſurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaiſon par le bois de ſapan, qu'on ne leur vend que 5 livres le cent, & qui leur eſt néceſſaire pour l'arrimage de leurs vaiſſeaux. Sans ce beſoin, ils auroient renoncé depuis long-tems à un commerce, dont les frais excedent les bénéfices, parce que le roi, ſeul négociant de ſon royaume, met les marchandiſes qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

XXXII. Situation des Hollandois à Malaca.

Ces républicains, qui connoiſſoient l'importance de cette place, firent les plus grands

efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais, qu'on savoit avare. Le marché fut conclu ; & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans coururent à lui, & le massacrerent, pour être dispensés de payer les cinq cents mille livres qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit ? *Lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouverent une forteresse bâtie, comme tous les ouvrages des Portugais, avec une solidité qu'aucune nation n'a depuis imitée. Ils trouverent un climat fort sain, quoique chaud & humide ; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre ; soit qu'elle y ait trouvé des difficultés

infurmontables ; foit qu'elle ait manqué de modération ; foit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations fe réduifent à la vente d'un peu d'opium, de quelques toiles bleues ; & à l'achat des dents d'éléphant, du calin, qui lui coûte 70 livres le cent ; d'un peu d'or, qu'elle paye 180 livres le marc. Ses affaires feroient plus vives, plus confidérables, fi les princes étoient plus fideles au traité exclufif qu'ils ont fait avec elle. Malheureufement pour fes intérêts, ils ont formé des liaifons avec des Anglois, qui fourniffent à meilleur marché à leurs befoins, & qui achetent plus cher leurs marchandifes. Elle fe dédommage un peu fur fes fermes & fur fes douanes, qui lui donnent 200,000 livres par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne fuffifent pas pour l'entretien de la garnifon & des employés : il en coûte 40,000 livres à la compagnie.

Ce facrifice put long-tems paroître léger. Avant que les Européens euffent doublé le cap de Bonne-Efpérance, les Maures, feuls navigateurs dans l'Inde, fe rendoient de Surate & de Bengale à Malaca, où ils trouvoient les bâtimens des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorfque les Portugais fe furent emparés de cette place, ils allerent eux-mêmes

chercher le poivre à Bantam, & les épiceries à Ternate. Pour abréger leur retour, ils imaginerent de le faire par les isles de la Sonde, & ils y réussirent. Les Hollandois, devenus possesseurs de Malaca & de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls détroits connus. Ils y croisoient dans des tems de trouble, & interceptoient les vaisseaux de leurs ennemis. Cette position a cessé d'être respectable, depuis que les François, à la fin de la guerre de 1744, ont découvert le détroit de Baly; & les Anglois, celui de Lombok, dans la derniere guerre. Batavia continuera toujours d'être l'entrepôt d'un commerce immense; mais Malaca perd l'unique avantage qui lui donnoit de la considération.

XXXIII. Établissement des Hollandois à Ceylan.

Sans avoir prévu cet événement, la compagnie, en même tems qu'elle s'aggrandissoit & s'affermissoit à l'Est de l'Asie, songeoit à s'assurer de cette partie de l'Inde, où les Portugais traversoient encore ses opérations, & à leur enlever l'isle de Ceylan. On peut remarquer que cette nation, si éclairée sur le commerce, a d'abord pensé à se rendre maîtresse des productions de premiere & de seconde nécessité, avant de songer aux marchandises de luxe. C'est sur la possession des épiceries, qu'elle a fondé sa grandeur en Asie, comme elle l'a

fondée en Europe sur la pêche du hareng. Les Moluques lui fournissoient la muscade & le girofle : Ceylan devoit lui donner la canelle.

Spilberg, le premier de ses amiraux qui osa montrer son pavillon sur les côtes de cette isle délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouvernement & la religion du pays ; à détruire, les uns par les autres, les souverains qui la partageoient ; à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans, & ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entiérement chassés, en 1658, après une guerre longue, sanglante, opiniâtre. Leurs établissemens tomberent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné sur la côte Orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le souverain du pays tiroit son sel, ils formerent autour de l'isle un

cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux juſqu'à douze lieues dans les terres.

Le fort de Jaffanapatan, & ceux des iſles de Manar & de Calpentin, ont pour but d'empêcher toute liaiſon avec les peuples du continent voiſin. Negumbo, deſtiné à contenir le diſtrict qui produit la meilleure canelle, a un port ſuffiſant pour les chaloupes; mais qui n'eſt pas fréquenté, parce qu'il y a une riviere navigable qui conduit à Colombo. Cette place, que les Portugais avoient fortifiée avec un ſoin extrême, comme le centre des richeſſes, eſt devenue le chef-lieu de la colonie. Il eſt vraiſemblable, que, ſans les dépenſes qui y avoient été faites, les vices de ſa rade auroient déterminé les Hollandois à établir leur gouvernement & leurs forces à pointe de Gale. On y trouve un port, dont, à la vérité, l'entrée eſt difficile & le baſſin fort reſſerré; mais qui réunit, d'ailleurs, toutes les perfections qu'on peut deſirer. C'eſt-là que la compagnie fait ſes chargemens pour l'Europe.

Maturé lui ſert à recueillir les cafés & les poivres, dont elle a introduit la culture. Ses fortifications ſe réduiſent à une redoute, ſituée ſur une riviere qui ne peut recevoir que des bateaux. Le plus beau, le meilleur port des Indes, c'eſt Trinquemale. Il eſt compoſé de
pluſieurs

pluſieurs baies, où les plus nombreuſes flottes trouvent un aſyle ſûr. On n'y fait point de commerce. Le pays n'offre aucune marchandiſe; il fournit même peu de vivres : il eſt gardé par ſa ſtérilité. D'autres établiſſemens moins conſidérables, répandus ſur la côte, ſervent à faciliter les communications, & à écarter les étrangers.

Ces ſages précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'iſle. Celles qui entrent dans le commerce, ſont, 1°. les amétiſtes, les ſaphirs, les topazes, & des rubis très-petits & très-imparfaits. Ce ſont des Maures venus de la côte de Coromandel, qui, en payant un modique droit, les achetent, les taillent, & les font vendre à bas prix, dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que la compagnie achete huit ſols la livre; le café, qu'elle ne paye que quatre, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays ſont trop indolens, pour que ces cultures, qui ſont toutes d'une qualité très-inférieure, puiſſent jamais devenir fort conſidérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de gingamps, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffa-

napatan, où ils ſont établis depuis très-long-tems.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphans. On les porte à la côte de Coromandel ; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme pour reſter libre dans une iſle, va ſur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la compagnie achete à raiſon de 10 livres l'ammonan, & qu'elle vend 36 ou 40 livres ſur les lieux même, aux vaiſſeaux de Bengale, de Coromandel & des Maldives, qui le payent avec du riz, de groſſes toiles, & des cauris. L'areque, qui croît ſur une eſpece de palmier, eſt un fruit qui n'eſt pas rare dans la plupart des contrées de l'Aſie, & qui eſt très-commun à Ceylan. Il eſt ovaire, & reſſembleroit aſſez à la datte, s'il n'étoit pas plus ſerré par les deux bouts. Son écorce eſt épaiſſe, liſſe & membraneuſe. Le noyau qu'elle environne eſt blanchâtre, en forme de poire, & de la groſſeur d'une muſcade. Lorſqu'on le mange ſeul, comme le font quelques Indiens, il appauvrit le ſang, il donne la jauniſſe. Cet inconvénient n'eſt pas à craindre, lorſqu'il eſt mêlé avec le bétel.

Le bétel eſt une plante qui rampe & qui

grimpe comme le lierre ; mais qui n'étouffe pas le petit arbre auquel elle s'attache, l'agoti, qui lui sert d'appui, & qu'elle aime singulierement. On la cultive comme la vigne. Ses feuilles sont assez semblables à celles du citronnier, quoique plus longues & plus étroites à l'extrémité. Le bétel croît par-tout, & dans toute l'Inde ; mais il ne prospere véritablement que dans des lieux humides.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chunam, espece de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienséance pour quelque tems, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié, qui soulage l'absence. Personne n'oseroit parler à son supérieur, sans avoir la bouche parfumée de bétel ; il seroit même grossier de négliger cette précaution avec son égal. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel, comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les visites ; on s'offre

du bétel en s'abordant, en se quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain & plus fort. C'est, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraisemblance, que cette isle, qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des tems plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas-fonds, qui empêchent les vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un si grand rapport. Mais on a tellement épuisé cette source de richesses, qu'on n'y peut revenir que rarement. On visite, à la vérité, tous les ans le banc, pour savoir à quel point il est fourni d'huîtres; mais, communément, il ne s'y en trouve assez que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée; &, tout calculé, on peut la faire entrer dans

les revenus de la compagnie pour 200,000 liv. Il ſe trouve ſur les mêmes côtes, une coquille appellée xanxus, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en eſt libre; mais le commerce en eſt excluſif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'eſt la canelle. La racine de l'arbre qui la donne, eſt groſſe, partagée en pluſieurs branches, couverte d'une écorce d'un roux griſâtre en dehors, rougeâtre en dedans. Le bois de cette racine eſt dur, blanc & ſans odeur.

Le tronc, qui s'éleve juſqu'à huit & dix toiſes, eſt couvert, ainſi que ſes nombreuſes branches, d'une écorce d'abord verte, & enſuite rouge.

La feuille ne reſſembleroit pas mal à celle du laurier, ſi elle étoit moins longue & moins pointue. Lorſqu'elle eſt tendre, elle a la couleur de feu: en vieilliſſant & en ſéchant, elle prend un verd foncé au-deſſus, & un verd plus clair au-deſſous.

Les fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, d'une odeur agréable, & qui approche de celle du muguet.

Le fruit a la forme du gland; mais il eſt plus petit. Il mûrit, pour l'ordinaire, au mois de ſeptembre. En le faiſant bouillir dans l'eau,

il rend une huile qui ſurnage & qui ſe brûle. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur, de la conſiſtence; & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au roi de Ceylan.

Il n'y a de précieux dans l'arbre qui produit la canelle, que la ſeconde écorce. Pour l'enlever & la ſéparer de l'écorce extérieure, griſe & raboteuſe, on ne connoît pas de ſaiſon auſſi favorable que le printems, lorſque la ſéve eſt le plus abondante. On la coupe en lames; on l'expoſe au ſoleil; &, en ſe ſéchant, elle ſe roule.

Les vieux canelliers ne donnent qu'une canelle groſſiere. Pour qu'elle ſoit bonne, il faut que l'arbre n'ait que trois ou quatre ans. Le tronc qu'on a dépouillé ne prend plus de nourriture; mais la racine ne meurt point, & pouſſe toujours des rejettons. D'ailleurs, le fruit des canelliers contient une ſemence qui ſert à les reproduire.

La compagnie a des poſſeſſions où cet arbre ne croît point. On n'en trouve que dans le territoire de Negombo, de Colombo, & de Pointe de Gale. Les forêts du prince rempliſſent le vuide qui ſe trouve quelquefois dans les magaſins. Les montagnes occupées par les Bédas en ſont remplies: mais ni les Européens, ni

les Chingulais n'y ſont admis ; & pour partager les richeſſes des Bédas, il faudroit leur déclarer la guerre.

Comme les Chingulais, ainſi que les Indiens du continent, ſont diſtribués par caſtes, qui ne s'allient jamais les unes aux autres, & qui ont toujours la même profeſſion, l'art de dépouiller les canelliers eſt une occupation particuliere, & la plus vile de toutes les occupations ; elle eſt réſervée à la caſte des Chalias. Tout autre inſulaire ſe croiroit déshonoré, s'il ſe livroit à ce métier.

La canelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant ſur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant, & cependant agréable. Celle dont les bâtons ſont longs & les morceaux petits, eſt préférée par les connoiſſeurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans ſecours à la médecine.

Les Hollandois achetent la plus grande partie de la canelle, des Indiens qui leur ſont ſoumis. Ils ſe ſont engagés à en recevoir une quantité limitée du roi de Candi, à un prix plus conſidérable. L'une compenſée par l'autre, elle ne leur revient pas à douze ſols la livre. Il ne ſeroit pas impoſſible aux vaiſſeaux qui fréquentent les ports de Ceylan, de ſe procu-

rer l'arbre qui produit la canelle ; mais cet arbre a dégénéré au Malabar, à Batavia, à l'isle de France, par-tout où il a été transplanté.

La compagnie croyoit avoir besoin autrefois de quatre mille soldats blancs ou noirs, pour s'assurer les avantages qu'elle tire de Ceylan. Ce nombre est réduit à quinze ou seize cents. Ses dépenses annuelles montent cependant à 2,200,000 livres ; & ses revenus, ses petites branches de commerce, ne rendent pas plus de 2,000,000 livres. Ce qui manque, est pris sur les bénéfices que donne la canelle. Elle doit fournir encore aux frais qu'occasionnent les guerres qu'on a de tems en tems contre le roi de Candi, aujourd'hui seul souverain de l'isle.

Les Hollandois ne se dissimulent pas, que ces divisions leur sont funestes. Dès qu'elles commencent, les peuples qui habitent les côtes, se retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Malgré le despotisme qui les attend, ils trouvent encore plus insupportable le joug Européen. Les Chalias n'attendent pas toujours les hostilités pour s'éloigner : ils prennent quelquefois cette résolution extrême, à la moindre mésintelligence qu'on remarque entre le roi & les Hollandois. La perte d'une récolte est alors suivie des dépenses qu'il faut

faire, des fatigues qu'il faut eſſuyer, pour pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivieres, des bois, des ravins & des montagnes.

Des conſidérations ſi puiſſantes, avoient déterminé les Hollandois à gagner le roi de Candi par toutes ſortes de complaiſances. Ils lui envoyoient tous les ans un ambaſſadeur chargé de riches préſens. Ils tranſportoient, ſur leurs vaiſſeaux, ſes prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui eſt la même que la ſienne. Quoiqu'ils euſſent conquis ſur les Portugais les fortereſſes, les terres qu'ils occupoient, ils ſe contentoient d'être appellés par ce prince, *les gardiens de ſes rivages.* Ils lui faiſoient encore d'autres ſacrifices.

Cependant des ménagemens ſi marqués, n'ont pas toujours été ſuffiſans pour maintenir la paix : elle a été troublée à pluſieurs repriſes. La guerre qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive, de celles que la défiance & des intérêts oppoſés, ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chaſſé de ſa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît ſa ſouveraineté ſur toutes les contrées dont elle étoit en poſſeſſion avant les troubles. La partie des côtes qui étoit reſtée

aux naturels du pays, lui eſt abandonnée. Il lui ſera permis d'épeler la canelle dans toutes les plaines; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, ſur le pied de 41 liv. 5 ſols pour dix-huit livres. Ses commis ſont autoriſés à étendre le commerce, par-tout où ils verront jour à le faire avantageuſement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaiſon avec aucune puiſſance étrangere; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être gliſſés dans l'iſle. Pour prix de tant de ſacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produiſoient; & ſes ſujets pourront y aller prendre, ſans rien payer, le ſel néceſſaire à leur conſommation. La compagnie pourroit, ce ſemble, tirer un grand avantage d'une ſi heureuſe poſition.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reſte de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au ſouverain. Ce ſyſtême deſtructeur a eu, dans cette iſle, les ſuites funeſtes qui en ſont inſéparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils ſont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; & les plus aiſés n'ont pour vêtement, qu'une piéce de groſſe toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois faſſent ce qu'on peut reprocher à toutes

les nations, qui ont établi des colonies en Aſie, de n'avoir jamais tenté ; qu'ils diſtribuent des terreins en propre aux familles. Elles oublieront, déteſteront peut-être leur ancien ſouverain ; elles s'attacheront au gouvernement, qui s'occupera de leur bonheur ; elles travailleront, elles conſommeront. Alors l'iſle de Ceylan jouira de l'opulence, à laquelle la nature l'a deſtinée. Elle ſera à l'abri des révolutions, & en état de ſoutenir les établiſſemens de Malabar & de Coromandel, qu'elle eſt chargée de protéger.

XXXIV. Commerce des Hollandois à la côte de Coromandel.

Les Portugais, dans le tems de leur proſpérité, avoient formé à la côte de Coromandel quelques établiſſemens médiocres. Celui de Négapatan leur fut enlevé, en 1658, par les Hollandois. Il s'accrut ſucceſſivement de dix ou douze villages, qui ſe remplirent de tiſſerands. On trouva convenable, en 1690, d'aſſurer leur tranquillité par la conſtruction d'un fort ; & en 1742, la ville fut entourée de murailles. Elles ſont le centre où ſe réuniſſent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines & groſſieres, que la compagnie tire pour ſa conſommation d'Europe ou des Indes ; ſoit de Bimilipatnan, de Paliacate, de Sadraſpatan ; ſoit de ſes comptoirs de la côte de la Pêcherie. Ces marchandiſes, qui forment communé-

ment quatre à cinq mille balles, ſont portées à Négapatan, ſur deux chaloupes fixées dans ces mers pour cet uſage.

Les Hollandois vendent à la côte de Coromandel, du fer, du plomb, du cuivre, du calin, de la toutenague, du poivre, des épiceries. Ils gagnent ſur ces objets réunis, un million, auquel on peut ajouter quatre-vingts mille francs, que produiſent leurs douanes. Les dépenſes de leurs divers établiſſemens, montent à huit cents mille francs; & on peut avancer, ſans crainte d'être accuſé d'exagération, que le fret des vaiſſeaux abſorbe le reſte des bénéfices. Le produit net du commerce de Coromandel n'eſt donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire ſur les toiles qu'elle en exporte. Son commerce dans le Malabar lui eſt encore moins avantageux. Il a commencé à-peu-près dans le même tems, & s'eſt établi aux dépens de la même nation.

XXXV. Commerce des Hollandois à la côte de Malabar.

Le motif de cette nouvelle entrepriſe, ne paroît pas difficile à deviner. Depuis que les Portugais avoient perdu Ceylan, ils vendoient en Europe la canelle ſauvage de Malabar, à-peu-près ſur le même pied qu'on avoit toujours vendu la véritable. Quoique cette concurrence ne pût pas durer, elle donna de l'inquiétude aux Hollandois, qui ordonnerent, en 1662, à

leur général Vangoens, d'attaquer Cochin.

Il avoit à peine investi la place, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrete. On précipita les travaux; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitiéme jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant, que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandois se crurent solidement établis dans le Malabar. Cochin leur parut propre à protéger Cananor, Cranganor, Culan, dont ils venoient de s'emparer; & le comptoir de Porca, qu'ils projettoient dès-lors, & qu'ils ont en effet formé depuis. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réussir, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilége exclusif.

Ses ventes ſe réduiſent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de ſucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaiſſeau qui a porté cette médiocre cargaiſon, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les beſoins du port. La compagnie gagne, au plus, ſur ces objets, 360,000 liv. qui, avec 120,000 liv. que lui produiſent ſes douanes, forment une maſſe de 480,000 livres. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ſes établiſſemens lui coûte 464,000 livres; de ſorte qu'il ne lui reſte que 16,000 livres pour les frais de ſon armement : ce qui eſt évidemment inſuffiſant.

La compagnie tire du Malabar, il eſt vrai, deux millions peſant de poivre, qui eſt porté ſur des chaloupes à Ceylan, où il eſt verſé dans les vaiſſeaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il eſt encore vrai que, par ces capitulations, elle ne paye que 192 liv. le candil de cinq cents livres, que les autres compagnies achetent 240, qui coûte même 288 aux négocians particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire ſur cet article, eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Golonefs, directeur-général de Batavia, lorſ-

qu'il osa avancer que l'établissement de Malabar, qu'il avoit long-tems régi, étoit un des plus importans de la compagnie. « Je suis si » éloigné de penser comme vous, lui dit le » général Mossel, que je souhaiterois que la » mer l'eût englouti il y a près d'un siécle. »

XXXVI. Etablissement des Hollandois au cap de Bonne-Espérance.

Quoi qu'il en soit, les Hollandois s'apperçurent, au milieu de leurs succès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche où ceux de leurs vaisseaux, qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, pûssent trouver des rafraîchissemens. On étoit embarrassé du choix, lorsque le chirurgien Van-Riebeek proposa, en 1650, le cap de Bonne-Espérance, qui avoit été méprisé mal-à-propos par les Portugais. Un séjour de quelques semaines, avoit mis cet homme judicieux, en état de voir qu'une colonie seroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour servir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Asie. On lui confia le soin de former cet établissement. Ses vues furent dirigées sur un bon plan. Il fit régler qu'il seroit donné soixante acres de terre, à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des bestiaux & des ustensiles, à ceux qui en auroient besoin. De jeunes femmes, tirées des maisons de charité, leur seroient associées pour adoucir leurs fatigues & les parta-

ger. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient ſe faire au climat, de revenir en Europe, & de diſpoſer de leurs poſſeſſions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on ſe propoſoit de mettre en valeur, étoit habitée par les Hottentots, peuples diviſés, dit un voyageur François, en pluſieurs hordes, dont chacune forme un village indépendant. Des cabanes couvertes de peaux, dans leſquelles on n'entre qu'en rampant, & qui ſont diſtribuées ſur une ligne circulaire, forment les habitations. Ces hutes ne ſervent guère qu'à ſerrer quelques denrées & les uſtenſiles de ménage. Hors le tems des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à ſa porte. S'il interrompt de tems en tems ſon ſommeil, c'eſt pour fumer une herbe forte qui lui tient lieu de tabac.

La conduite des beſtiaux eſt l'unique occupation de ces ſauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau dans chaque bourgade, & qu'il eſt commun à tous, chacun, à ſon tour, eſt chargé de le garder. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle; parce que le pays eſt rempli de bêtes féroces, plus voraces à cette extrémité de l'Afrique, que partout ailleurs. Chaque jour le berger envoye à

la

la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entiere prend les armes. On vole à l'ennemi; & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de fléches empoisonnées, & à des pieux aiguisés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses; & leurs bœufs, leurs moutons, qui sont leur seul bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entr'eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais, même, ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail enlevé ou égaré occasionne entre les bergers.

On l'a souvent remarqué. Des usages publics donnerent naissance aux premieres peuplades. On employa des marques distinctives, pour leur servir à se lier & à se reconnoître. Le nez écrâsé, la tête applatie, les oreilles percées, les peintures, la brûlure, les chevelures : tels sont les uniformes du monde sauvage. Comme ses habitans n'ont aucun plan de morale & d'éducation, il faut que des habitudes universelles leur tiennent lieu de police & de gouvernement. C'est du physique du climat, que ces hommes bruts, que ces enfans de la na-

ture, dépendent entierement. Il a donné aux Hottentots les mœurs des pâtres.

Ils étoient, à l'arrivée des Hollandois, comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance; & ils tenoient quelque chose de la malpropreté & de la stupidité des animaux qu'ils conduisoient. Ils avoient institué un ordre, dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelqu'un des monstres destructeurs de leurs bergeries; & ils révéroient la mémoire de ces héros utiles aux hommes. L'apothéose d'Hercule avoit eu la même origine.

Riebeek, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance; & il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *avez-vous semé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous usurper ainsi vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire, par degré, les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités, qui ramenerent le fondateur à des principes de justice & d'humanité, qui étoient conformes au caractere de son ame. Il acheta le pays

qu'il vouloit occuper, 90, 000 livres, qu'on paya en marchandises. Tout fut pacifié; & l'on n'a vu depuis ce moment aucun trouble.

Il est prouvé que la compagnie a dépensé jusqu'à 46, 000, 000 livres pour élever la colonie à l'état où elle est aujourd'hui. Quelques détails feront juger de l'emploi d'une somme si considérable.

On compte au cap de Bonne-Espérance, environ douze mille Européens, Hollandois, Allemands, ou refugiés François. Une partie de cette population est concentrée dans la capitale & dans deux bourgs assez considérables : le reste est dispersé sur la côte, ou s'enfonce jusqu'à cinquante lieues dans les terres. Le sol sablonneux des Hottentots, n'est bon que par intervalles; & les colons ne veulent se fixer que dans les lieux où ils voient réunis l'eau, le bois, un terrein fertile : trois avantages qui se trouvent rarement ensemble.

La compagnie tiroit autrefois de Madagascar, des esclaves qui soulageoient les blancs dans leurs travaux. La concurrence des François a fait interrompre cette navigation. Les colons sont réduits aujourd'hui à quelques Malais, amenés de l'Inde, qui se font difficilement au climat, & qui ne sont guère propres aux ouvrages qu'on en exige.

Si les Hottentots pouvoient se fixer, ce seroit un grand avantage. Leur caractere ne permet pas de l'espérer. On n'est encore parvenu qu'à déterminer les plus misérables d'entr'eux, à un, deux, ou trois ans de service. Ils sont dociles; ils se prêtent au travail qu'on exige d'eux : mais à l'expiration de leur engagement, ils prennent le bétail qu'on est convenu de leur donner pour salaire; ils vont rejoindre leur horde; & l'on ne les revoit que lorsqu'ils ont des bœufs ou des moutons à troquer contre des coûteaux, du tabac & de l'eau-de-vie. La vie indépendante & oisive qu'ils menent dans leurs déserts, a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entr'eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Ses progrès répondirent aux soins de son éducation. Il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La simplicité de ce qu'il voyoit le frappa. Il se couvrit d'une peau de brebis, & alla reporter au fort ses habits Européens. *Je viens*, dit-il au gouverneur, *renoncer pour toujours au genre de vie que vous m'aviez fait embrasser. Ma résolution est de suivre jusqu'à la mort, la religion & les usages de mes ancêtres.*

Je garderai, pour l'amour de vous, le collier & l'épée que vous m'avez donnés : trouvez bon que j'abandonne tout le reste. Il n'attendit point de réponse ; & se dérobant par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractère des Hottentots ne soit pas tel que les Hollandois le desireroient, la compagnie tire des avantages solides de sa colonie. A la vérité, la dîme du bled & du vin qu'elle perçoit ; ses douanes & ses autres droits, ne lui rendent pas au-delà de 240,000 liv.

Elle n'en gagne pas plus de quarante mille sur les gros draps, les toiles communes de fil & de coton, la clincaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importans qu'elle y débite.

Ses bénéfices sont encore moindres sur soixante lécres de vin rouge, & quatre-vingts ou quatre-vingt-dix de blanc, qu'elle porte tous les ans en Europe. Le lécre pese environ douze cents livres. Deux seules habitations, contiguës à Constance, produisent ce vin. Il devroit entrer tout entier, & à très-bas prix, dans les caves de la compagnie. Heureusement le gouverneur trouve son intérêt à permettre que les cultivateurs ne le livrent que mêlé avec celui des vignes voisines. Le vin si renommé qui leur reste par cet arrangement, l'excellent vin

pur du Cap, eſt vendu quatre francs la bouteille aux vaiſſeaux étrangers que le hafard conduit ſur ces côtes. Il eſt ordinairement meilleur que celui que la tyrannie arrache; parce qu'on n'obtient jamais rien de bon que de la volonté.

Les dépenſes inſéparables d'un ſi grand établiſſement, abſorbent au moins ces petits profits réunis. Auſſi ſon utilité a-t-elle une autre baſe.

Les vaiſſeaux Hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au Cap un aſyle ſûr, un ciel agréable, pur & tempéré; les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, des farines, du vin, une grande abondance de légumes ſalés pour leur navigation & pour les beſoins de leurs colonies. Les reſſources y ſeroient encore plus conſidérables, ſi, par une aveugle avidité, la compagnie n'arrêtoit continuellement l'induſtrie des colons. Elle les force de lui livrer leurs denrées à un prix ſi vil, qu'on les a vus long-tems hors d'état de ſe procurer des vêtemens, & leurs autres beſoins les plus eſſentiels.

Cette tyrannie ſeroit peut-être ſupportable, ſi ceux qui en ſont les victimes étoient autoriſés à vendre le ſuperflu de leurs productions aux navigateurs étrangers, que la poſition &

d'autres raiſons attirent dans leurs ports. La jalouſie du commerce, qui eſt un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, les a privés de cette reſſource. On s'eſt long-tems flatté qu'en refuſant cette commodité aux autres nations commerçantes, on parviendroit à les dégoûter des Indes. L'expérience contraire n'a rien fait changer; quoiqu'il fût aiſé de voir que toutes les richeſſes qui entreroient dans la colonie, reviendroient tôt ou tard à la compagnie. Le gouverneur ſeul a été autoriſé à fournir aux néceſſités les plus urgentes de ceux qui aborderoient au Cap. Cet arrangement vicieux a été, comme il le devoit être, la ſource de mille vexations.

Il faut rendre juſtice à M. Tolbac, qui, dans le tems où nous écrivons, régit cet établiſſement. Cet homme généreux a montré, durant la derniere guerre, une humanité, un déſintéreſſement, dont aucun de ſes prédéceſſeurs ne lui avoit laiſſé l'exemple. Aſſez éclairé pour s'élever au deſſus du préjugé, aſſez ferme pour s'écarter des ordres abſurdes qu'il recevoit; il a encouragé les nations qui tâchoient de ſe ſupplanter, à venir chercher des ſubſiſtances dans ſa colonie. Elles les obtenoient à un prix aſſez modéré pour ne ſe pas rebuter, & aſſez fort cependant pour donner de l'activité au cultiva-

teur. Puiſſe ce ſage adminiſtrateur, jouir long-tems de la douce ſatisfaction d'avoir fait la fortune de ſes concitoyens, & de la gloire d'avoir négligé la ſienne !

Si la compagnie adopte ſes vues, elle ſuivra l'eſprit de ſes fondateurs, qui ne faiſoient rien au haſard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du ſoin de donner un centre à leur puiſſance. Ils avoient jetté les yeux ſur l'iſle de Java, dès 1609.

XXXVII. Empire des Hollandois dans l'iſle de Java.

Le peuple de cette iſle, qui peut avoir deux cents lieues de long, ſur une largeur de trente & quarante, ſe croyoit originaire de la Chine; quoiqu'il n'en eût plus ni la religion, ni les mœurs. Un mahométiſme fort ſuperſtitieux, en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres; & c'étoient les ſeuls hommes de Java qui ne fûſſent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'iſle, autrefois ſoumiſe à un ſeul monarque, ſe trouvoit alors partagée entre pluſieurs ſouverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces diſſenſions éternelles avoient entretenu, chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'eſprit militaire. Ennemis de l'étranger, ſans confiance entre eux; on ne voyoit point de nation qui parût mieux ſentir

la haîne. C'eſt-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il ſembloit que l'envie de ſe nuire, & non le beſoin de s'entr'aider, les eût raſſemblés en ſociété. Le Javanois n'abordoit point ſon frere, ſans avoir le poignard à la main; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'eſclaves qu'ils achetoient, qu'ils faiſoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les eſclaves qui cultivoient la terre, & qui faiſoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ſes concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'eſprit; mais il y reſtoit peu de traces des principes moraux. Il ſembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui, d'un gouvernement réglé, étoient paſſés à une eſpece d'anarchie; & qui ſe livroient ſans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere ſi corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie ſur Java. Elle pouvoit être traverſée par les Anglois, alors en poſſeſſion d'une partie du commerce de cette iſle. Cet obſtacle fut bientôt levé. La foibleſſe

de Jacques premier, & la corruption de ſon conſeil, rendoient ces fiers Bretons ſi timides, qu'ils ſe laiſſerent ſupplanter, ſans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent aſſervis. Ce fut l'ouvrage du tems, de l'adreſſe, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir ſous l'oppreſſion, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, & s'y naturaliſer, en quelque maniere, avec ſes mœurs & ſes principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaiſirs les plus criminels, à leurs plus honteuſes débauches. Il arrivoit de-là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriſer du moins des inſtituteurs ſi corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfectionnerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs éleves de la foibleſſe, de la légérete, de la perfidie de leurs ſujets; & plus encore de la puiſſance, de la ſageſſe, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs uſurpations: mais, il faut le dire; la perfidie, la cruauté, furent

aussi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le gouvernement de l'isle, qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talens redoutables, on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauché, lorsqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer; & qu'il fal-

loit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aiſés à conduire par les ſens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raiſon, pour ſe donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Aſie comme des pirates, ſans patrie, ſans loix & ſans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils propoſerent à pluſieurs états, voiſins de Java, d'envoyer des ambaſſadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'impoſer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stathouder, dont la protection leur étoit néceſſaire pour les raiſons que nous allons dire.

Lorſqu'on avoit accordé à la compagnie ſon privilége excluſif, on y avoit aſſez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes Orientales. Iſaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres auſtrales; puiſque la ſeule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaiſſeaux, qu'il expédia, paſſerent par un détroit, qui depuis a porté ſon nom, ſitué entre le cap de Horn & l'iſle des

États, & furent conduits, par les événemens, à Java. Ils y furent confisqués, & ceux qui les montoient, envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits déja prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il parut absurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers souffroit impatiemment, devint plus odieux; quand la compagnie donna plus d'étendue qu'elle n'en devoit avoir, aux concessions qui lui avoient été faites. On sentoit que son orgueil & son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seroient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies même, de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit succombé sous la haîne publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé son privilége qui alloit expirer, s'il n'avoit été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les Etats-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la consistence que lui donnoit son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations ayent troublé la tranquillité de cette isle, elle ne laisse pas d'ê-

tre aſſujettie aux Hollandois, de la maniere dont il leur convient qu'elle le ſoit.

Bantam en occupe la partie Occidentale. Un de ſes deſpotes, qui avoit remis la couronne à ſon fils, fut rappellé au trône en 1680, par ſon inquiétude naturelle, par la mauvaiſe conduite de ſon ſucceſſeur, & par une faction puiſſante. Son parti alloit prévaloir; lorſque le jeune monarque, aſſiégé par une armée de trente mille hommes dans ſa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ſes débauches, implora la protection des Hollandois. Ils volerent à ſon ſecours, battirent ſes ennemis, le délivrerent d'un rival, & rétablirent ſon autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conſéquent peu diſpendieuſe; on ne laiſſa pas de faire monter les dépenſes de la guerre à des ſommes prodigieuſes. La ſituation des choſes ne permettoit pas de diſcuter le prix d'un ſi grand ſervice, & l'épuiſement des finances ôtoit la poſſibilité de l'acquiter. Dans cette extrémité, le foible roi ſe détermina à ſe mettre dans les fers, à y mettre ſes deſcendans, en accordant à ſes défenſeurs le commerce excluſif de ſes états.

La compagnie maintient ce grand privilége avec trois cents ſoixante-huit hommes, diſtribués dans deux mauvais forts, dont l'un ſert

d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que cent mille francs, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de lui livrer à vingt-cinq livres douze sols le cent.

C'est peu de chose, en comparaison de ce que la compagnie tire de Tsieribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue & sans dépense. A peine les Hollandois s'étoient-ils établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement mille lasts de riz, chacun du poid de trois mille trois cents livres, à 76 livres 16 sols le last. Un million pesant de sucre, dont le plus beau est payé 13 livres 9 sols le cent : un million deux cents mille livres de café, à 4 sols la livre : cent quintaux de poivre, à 4 sols 8 deniers la livre : trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 livre 8 sols la livre : six cents mille livres d'areque, à 12 livres le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la foiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes

à la main du peuple de Tſieribon, le plus doux, le plus civiliſé de l'iſle. Cent Européens ſuffiſent pour le tenir dans les fers. La dépenſe de cet établiſſement ne monte pas au-deſſus de 41, 000 livres, qu'on gagne ſur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois ſur l'iſle entiere, dont il embraſſe encore la plus grande partie, a été le dernier ſubjugué. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour ſon indépendance; lorſque le fils & le frere d'un ſouverain, mort en 1704, ſe diſputerent ſa dépouille. La nation ſe partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la ſucceſſion appelloit au trône, prenoit ſi viſiblement le deſſus, qu'il ne devoit pas tarder à ſe voir tout-à-fait le maître, ſi les Hollandois ne ſe fuſſent déclarés pour ſon rival. Les intérêts que ces républicains avoient embraſſés, prévalurent à la fin: mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus ſavans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la ſucceſſion du roi ſon pere, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé, ſans l'avantage que ſes ennemis tiroient de leurs magaſins, de

leurs

leurs fortereſſes & de leurs vaiſſeaux. Son oncle occupa ſa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le ſceptre, lui dicta des loix. Elle choiſit le lieu où il devoit fixer ſa cour, & s'aſſura de lui par une citadelle où eſt établie une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conſervation du prince. Après toutes ces précautions, elle ſe fit un art de l'endormir dans le ſein des voluptés, d'amuſer ſon avarice par des préſens, de flatter ſa vanité par des ambaſſades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ſes ſucceſſeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils inſtrumens du deſpotiſme de la compagnie. Elle n'a beſoin, pour le ſoutenir, que de trois cents cavaliers & de quatre cents ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 760, 000 liv.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par les avantages qu'elle aſſure. Les ports de cet état ſont devenus les chantiers où l'on conſtruit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiſeries néceſſaires pour ſes différens établiſſemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangeres.

Elle y charge encore les productions que le royaume s'eſt obligé à lui livrer, c'eſt-à-dire, cinq mille laſts de riz, à 48 livres le laſt; tout le ſel qu'elle demande, à 28 livres 16 ſols le laſt; cent mille livres de poivre, à 19 liv. 4 ſ. le cent; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 livres la livre; le cadjang, dont ſes vaiſſeaux ont beſoin, à 76 livres 16 ſols le laſt; le fil de coton, depuis 12 ſols juſqu'à 1 liv. 10 ſols la livre, ſuivant ſa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome, à un prix honteux.

L'iſle de Madure, qui n'eſt ſéparée des ports du Mataram que par un canal étroit, eſt forcée, par une garniſon de quinze hommes, de livrer ſon riz à un prix très-foible. Elle éprouve, ainſi que les autres peuples de Java, une vexation plus odieuſe encore. Les commis de la compagnie ſe ſervent de fauſſes meſures, qui groſſiſſent la quantité de denrées qu'on doit fournir. Cette infidélité, dont ils profitent ſeuls, n'a pas été punie; & rien ne fait eſpérer qu'elle puiſſe l'être un jour. Il n'y a dans l'iſle de Java, que le pays de Balambuan qui ne ſoit pas expoſé à ces iniquités. Les Hollandois qui l'ont dédaigné, parce qu'il ne fourniſſoit point d'objet de commerce, n'y ont formé aucune liaiſon.

Du reſte, la compagnie contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en ſappant

peu-à-peu les mauvaiſes loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture; de s'être aſſurée d'un commerce entiérement excluſif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'iſle. Tout ſon domaine ſe réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête de cet état par les Hollandois, & la tyrannie qui la ſuivit, en firent un déſert. Il reſta inculte & ſans induſtrie.

Les Hollandois, ceux ſur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guère propres à tirer ce ſol excellent de cet état d'anéantiſſement. On imagina pluſieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en ſoie tirés de la Chine, des tiſſerans en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des atteliers pour la proſpérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favoriſoient en rien l'intérêt particulier, ils reſterent toujours de ſimples projets. Enfin les généraux Imohff & Moſſel, frappés d'un ſi grand déſordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réuſſir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppreſſion avoit miſes dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires n'ont guère haſardé ſur leurs habitations que des troupeaux, dont ils trouvent un débit facile, sûr & avantageux. On ſe ſeroit livré à la culture, qui demande plus de ſoins, d'avances & de bras; ſi la compagnie n'exigeoit pas qu'on lui livre les denrées au même prix qu'elle les paye dans le reſte de l'iſle. Au tems où nous écrivons, toute la population ſe réduit à cent cinquante mille eſclaves, dirigés par un petit nombre d'hommes libres. Leurs travaux fourniſſent deux millions peſant de café, cent cinquante mille livres de poivre, vingt-cinq mille livres de coton, dix mille livres d'indigo, dix millions de ſucre, & ſix mille leggers d'areque. Les deux derniers objets ont été pouſſés avec plus de vivacité que les autres; parce que les particuliers pouvant les acheter & les exporter, les payent vingt pour cent plus cher que la compagnie.

Ces produits, ainſi que tous ceux de Java, ſont portés à Batavia, bâtie ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra.

Une ville qui devenoit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Elle est bien bâtie. Les maisons, sans être magnifiques, sont agréables, commodes & bien meublées. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, bordées de grands arbres, percées de canaux, & toujours propres; quoique la crainte d'augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne les point paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur; & la plupart des voyageurs regardent Batavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des fauxbourgs & de la banlieue, ne passe pas cent mille ames. Les esclaves en forment la plus grande partie. On y voit aussi des Malais, des Javanois, des Macassars libres, tous assez paresseux; & des Chinois qui exercent presque exclusivement tous les métiers, cultivent seuls le sucre, & conduisent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille Européens. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point qu'on a peine à croire. Cette étrange dégradation peut être attribuée à l'usage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Cependant la corruption de Batavia a été exagérée. Les mœurs n'y sont pas plus libres

que dans les autres établissemens que les Européens ont formés en Asie. On y boit beaucoup, à la vérité : mais le nœud du mariage y est fort respecté. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devoient le jour : ils sont devenus plus traitables, depuis qu'un charpentier de la compagnie, qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait plus de résistance encore que le concubinage. Les femmes, qui toutes ont l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Elles ne sortent jamais qu'avec un cortége nombreux d'esclaves; traînées dans des chars magnifiques, ou portées dans de superbes palanquins. Leurs robes sont d'un tissu d'or ou d'argent, ou de beaux satins de la Chine, avec des réseaux d'or. Leur tête est chargée de perles & de diamans. Le gouvernement voulut, en 1758, modérer ces profusions, en proportionnant au grade l'éclat des habillemens. Ses réglemens furent reçus avec mépris : on sut les éluder ou

les racheter par une amende ; & il ne se fit aucun changement. C'eût été en effet une étrange singularité, que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent ; & que les Hollandois eûssent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils en apportent pour le répandre, ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen, luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

La chaleur qui devroit être naturellement excessive à Batavia, y est tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'éleve tous les jours à dix heures, & qui dure jusqu'à quatre. Les nuits sont rafraîchies par des vents de terre, qui tombent à l'aurore. Pour rendre l'air aussi pur que le ciel est serein, il suffiroit de donner un peu plus de profondeur aux canaux, & de construire quelques écluses. On ne voit pas cependant beaucoup de maladies. La mortalité qui régne parmi les soldats & les matelots, doit être plutôt attribuée à la débauche, à la mauvaise nourriture & à la fatigue, qu'aux intempéries du climat.

Rien n'est plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux lieues. La campagne y est couverte de maisons riantes ; de bosquets qui donnent un ombrage délicieux ; de jardins

fort ornés, même avec goût. Il eſt du bon air d'y vivre toute l'année ; & les gens en place ne vont à Batavia, que pour les affaires du gouvernement. Ces retraites charmantes, devoient autrefois leur tranquillité à des forts placés de diſtance en diſtance, pour arrêter les courſes des Javanois. Depuis que ces peuples ont contracté l'habitude de l'eſclavage, ces eſpeces de redoutes ne ſervent que de quartier de rafraîchiſſement aux recrues qui arrivent fatiguées par un long voyage.

Batavia eſt ſitué dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par pluſieurs iſles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'eſt proprement qu'une rade ; mais on y eſt en ſûreté contre tous les vents & dans toutes les ſaiſons, comme dans le meilleur port. Le ſeul inconvénient qu'on éprouve, c'eſt la difficulté d'aller, dans les gros tems, à bord des vaiſſeaux qui ſont obligés de mouiller à une aſſez grande diſtance. Les bâtimens reçoivent les réparations dont ils ont beſoin, dans la petite ville d'Onruſt, qui, quoiqu'éloignée de deux lieues & demie, eſt une de celles qui contribuent le plus à la bonté de la rade. C'eſt un excellent chantier, bien fortifié, qui n'eſt jamais ſans trois ou quatre cents charpentiers Européens, & où la facilité des

chargemens a fait former les magasins des grosses marchandises qu'on destine à être exportées. Une riviere assez considérable, après avoir fertilisé les campagnes, & rafraîchi Batavia, semble ne se jetter dans la mer que pour être le canal d'une communication réciproque entre la ville & les vaisseaux. Les alléges, qui se croisent continuellement dans l'intervalle, pouvoient tirer autrefois jusqu'à douze pieds d'eau : elles sont réduites à la moitié. Des sables & des immondices ont formé un banc qu'on ne peut laisser accroître, sans se jetter dans des embarras, dans des dépenses fort considérables. L'importance de Batavia, mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat & l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie. A l'exception de ce qui part directement du Bengale & de Ceylan, ils s'y chargent, en retour, de tous les objets de ces riches ventes, qui nous causent tant de surprise & d'admiration.

Les expéditions pour les différentes échelles de l'Inde, ne sont guère moins considérables, & le sont peut-être davantage. On y emploie les

bâtimens Européens, durant le séjour forcé qu'ils sont réduits à faire dans ces mers éloignées.

Cette double navigation a pour base, celle qui lie tous les établissemens Hollandois avec Batavia. Ceux de l'Est, à raison de leur situation, de la nature de leurs denrées & de leurs besoins, y entretiennent des liaisons plus vives que les autres. Il faut à tous des passe-ports. Les bâtimens particuliers qui négligeroient cette précaution, imaginée pour empêcher les versemens frauduleux, seroient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Lorsqu'ils sont arrivés à leur destination, ils livrent à la compagnie celles de leurs productions dont elle s'est réservée le commerce exclusif, & vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des branches principales de ce dernier commerce. On en porte à Batavia de l'un & de l'autre sexe, six mille tous les ans, destinés au service domestique, au travail des terres, des manufactures. Les Chinois, qui ne peuvent ni amener, ni faire venir aucune femme de leur patrie, en prennent parmi ces esclaves.

Ces importations sont grossies annuellement par celles d'une douzaine de jonques Chinoises parties d'Emuy, de Limpo & de Canton. Leur charge peut valoir trois millions. Elle

consiste en camphre, en porcelaines; en étoffes de soie & de coton, qui se consomment à Batavia & dans les autres colonies Hollandoises; en soies écrues que la compagnie achete, si elles forment un objet un peu considérable, ou qui, lorsqu'il y en a peu, sont vendues à ceux qui veulent les faire passer à Macassar, à Sumatra, où on en fait des pagnes pour les grands; en thé, dont la compagnie se chargeoit autrefois, mais qui est abandonné aujourd'hui aux particuliers : ils l'envoient en Europe, où il est vendu par la compagnie, qui retient quarante pour cent pour son droit de fret: ce thé est communément mauvais, & de la derniere qualité.

Les jonques, qui portent, outre les objets dont on a parlé, deux mille Chinois amenés régulièrement à Java, par l'espérance d'y faire fortune, s'en retournent avec des nerfs de cerf & des nageoires de requin, dont on fait un mêts très-délicat à la Chine. Elle reçoit, de plus, en retour de son commerce avec Batavia, du tripam, dont elle prend tous les ans deux mille picles. Chaque picle, qui pese cent vingt-cinq livres, se vend depuis douze jusqu'à quarante livres, suivant sa qualité. Il ne croît qu'à deux pieds de la mer, sur les roches stériles des isles de l'Est & de la Cochinchine,

d'où il eſt porté à Batavia avec ces nids ſi renommés dans tout l'Orient, qu'on trouve dans les mêmes lieux. Le picle de cette derniere marchandiſe ſe vend depuis 1,400 livres juſqu'à 2,800 livres, & les Chinois en emportent mille picles. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids d'environ une demi-once, ſont l'ouvrage d'une eſpece d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles, d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compoſe de frai de poiſſon, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Aſſaiſonnés de ſel & d'épiceries, c'eſt une gelée nourriſſante, ſaine & délicieuſe, qui fait le plus grand luxe de la table des Orientaux mahométans. Leur délicateſſe dépend de leur blancheur. Les Chinois emportent auſſi du calin & du poivre, quoique la compagnie s'en ſoit réſervé l'exportation. Ses principaux agens jugent, pour leur avantage, que cette extraction n'eſt nullement nuiſible au corps, qui leur a confié ſes intérêts.

Le trafic des Chinois à Batavia, leur vaut, outre les marchandiſes qu'ils en exportent, une ſolde en argent. Cette richeſſe eſt groſſie, par les ſommes conſidérables que les Chinois

établis à Java font passer à leurs familles, & par celles qu'emportent tôt ou tard ceux qui, contens de leur fortune, s'en retournent dans leur patrie, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Européens ne sont pas aussi-bien traités à Batavia, que les Chinois. On n'y reçoit comme négocians, que les Espagnols. Ils viennent de Manille avec de l'or, qui est une production de l'isle même; avec de la cochenille & des piastres, apportées du Mexique. Ils reçoivent en échange, des toiles pour eux & pour Acapulco; mais, sur-tout, de la canelle, dont la consommation s'est extrêmement étendue par l'usage du chocolat, qui est général dans le nouveau-monde, & fait tous les jours des progrès en Europe. Depuis que les Anglois & les François ont pris la route des Philippines, la premiere branche de ce commerce est fort tombée; la derniere a souffert de l'altération en 1759. Jusqu'alors, on avoit livré aux Espagnols la canelle à un prix assez modéré. A cette époque, on voulut la leur vendre le prix qu'elle valoit en Europe. Cette nouveauté mit de la froideur entre les deux colonies. Les suites de cette brouillerie ne nous sont pas connues.

Ce que nous savons, c'est que les François ne vont guère à Batavia que pendant la guerre.

Ils y prenent du riz & de l'arrak, pour leurs vaisseaux, pour leurs établissemens ; & ils payent ces denrées avec de l'argent, ou en lettres-de-change.

Les Anglois s'y montrent davantage. Tous ceux de leurs vaisseaux qui vont d'Europe à la Chine, y relâchent, sous prétexte de renouveller leur eau ; mais, en effet, pour vendre les marchandises qui appartiennent en propre aux équipages. Ce sont des draps, de la clincaillerie, des miroirs, des armes, des vins de Madere, des huiles de Portugal. Il est rare que ce commerce clandestin s'éleve au-dessus d'un million de livres.

Outre les vaisseaux Anglois d'Europe, on voit tous les ans à Batavia trois ou quatre bâtimens de cette nation, expédiés de différentes parties de l'Inde. Ils ont tenté d'y vendre de l'opium & des toiles ; mais ils ont été obligés de renoncer à une importation trop contrariée par les intérêts particuliers, pour être soufferte. Leur commerce se borne à acheter du sucre, qu'ils répandent par-tout, & de l'arrak, dont il se fait une consommation immense dans leurs colonies. L'arrak est une eau-de-vie faite avec du riz, du syrop de sucre, & du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, & qu'ensuite on distile. C'est encore une des

branches de commerce, que l'induſtrie des Hollandois a enlevée à la pareſſe des Portugais. La manufacture de l'arrak, établie originairement à Goa, a paſſé en grande partie à Batavia.

Cette ville leve, ſur toutes les marchandiſes qu'elle laiſſe entrer ou ſortir, un droit de cinq pour cent. Le produit de la douane eſt affermé 1,828,000 livres. Il ne faudroit pas juger de l'étendue du commerce par cette régle, qui, pourtant, eſt conſtamment la plus ſûre. Les gens en place ne payent que ce qu'ils jugent à propos; & la compagnie ne paye rien, parce qu'elle ſe payeroit à elle-même. Quoiqu'elle ſoit là, comme ailleurs, le plus grand négociant de l'iſle, le gain qu'elle fait ſur les productions propres à Batavia, ne couvre pas les dépenſes de ce fameux entrepôt, qui montent à ſix millions.

XXXVIII. Maniere dont ſont conduites les affaires de la compagnie Hollandoiſe, aux Indes & en Europe.

Un des objets de cette dépenſe, exceſſive ſans doute, eſt l'entretien d'un conſeil qui donne des loix à tous les établiſſemens de l'Inde, qui en dirige toutes les affaires. Il eſt composé du gouverneur des Indes Hollandoiſes, du directeur général, de cinq conſeillers ordinaires, & d'un petit nombre de conſeillers extraordinaires, qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conſeillers ordinaires

morts, jusqu'à ce qu'on leur ait substitué des successeurs.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent ; quiconque est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque le général meurt, le directeur & les conseillers ordinaires lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conseil ; mais il jouiroit de tous les honneurs qu'on accorde aux généraux retirés.

Le général rapporte au conseil toutes les affaires de l'isle de Java ; & chaque conseiller, celles de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse & des magasins de Batavia, qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider dans le conseil à la pluralité des voix, il est rare que le général n'y soit pas absolu. Il doit cette autorité, à la précaution qu'il prend de n'y faire entrer que des gens médiocres, & à l'intérêt qu'ils ont de lui plaire pour l'avancement de leur fortune. Si, dans quelque occasion, il

éprouvoit

éprouvoit une résistance trop contraire à ses vues, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paisibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs, ont fait résoudre les derniers généraux à mourir dans leur poste. Autrefois ils avoient une grande représentation. Le général Imhoff la supprima, comme inutile & embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est toujours remplie par des marchands; parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantile. Ceux qui sont nés dans l'Inde, ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres. Il n'a que deux mille francs par mois, & une subsistance égale à sa paye. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix coûtant, & celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui

convient, sont la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que quatre cents francs par mois, & des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de sergent, qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir sa place. Cet usage, qui est fort ancien, familiarise avec les faux sermens, & ne met aucun obstacle à la corruption. Mais si l'on pesoit tous les sermens absurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on seroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du cap de Bonne-Espérance, sont faites par le conseil, & le résultat en revient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux

même qui partent directement du Bengale & de Ceylan, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé, ni même indépendant. Il est subordonné à la à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une, dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises, est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui dirige les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'état, un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop

peu confidérables, pour jouir de cette prérogative. L'expérience ayant appris que le fuccès dépendoit fouvent du fecret, on imagina, un peu après le milieu du dernier fiécle, de choifir entre les dix-fept députés, quatre des plus éclairés, pour les revêtir du droit de tout régler, pour l'Europe & pour les Indes, fans l'aveu de leurs collégues, fans l'obligation même de les confulter.

Il eft vrai que le myftère de leurs opérations & les fuites qu'il a eues, ne peuvent être longtems cachés. Les vaiffeaux qui, à la fin de l'été reviennent en flotte, apportent régulierement le bilan de l'Inde. On le compare à celui d'Europe. La balance générale de l'état de la compagnie, eft toujours rendue publique au mois de mai. Chaque intéreffé fait combien on a gagné, ou combien on a perdu. Le gain eft communément confidérable.

Les premiers fonds de la compagnie ne furent que de 12,919,680 liv. Amfterdam en fournit 7,349,830; la Zélande, 2,667,764; Delft, 940,000; Rotterdam, 354,800; Horn, 533,736; Enchuyfen, 1,073,550.

Ce fonds fe divifa par fommes de fix mille livres, qu'on nomma actions. Leur nombre fut de deux mille cent. Cependant, depuis 1692, les bénéfices fe divifent en deux mille

cent trente. Alors la compagnie, qui avoit été toujours protégée par la maiſon d'Orange, & qui avoit encore beſoin de ſon appui, fit préſent au Stadhouder du revenu perpétuel de trente actions.

Les actions ſe vendent comptant, ou à crédit, comme toutes les marchandiſes. Les formalités ſe réduiſent à ſubſtituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur, ſur les livres de la compagnie, ſeul titre qu'ayent les actionnaires. L'avidité & l'eſprit de commerce, ont imaginé une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'ont point d'actions à vendre; des hommes qui n'en veulent pas acheter, s'engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé à un prix convenu, & à un tems fixe. A cette époque, l'on fait la balance de ce que les actions ont été vendues & de ce qu'elles valent: on ſolde avec de l'argent, & la négociation eſt finie. Le deſir de gagner, la crainte de perdre dans ces ſpéculations, cauſe une grande fermentation dans les eſprits. On invente de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles; on accrédite ou on combat celles qui ſe répandent; on cherche à ſurprendre le ſecret des cours, ou on achete celui des miniſtres étrangers. Ces divers intérêts ont ſouvent troublé la

tranquillité publique. Les choses ont été même poussées si loin, que la république s'est vue forcée de prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. La plus efficace, a été de déclarer que toute vente d'actions à terme, seroit nulle ; à moins qu'il ne fût prouvé, par les livres de la compagnie, que le vendeur, dans le tems du marché, en étoit propriétaire. Les gens d'honneur ne se croyent pas dispensés par cette loi de tenir leurs engagemens ; mais elle doit rendre, & elle rend, en effet, ces opérations plus rares.

Le prix des actions, qu'on peut regarder comme le vrai thermometre de la compagnie, a souvent varié. Des combinaisons plus ou moins sages, plus ou moins heureuses ; des concurrences nouvelles ; les événemens inséparables d'un commerce très-étendu ; la tranquillité ou les troubles de l'Inde, & sur-tout de l'Europe, ont occasionné ces révolutions. La valeur habituelle des actions n'est, depuis quelques années, que de deux cents quarante pour cent, au-dessus de leur valeur primitive. Elles gagnerent autrefois six cents cinquante pour cent. Un bénéfice si considérable, doit avoir beaucoup enrichi les premiers propriétaires de ces effets, les familles où ils se sont perpétués : mais pour ceux qui les achetent au-

jourd'hui, ils retirent rarement plus de trois & demi de l'intérêt de leur argent. Une prospérité si éclatante n'a pas d'exemple dans l'histoire. Elle doit avoir eu des causes. Tâchons de les développer.

XXXIX. Causes de la prospérité de la Compagnie.

Les Hollandois durent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-siécle, de plus de trois cents vaisseaux Portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient destinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette maniere, les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoiblissement de la marine Portugaise, enhardit à attaquer les établissemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties, munies d'une artillerie nombreuse, approvisionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante, avoient dû naturellement rassembler. Pour juger sainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté

aux autres peuples ; pour obtenir la permiſſion de ſe fixer où leur intérêt les appelloit ; pour bâtir des maiſons, des magaſins, des forts ; pour acquérir l'arrondiſſement néceſſaire à leur conſervation ou à leur commerce.

Lorſque la compagnie ſe vit en poſſeſſion de tant d'établiſſemens ſi riches & ſi ſolides, elle ne ſe livra pas à une ambition trop vaſte. C'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre, & non ſes conquêtes. On n'eut guère à lui reprocher d'injuſtices, que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au tems où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers & par la manie des converſions, montroit par-tout les Portugais aux Indes ſous un appareil menaçant.

Les Hollandois ſembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les ſubjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux, que pour en obtenir des établiſſemens ſur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient les

Indiens se gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de distribuer leurs forces, ils surent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent sur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'est dans les isles de Java & de Ceylan, qu'ils établirent leurs troupes & leurs magasins; c'est de-là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable, depuis que la ruine des établissemens Portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Cette source de richesses a trouvé un débit plus ou moins étendu suivant les circonstances. Actuellement, on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, & trois cents cinquante mille en Europe; le prix en est également fixé dans les deux mondes à dix francs la livre. Quoique les Hollandois ne la payent que huit sols quelques deniers la livre, elle leur revient à quatre livres six sols, à raison des frais & des non-valeurs. L'Inde ne consomme que cent mille livres de muscade, & l'Europe en consomme deux cens cinquante

mille. On l'achete deux ſols trois deniers la livre; & les dépenſes néceſſaires la font monter à deux livres dix ſols. Elle eſt vendue ſept livres dix ſols en-deçà du cap, & cinq livres douze ſols ſeulement au-delà. Cette différence n'inſpirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muſcade; parce que les noix qu'on répand dans l'Aſie ſont maigres, manquent d'huile, & ſe corrompent ſouvent. Dix mille livres de macis ſuffiſent pour l'approviſionnement de l'Inde, & cent mille pour celui de l'Europe. La livre eſt payée ſeize ſols ſix deniers, revient à cinq livres huit ſols, & eſt vendue par-tout douze livres ſeize ſols. A l'égard de la canelle, la conſommation n'excéde pas quatre cents mille livres en Europe, & ne va pas dans l'Inde à deux cens mille, qu'on livre preſqu'entiérement à Manille pour l'Amérique Eſpagnole. La compagnie la vend actuellement par-tout dix livres dix ſols la livre, quoiqu'elle ne lui revienne pas à douze ſols. La canelle qu'elle rebute, comme trop groſſiere, & qu'elle ne paye pas, eſt réduite en huile. On en fait des préſens aux puiſſances de l'Aſie, qui ne l'acheteroient pas; & l'on en vend parmi nous environ vingt livres, à cinquante ou ſoixante livres l'once. Son parfum eſt en même-tems ſi fort & ſi agréable, que

l'usage en deviendroit commun, peut-être général; si les Hollandois ne la tenoient à un prix si haut; parce qu'il leur est plus avantageux de vendre en nature cette épicerie.

Nous ne finirons pas un article si important, sans observer qu'à mesure que les bénéfices de la compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes, & en Europe. Cette pratique, mauvaise en elle-même, n'a pas nui, ou du moins elle a peu nui à la vente du girofle & de la muscade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainsi de la canelle. La fausse a pris la place de la véritable dans plusieurs marchés; & la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours, & deviendra encore dans la suite plus sensible.

Il n'est rien que la compagnie n'ait tenté pour conserver le commerce exclusif du poivre qu'elle eut quelque tems. Ses efforts n'ont pas eu un succès entier; mais elle a réussi à maintenir une grande supériorité sur ses concurrens. Elle en débite encore parmi nous cinq millions pesant, & trois millions cinq cents mille dans l'Inde. Tout calcul fait, la compagnie se le procure à trente-six livres le cent; elle nous le vend cent francs, & depuis quarante-huit jusqu'à soixante-douze aux Asiatiques.

La plus grande partie des affaires de l'Inde, devoit tomber naturellement dans les mains des Hollandois, par la vente des épiceries. La nécessité de les exporter, les aida à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le tems, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écarterent long-tems les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie le gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de régle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même

à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement ; mais la passion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélerer la ruine d'un état qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

Une conduite si sage a retardé la décadence de la compagnie ; mais cette révolution est enfin arrivée, malgré les séduisantes espérances d'une fausse prospérité. Les détails rendront cette vérité sensible.

On a vu que la compagnie n'avoit d'abord qu'on fonds qui n'a jamais été augmenté depuis, de 12, 919, 680 livres. C'est avec ce

foible capital, qu'elle combattit les Espagnols & les Portugais dans les mers des Indes; qu'elle fit des conquêtes sur ces nations alors belliqueuses, & sur les peuples de l'Asie, redoutables au moins par leur multitude; qu'elle éleva des magasins, édifia des villes, construisit des forts sans nombre; qu'elle établit ou soutint par-tout son commerce à main armée. Ces dépenses prodigieuses durerent depuis son origine jusqu'en 1665, époque à laquelle toutes ses acquisitions étoient faites, tous ses établissemens étoient formés. Dans ce long & orageux période, les répartitions annuelles s'éleverent à vingt & un trois quarts pour cent.

La compagnie n'eut plus dans la suite à envoyer dans l'Orient flotte sur flotte, pour dominer sur cet océan; à lever sans cesse de nouvelles armées, pour subjuguer ou pour contenir ses ennemis; à prodiguer son sang & ses trésors, pour s'affermir dans ses possessions. Ses opérations se réduisirent aux opérations d'un commerce vif & avantageux: aussi le dividende s'éleva-t-il jusqu'en 1728, à environ vingt-trois pour cent.

Il est depuis graduellement tombé à vingt, à quinze, & plus bas encore. On peut prédire qu'il baissera encore. Il faut dire sur quoi nous appuyons cette conjecture.

Il est démontré qu'à la cloture des livres de 1751, le capital de la compagnie ne montoit aux Indes, qu'à 71, 000, 000 livres; la flotte qui étoit en chemin pour l'Europe, coûtoit 19, 200, 000 livres; & les vaisseaux expédiés pour l'Inde, 3, 000, 000 livres. On devoit aux Indes, 14, 000, 000 livres; & en Europe on étoit en arriere de 22, 400, 000 livres. Par conséquent la fortune de la compagnie, sans y comprendre les fortifications, ne s'élevoit pas au-dessus de 56, 800, 000 livres.

Dans cette somme, toute foible qu'elle étoit, il ne se trouvoit que 23, 400, 000 livres en effets commerçables, c'est-à-dire, en argent comptant, en marchandises & en bonnes créances. Le surplus consistoit en dettes désespérées, pour la valeur de trois millions, & en dettes très-équivoques pour 6, 600, 000 liv.; en provisions de bouche & en boissons, pour 8, 000, 000, livres; en canons de fonte, pour 1, 400, 000 livres; en canons de fer, en boulets & en balles, pour 500, 000 livres; en fusils & en munitions de guerre, pour 1, 800, 000 liv.; en argenterie, pour 200, 000 livres; en esclaves, pour 300, 000 livres; en bestiaux & en chevaux, pour 200, 000 liv.; & en marchandises expédiées pour Batavia,

des différentes contrées de l'Inde, pour 11, 200, 000 livres.

Il reſte à examiner quels bénéfices, avec de ſi foibles capitaux, la compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu'il eſt poſſible de les ſuivre, montent annuellement à 25, 400, 000 livres; mais ſes dépenſes ordinaires montent à 18, 600, 000 livres; & ſon dividende, en le ſuppoſant de 25 pour cent, à 3, 330, 000 liv. : par conſéquent il ne lui reſte que 470, 000 liv. pour faire face aux guerres, aux incendies de magaſins, aux pertes de vaiſſeaux, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette poſition doit paroître ſi peu vraiſemblable à ceux qui ne voient les choſes que de loin, que nous n'aurions jamais oſé en garantir la vérité; ſi nous n'avions ſous nos yeux la correſpondance du général Moſſel avec la direction. Auſſi ce ſage & habile adminiſtrateur, regarde-t-il la compagnie comme un corps épuiſé, qui ne ſe ſoutient que par des cordiaux. C'eſt, ſuivant ſon expreſſion, un vaiſſeau qui coule bas, & dont la ſubmerſion eſt retardée par la pompe.

Cette ſituation déſeſperée, qui réduira la

compagnie

compagnie à prendre sur ses capitaux, ou à diminuer encore son dividende au premier malheur qu'elle éprouvera, doit avoir eu des causes, & de grandes causes. La plus sensible de toutes, a été cette foule de petites guerres, qui se sont succédées sans interruption.

A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandois, sur un peuple qu'on regadoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui craignit les suites de ce mécontentement, fit la guerre au roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle partout, excepté à Amboine. Les insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refusoient d'être ses esclaves. Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-tems des forces considérables. La perte de Formose, entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Negapatan fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquens & plus vifs

XL. Raisons de la décadence de la Compagnie.

encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide, qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on en exige. On a eu des démêlés sanglans avec une nation Européenne, dont la puissance augmente tous les jours dans l'Inde, & dont le caractere n'est pas la modération. Toutes ces guerres ont été ruineuses, & plus ruineuses qu'elles ne devoient l'être; parce que ceux qui étoient chargés de les conduire, n'y vouloient voir qu'une occasion de s'enrichir.

Ces dissensions éclatantes ont été suivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Arrakan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Sura te, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préférent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui est possible, paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans les lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-tems les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs: les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, & à vendre à meil-

leur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie ; de la Chine, du Bengale de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse, & en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chasserent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale. Son pavillon ne parut qu'à peine dans des rades où on voyoit jusqu'à huit ou dix vaisseaux Anglois.

Cette révolution, qui lui montroit si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les versoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais & une perte de tems, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les incon-

véniens. Lorſque les autres nations ſe livrerent à une navigation directe, il devenoit indiſpenſable d'abandonner un ſyſtême, mauvais en lui-même, inſoutenable par les circonſtances. L'empire de la coutume prévalut encore; & la crainte que ſes employés n'abuſaſſent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la néceſſité.

Ce motif ne fut vraiſemblablement qu'un prétexte, qui ſervoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir abſolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur adminiſtration. Dès que le gouvernement eut été rendu ſédentaire, les agens, moins ſurveillés, ſe relâcherent. Ils ſe livrerent à cette molleſſe, dont on contracte ſi aiſément l'habitude dans les pays chauds. On ſe vit réduit à en multiplier le nombre; & perſonne ne ſe fit un point capital d'arrêter un déſordre, qui donnoit aux gens puiſſans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles paſſoient en Aſie avec le projet de faire une fortune conſidérable & rapide. Le commerce étoit interdit.

Les appointemens étoient insuffisans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à sa prosperité. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit, pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, suivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne subsista que cinq ans; parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On supprima la gratification & le serment. Depuis cette époque, les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs subalternes, gagna peu-à-peu les principaux établissemens, &, avec le tems, Batavia même. On y avoit vu d'abord une si grande simplicité, que les membres du gouvernement vêtus dans le cours ordinaire de la vie, comme de simples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leur assemblées. Cette modestie étoit accompagnée d'une probité si marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une seule fortune remarquable; mais

ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrieres vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante, amasser pour un corps particulier de l'état, des richesses dont il ne leur revient ni gloire, ni profit. L'austerité des principes républicains, dut céder à l'exemple des peuples Asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration, donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs; & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris même des bienséances fut poussé si loin, qu'un gouverneur général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite, en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eût-on remedié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures & frugales? Dans ces établissemens Hollandois, les

loix avoient été faites par des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pû être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses, croissent encore plus que les richesses même. Les places de directeur confiées d'abord à des négocians habiles, tomberent, à la longue, dans des maisons puissantes, & s'y perpétuerent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émolumens considérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un sécretaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printems & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils fu-

rent obligés d'accorder une confiance entiere, à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modele des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination; & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigerent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un inté-

rêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les trois ans la situation de la compagnie, de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son commerce d'une maniere qui n'est pas préjudiciable à la république; auroient pu & dû arrêter le désordre. Quelle qu'en soit la raison, ils ne l'ont fait en aucun tems. Cette conduite leur a attiré l'humiliation de voir les actionnaires se réunir pour conférer au dernier Stadhouder la suprême direction de leurs affaires en Europe & dans les Indes; sans prévoir le danger qui pouvoit résulter de l'influence d'un chef perpétuel de l'état, sur un corps riche & puissant. Cependant, à cette époque, le dividende est devenu plus fort, & le prix des actions plus considérable. Une mort prématurée a fait oublier le plan de réforme qui avoit été dressé. La nécessité le fera reprendre; mais sans doute avec des précautions sages, contre l'abus de la puissance qu'on a cru devoir reclamer.

XLI.
Moyens qui restent à la Compagnie pour rétablir ses affaires.

On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne nécessairement des inconvéniens sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside par-tout, que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers, sans concert & sans dépendance. L'unité si nécessaire dans les arts, est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il est important pour tous les états démocratiques, que les richesses y soient divisées, qu'il y regne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne sauroit être appliquée à une république sans territoire, qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie sera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumieres seront réunies, on ira chercher, on ira combattre les désordres jusques dans le fonds de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandois avec

les princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce exclusif, sera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop longtems, on les traite avec une hauteur insultante; on veut pénétrer à découvert les mystères de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voisins; on entretient la division parmi leurs sujets; on leur montre une défiance pleine d'animosité; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations : tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégénerent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus nécessaire & plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération, la connoissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens; mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandois

ont trop multiplié leurs établiſſemens dans l'Inde ; & qu'en ſe bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépenſe, ſans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'eſt pas poſſible que la compagnie ait ignoré ce qui eſt ſi généralement connu. On peut penſer qu'elle n'a été déterminée à conſerver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour n'être pas ſoupçonnée de l'impuiſſance de les ſoutenir. Cette foible conſidération ne l'arrêtera plus. Toute ſon attention doit être de bien diſtinguer ce qu'il lui convient de proſcrire, de ce qu'il lui eſt avantageux de maintenir. Elle a ſous ſes yeux une ſuite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de ſe méprendre ſur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs ſubalternes, que les intérêts de ſon commerce la détermineront à conſerver, elle détruira les fortifications inutiles : elle ſupprimera les conſeils que le faſte, plutôt que la néceſſité, lui a fait établir : elle proportionnera le nombre de ſes employés à l'étendue de ſes affaires. Que la compagnie ſe rappelle ces tems heureux, où deux ou trois facteurs, choiſis avec intelligence, lui expédioient des cargaiſons infiniment plus conſidérables que celles qui lui ſont arrivées depuis ;

où elle obtenoit ſur les marchandiſes des béné-fices énormes, qui, avec le tems, ſe ſont perdus dans les mains de ſes nombreux agens : alors elle ne balancera pas à revenir à ſes anciennes maximes, & à préférer une ſimplicité qui l'enrichiſſoit, à un vain éclat qui la ruine. Ce déſordre fut ſon ouvrage. Tous les Européens fixés dans ſes colonies vivoient dans l'opprobre, s'il n'étoient attachés à ſon ſervice. Les moyens de tous les genres furent employés ; pour ſortir de cet état d'une humiliation inſoutenable. Les chefs ſe laiſſerent corrompre ; & on multiplia les emplois, ſans objet & ſans meſure. Qu'on détruiſe un préjugé injuſte & funeſte, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage ; & la réforme que nous indiquons deviendra aiſée.

Elle s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conſéquent moins diſpoſé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener ; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laiſſé établir, ameneroient néceſſairement avec le tems la ruine totale des intérêts qu'ils conduiſent. On auroit peine à voir ailleurs un déſordre égal

à celui qui régne dans les atteliers, les magaſins, les chantiers, les arſenaux de Batavia, & des autres grands établiſſemens. Les malverſations des chefs, & de ceux qui leur ſont ſubordonnés, ſont ſi manifeſtes, que de l'aveu des eſprits les plus modérés, on gagneroit deux tiers au moins, en exécutant par entrepriſe les conſtructions, les travaux, les réparations.

Ces arrangemens en ameneroient de plus conſidérables. La compagnie établit, dès ſon origine, des regles fixes & préciſes, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raiſon, ni dans quelque occaſion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction abſolue & univerſelle, lui parut néceſſaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ſes agens, la plupart tirés d'un état obſcur, & communément privés de cette éducation ſoignée qui étend les idées. Elle-même ne ſe permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le ſuccès de ſes entrepriſes. Des malheurs aſſez fréquens qu'entraîna ce ſyſtême, ne le lui firent pas abandonner; & elle fut toujours opiniâtrément fidele à ſon premier plan. Ce n'étoient pas des prin-

cipes réfléchis qui la guidoient, c'étoit une routine aveugle. Aujourd'hui qu'elle ne peut plus faire impunément des fautes, il eſt néceſſaire qu'elle revienne ſur ſes pas. Il faut que, laſſe de lutter avec déſavantage contre les négocians libres des autres nations, elle ſe détermine à livrer le commerce d'Inde en Inde aux particuliers. Cette heureuſe nouveauté rendra ſes colonies plus riches & plus fortes. Elle-même tirera plus de profit des droits qu'on payera dans ſes comptoirs, qu'elle n'en tiroit des opérations languiſſantes d'un commerce expirant. Tout, juſqu'aux vaiſſeaux que leur vétuſté empêche de renvoyer en Europe, doit tourner à ſon avantage. Les navigateurs fixés dans ſes établiſſemens, ſeront trop heureux de pouvoir s'en ſervir dans ces mers paiſibles.

Peut-être la compagnie devroit-elle pouſſer la réforme plus loin encore. Ne lui conviendroit-il pas d'abandonner aux particuliers le commerce des toiles deſtinées pour l'Europe? Ceux qui ſont inſtruits de ſes opérations, ſavent bien qu'elle ne gagne pas au-delà de trente pour cent ſur cet article, qui lui eſt toujours vendu cherement par ſes agens, quoiqu'il ſoit acheté avec ſon argent. Qu'on déduiſe de ce bénéfice, les avaries, l'intérêt de ſes avances, les appointemens des commis, les riſques de

mer, & on trouvera qu'il reſte peu de choſe. Un fret de vingt pour cent, que les marchands libres payeroient avec plaiſir, ne feroit-il pas plus avantageux à la compagnie ?

Libre alors des ſoins, des entraves que lui donne ce commerce, elle ouvriroit ſon port de Batavia à toutes les nations. Elles y chargeroient les marchandiſes venues d'Europe, les denrées que la compagnie obtient à bas prix des princes Indiens, avec leſquels elle a des traités excluſifs, les épiceries deſtinées pour toutes les échelles de l'Aſie, où la conſommation augmenteroit néceſſairement. Elle ſe verroit bien dédommagée du ſacrifice qu'elle feroit à la liberté générale du commerce, par la vente ſûre, facile & avantageuſe des épiceries en Europe. La corruption ſeroit néceſſairement arrêtée par une adminiſtration ſi ſimple ; & l'ordre ſe trouveroit aſſez ſolidement établi, pour ſe maintenir avec des ſoins médiocres.

La néceſſité de faire les arrangemens intérieurs que nous propoſons, eſt d'autant plus urgente, que la compagnie eſt continuellement menacée de perdre la baſe de ſa puiſſance, de ſe voir enlever le commerce des épiceries.

Il paſſe pour conſtant qu'on ne trouve plus le giroflier qu'à Amboine. C'eſt une erreur.

Avant

Avant que les Hollandois se fussent emparés des Moluques, proprement dites, toutes les isles de cet archipel etoient couvertes de cet arbre. On l'arracha ; & on continue d'y envoyer tous les ans deux chaloupes, chacune chargée de douze soldats, dont la fonction se réduit à le couper par-tout où il repousse. Mais, sans s'appesantir ici sur la bassesse de cette avarice, qui lutte contre la prodigalité de la nature ; quelle que soit l'activité de ces destructeurs, ils ne peuvent exécuter leurs ordres que sur la côte. Trois cents hommes occupés continuellement à parcourir les forêts, ne suffiroient pas pour remplir cette commission dans toute son étendue. La terre rebelle aux mains qui la dévastent, semble s'obstiner contre la méchanceté des hommes. Le girofle renaît sous le fer qui l'extirpe, & trompe la dureté des Hollandois, ennemis de tout ce qui ne croît pas pour eux seuls. Les Anglois établis à Sumatra, ont envoyé, il y a quelques années à leur métropole, du girofle, fourni par les habitans de Bali, qui l'avoient tiré des lieux où l'on prétend qu'il n'en existe plus.

Le muscadier n'est pas non plus concentré à Banda. Il croît dans la Nouvelle-Guinée & dans les isles situées sur ses côtes. Les Malais, qui seuls ont quelque liaison avec ces nations féró-

ces, ont porté de ſon fruit à Batavia. Les précautions qu'on a priſes pour dérober la connoiſſance de cet événement, n'ont ſervi qu'à le conſtater davantage; & ſa certitude eſt appuyée ſur tant de témoignages, qu'il n'eſt plus poſſible d'en douter.

Mais, quand on révoqueroit en doute des faits auſſi certains: quand on croiroit, par habitude ou par révélation, que les Eſpagnols des Philippines, qui ont un ſi grand intérêt, une ſi grande facilité à ſe procurer le giroflier & le muſcadier, ne ſortiront jamais de leur indolence; il faudra toujours qu'on convienne qu'il eſt arrivé, dans ces mers éloignées, un événement qui mérite une attention ſérieuſe. Les Anglois ont découvert le détroit de Lombok. Cette découverte les a conduits à Saffara, ſituée entre la Nouvelle-Guinée & les Moluques. Ils ont trouvé dans cette iſle la même latitude, la même terre, le même climat que dans celles où croiſſent les épiceries, & ils y ont formé un établiſſement. Croit-on que cette nation active & opiniâtre, perdra de vue le ſeul objet qu'elle puiſſe s'être propoſé? Croit-on qu'elle ſera rebutée par les obſtacles qu'elle trouvera? Si la compagnie connoiſſoit ſi mal le caractère de ſes rivaux, ſa ſituation ceſſeroit d'être équivoque, elle ſeroit déſeſpérée.

Indépendamment de cette guerre d'industrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus destructive. Tout, mais singuliérement la maniere dont ils composent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de six cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles, si l'on excepte celles du Japon, n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément; mais pour revenir, ils forment toujours, au Cap, deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent, & les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des tems de guerre cette route détournée, pour éviter les croisieres ennemies; on a continué à s'en servir en tems de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages, qui sortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification, surmonterent cette difficulté. L'usage a prévalu

de la donner, lors même que les vents contraires, ou les tempêtes, pouſſent les flottes dans la Manche. Une fois ſeulement les directeurs de la chambre d'Amſterdam ont voulu eſſayer de la ſupprimer. Ils furent ſur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, déſapprouve le deſpotiſme de la compagnie, & gémit de ſon privilége excluſif. La marine de la compagnie eſt commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mouſſes. Ils ſont pilotes, ils ſont manœuvriers; mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inſpirer à l'eſpeçe d'hommes qui leur eſt ſoumiſe.

La formation des troupes de terre eſt encore plus mauvaiſe. A la vérité, des ſoldats déſerteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité; mais ils ſont ſi mal nourris, ſi mal habillés, ſi fatigués par le ſervice, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profeſſion vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne ſont pas faits pour leur communiquer l'eſprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui

n'est que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse & d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre & de mer.

Il n'existe peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une maniere de se procurer des matelots & des soldats, moins honnête & plus vicieuse que celle qui, depuis long-tems, est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité sur le territoire ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes, sous l'espérance d'une fortune rapide & considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât, sont enrollés, & reçoivent deux mois de paye, qu'on livre toujours à leur séducteur. Ils forment un engagement de trois cents livres, au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut estimer le dixieme de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vi-

vent aſſez long-tems, pour que leur ſolde y puiſſe ſuffire.

Une ſociété qui ſe ſoutient malgré ce mépris pour la profeſſion militaire, & avec des ſoldats ſi corrompus, doit faire juger des progrès qu'a fait l'art de la négociation dans ces derniers ſiécles. Il a fallu ſuppléer ſans ceſſe à la force par des traités, de la patience, de la modeſtie & de l'adreſſe : mais on ne ſauroit trop avertir des républicains, que ce n'eſt-là qu'un état précaire ; & que les moyens les mieux combinés en politique, ne réſiſtent pas toujours au torrent de la violence & des circonſtances. Il faut que la compagnie ait des troupes compoſées de citoyens ; & cela n'eſt pas impoſſible. Elle ne parviendra pas à leur inſpirer cet eſprit public, cet enthouſiaſme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps eſt toujours à cet égard, comme un gouvernement, qui ne doit jamais conduire ſes troupes que par les principes ſur leſquels porte ſa conſtitution. L'amour du gain, l'économie, ſont la baſe de l'adminiſtration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le ſoldat à ſon ſervice. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il ſoit aſſuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il employera pour les faire réuſſir, & que la ſolde

lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affoiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissemens en moins de tems qu'elle n'en a mis pour les conquérir sur les Portugais. Ses meilleures places n'ont ni chemin couvert, ni glacis, ni ouvrages extérieurs, & ne tiendroient pas huit jours. Elles ne sont jamais approvisionnées de vivres, quoiqu'elles regorgent toujours de munitions de guerre. Il n'y a pas dix mille hommes blancs ou noirs pour les garder, & il en faudroit plus du double. Ces désavantages ne seroient pas compensés par les ressources de la marine. La compagnie n'a pas un seul vaisseau de ligne dans ses ports; & il ne seroit pas possible d'armer en guerre les vaisseaux marchands. Les plus gros de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; & en réunissant ce qui est dispersé sur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un seul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'a-

vancer que la puissance Hollandoise pourroit être détruite en Asie ; avant que le gouvernement eût eu le tems de venir au secours de la compagnie. Ce colosse, d'une apparence gigantesque, a pour base unique les Moluques. Six vaisseaux de guerre, & quinze cents hommes de débarquement, seroient plus que suffisans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la France formoit cette entreprise, son escadre partie de l'isle de France, fondroit sur Ternate, où ses hostilités porteroient la premiere nouvelle de son arrivée dans ces mers. Un fort sans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de dessus les vaisseaux, ne feroit pas une longue résistance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais fossé, quatre petits bastions, a été si souvent bouleversé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda présente des difficultés particulieres. Il n'y a point de fonds autour de ces isles, & il y régne des courans violens ; de sorte que si on manquoit deux ou trois canaux qui y conduisent, on seroit emporté sans ressource au-dessous du vent : mais cet obstacle seroit aisément levé par les pilotes d'Amboine.

On n'auroit qu'à battre un mur, sans fossé, ni chemin couvert, seulement défendu par quatre bastions, en mauvais état. Un petit fort, bâti sur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défense de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il est vraisemblable, les garnisons trop foibles de moitié, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refusoient de se battre, ou se battoient mollement, la conquête seroit plus rapide. Pour lui donner le degré de solidité dont elle seroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui seroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'escadre, avec ceux de ses soldats qu'elle n'auroit pas laissés en garnison, avec la partie des troupes Hollandoises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à tems, viendroit sûrement à bout de cette entreprise. Il suffit, pour en être convaincu, d'avoir une idée juste de Batavia.

L'obstacle le plus ordinaire au siége des places maritimes, est la difficulté du débarquement : rien n'est plus facile à la capitale de

Java. Inutilement le général Imhoff, qui sentoit cet inconvénient, chercha-t-il à y remédier, en construisant un fort à l'embouchure du fleuve qui embellit la ville. Quand même ces ouvrages construits à grands frais par des gens dépourvus de talent, auroient été portés à leur perfection, on n'auroit pas été dans une situation beaucoup meilleure. La descente qu'on auroit rendue impraticable dans un point, seroit toujours restée ouverte par plusieurs rivieres qui tombent dans la rade, & qui sont toutes navigables pour des chaloupes.

L'ennemi une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité immense sans chemin couvert, défendue par un rempart & par quelques bastions bas & irréguliers, entourée d'un fossé formé d'un côté par une riviere, & de l'autre par des canaux marécageux qu'il seroit aisé de remplir d'eau-vive. Elle étoit protégée autrefois par une citadelle ; mais Imhoff, en élevant entre la ville & la place des casernes vastes & fort élevées, interrompit cette communication. On lui fit remarquer après coup cette bévue ; & il n'imagina rien de mieux pour la réparer, que de détruire deux demi-bastions du fort qui regardoient la ville. Depuis ce tems-là, elle est jointe à la citadelle.

Mais quand les fortifications seroient aussi

parfaites qu'elles sont vicieuses ; quand l'artillerie, qui est immense, seroit dirigée par des gens habiles ; quand on substitueroit Cohorn ou Vauban aux hommes tout-à-fait ineptes, chargés de la conduite des travaux ; la place ne pourroit pas tenir : elle auroit au moins besoin de quatre mille hommes pour se défendre, & elle en a rarement plus de six cents. Aussi les Hollandois ne sont-ils pas assez aveugles pour mettre leur confiance dans une garnison si foible : ils comptent bien davantage sur la ressource des écluses qui enchaînent plusieurs petites rivieres. Ils esperent que les inondations retarderoient les opérations d'un siége, & feroient périr les assiégeans, par la contagion qu'elles causeroient. Avec plus de réflexion, on verroit qu'avant que ces saignées n'eussent produit leur effet, la place seroit emportée.

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne ; avec cette différence, que les Anglois commenceroient par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance, relâche excellente dont ils ont besoin pour leur navigation aux Indes.

Le cap peut être attaqué par deux endroits : le premier est la baie de la Table, à l'extrémité de laquelle est situé le fort. Mais cette rade ou-

verte, où la violence de la mer n'est rompue que par une petite isle, est si mauvaise dans les mois de juin, juillet, août & septembre, qu'on y a vu périr vingt-cinq vaisseaux en 1722, & sept en 1736. Quoique les commodités qu'on y trouve la fassent préférer dans les autres saisons de l'année par tous les navigateurs, il est vraisemblable qu'on n'y tenteroit pas la descente; parce que les deux côtés du port sont couverts de batteries, qu'il seroit dangereux & peut-être impossible de démonter. On préféreroit sans doute la baie False, qui, éloignée de la premiere, de trente lieues par mer, n'est cependant du côté de terre qu'à trois lieues de la capitale. Le débarquement se feroit paisiblement dans cet asyle sûr; & les troupes arriveroient sans obstacle sur une hauteur qui domine le fort. Comme cette citadelle, d'ailleurs fort resserrée, n'est défendue que par une garnison de trois cents hommes, ou de quatre cents au plus, on la réduiroit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons dispersés dans un espace immense, & séparés les uns des autres par des déserts, n'auroient pas le tems de venir à son secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression dans laquelle ils gémissent, leur fait de-

ſirer un changement de domination. La perte du Cap, mettroit peut-être la compagnie dans l'impoſſibilité de faire paſſer aux Indes les ſecours néceſſaires à la défenſe de ſes établiſſemens, rendroit au moins ces ſecours moins ſûrs & plus diſpendieux. Par la raiſon contraire, les Anglois tireroient de grandes commodités de cette conquête, des avantages même immenſes ; ſi l'on pouvoit ſe détacher de cet eſprit de monopole, contre lequel la raiſon & l'humanité reclameront toujours.

Les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, ont du fer, des bois, du riz, cent objets de conſommation qui manquent totalement au Cap. Elles pourroient les y porter, & recevoir en échange des vins & des eaux-de-vie. Le climat & le terrein, dans cette partie de l'Afrique, ſont ſi favorables à la culture de la vigne, qu'on peut lui donner une étendue illimitée. Qu'on ouvre des débouchés, & l'on verra un eſpace de deux cents lieues ſe couvrir de ſeps. La tolérance, la douceur du gouvernement, l'eſpérance d'une ſituation commode, attireront des cultivateurs de tous les côtés. Bientôt ils ſeront en état de fournir des boiſſons ſaines, agréables, abondantes à l'AmériqueAngloiſe. Qui fait même ſi la métropole n'iroit pas chercher un jour à cette riche

ſource ſes proviſions de vin, qu'elle n'achete qu'à regret de la France ?

Si la république de Hollande ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait preſſentir pour ſon commerce ; elle ne doit rien oublier pour les prévenir. L'état ſe rappellera que la compagnie, depuis ſon origine juſqu'en 1722, a reçu environ quinze cents vaiſſeaux, dont la charge coûtoit dans l'Inde 703, 366, 000 livres, & a été vendue plus du double en Europe ; qu'en envoyant 6, 000, 000, livres dans l'Inde, elle parvient à ſe procurer des retours annuels de 40, 000, 000 livres, dont le cinquiéme au plus ſe conſomme dans les Provinces-Unies ; qu'au renouvellement de chaque octroi, elle a donné des ſommes conſidérables à la république ; qu'elle a ſecouru l'état, lorſque l'état a eu beſoin d'être ſecouru ; qu'elle a élevé une multitude de fortunes particulieres, qui ont prodigieuſement accru les richeſſes nationales ; enfin, qu'elle a doublé, triplé peut-être l'activité de la métropole, en lui préſentant fréquemment l'occaſion de former de grandes entrepriſes.

La compagnie paye habituellement à l'état des droits d'entrée pour toutes les marchandiſes qu'elle reçoit des Indes. Par un réglement du

10 de juillet 1677, elle doit annuellement trente-deux mille livres pour les droits de ſortie. Elle n'a obtenu le renouvellement de ſon octroi en 1743, que ſous la condition formelle que la république percevroit trois pour cent ſur le dividende. On juge cependant que le gouvernement devroit tirer de plus grands avantages d'un privilége excluſif auſſi important..

Aucune nation, quel que fût ſon régime, n'a jamais douté que tous les biens qui exiſtent dans un état, ne dûſſent contribuer aux dépenſes du gouvernement. La raiſon de ce grand principe, eſt à la portée de tous les eſprits. Les fortunes particulieres tiennent eſſentiellement à la fortune publique. L'une ne ſauroit être ébranlée, ſans que les autres en ſouffrent. Ainſi, quand les ſujets d'un empire le ſervent de leur bourſe ou de leur perſonne, ce ſont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La proſpérité de la patrie, eſt la proſpérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les légiſlations, eſt ſur-tout ſenſible dans les aſſociations libres.

Cependant il eſt des corps dont la cauſe, ſoit par ſa nature, ſoit par ſon étendue, ſoit par ſa complication, eſt plus eſſentiellement liée à la cauſe commune. Telle eſt en Hollande la

compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république ; sa sûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progressive des impôts, dont elles ont été la source. Jamais on ne ramenera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe ; & ce secours, elle ne peut l'attendre que d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices & de grands sacrifices à la patrie, il ne sera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des actionnaires : il suffira de le rappeller à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes de ses premieres prospérités.

XLII. Ancienne sagesse des Hollandois, & leur corruption actuelle.

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre. Cette confiance est due à un gouvernement qui a cherché toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'est aux dépens de l'Europe entiere, que la Hollande a sans cesse augmenté le

le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y joint, & la douceur des loix, y ont attiré tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle a procuré des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On a vu en différens téms les habitans des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle & du travail.

L'agriculture n'y a jamais pu être un objet considérable; quoique la terre y soit cultivée aussi parfaitement qu'elle puisse l'être. Mais la pêche du hareng lui tient lieu d'agriculture. C'est un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labourent la mer; ils en tirent leur nourriture; ils s'aguerrissent aux tempêtes; ils apprennent sans risque à vaincre les dangers.

Le commerce de transport, qu'elle fait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, est encore un genre de navigation qui ne consomme pas les hommes, & les fait subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuple la Hollande. Elle est comme une production du pays. Ses vaisseaux sont ses

fonds de terre, qu'elle fait valoir aux dépens de l'étranger.

On connoît chez elle le luxe de commodité; il y eſt ſans recherche. On y connoît le luxe de bienſéance; il s'y trouve avec modération. La Hollande ignore le luxe de fantaiſie. Un eſprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même, regne dans toute la nation, & il y a été entretenu avec ſoin par le gouvernement.

Les colonies ſont régies par le même eſprit. On ne les peuple guère que de la lie de la nation, ou d'étrangers; mais des loix ſévéres, une adminiſtration juſte, une ſubſiſtance facile, un travail utile, donnent bientôt des mœurs à ces hommes renvoyés de l'Europe, parce qu'ils n'en avoient pas.

Le même deſſein de conſerver ſa population, préſide à ſon économie militaire. Elle entretient en Europe un grand nombre de troupes étrangeres; elle en entretient dans ſes colonies.

Les matelots, en Hollande, ſont bien payés; & des matelots étrangers ſervent continuellement ou ſur ſes vaiſſeaux marchands, ou ſur ſes vaiſſeaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suiſſes, ne cherche plus que la Hollande à ſe maintenir en bonne intelligence avec

ſes voiſins; & plus que les Suiſſes, elle cherche à maintenir ſes voiſins en paix.

La république s'eſt propoſé de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquâſſent à chaque corps ſes devoirs, par une adminiſtration prompte & déſintéreſſée de la juſtice, par des réglemens admirables pour les négocians. Elle a ſenti la néceſſité de la bonne-foi : elle en a montré dans ſes traités, & elle a cherché à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui ait mieux combiné ce que ſa ſituation, ſes forces, ſa population lui permettoient d'entreprendre ; & qui ait mieux connu ou ſuivi les moyens d'augmenter ſa population & ſes forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & ſe ſoutiennent, ſe ſoit mieux conduite pour conſerver l'un & l'autre.

Mais, combien ces mœurs ſont déja déchues & dégénérées de la pureté du gouvernement républicain ! Les intérêts perſonnels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont iſolés entiérement ; & la corruption eſt devenue générale. Il n'y a plus de patrie, dans le pays de l'univers qui devroit inſpirer le plus d'attachement à ſes habitans.

Quels ſentimens de patriotiſme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut ſe dire à lui-même. Cette terre que j'habite ; c' eſt moi qui l'ai rendue féconde ; c'eſt moi qui l'ai embellie ; c'eſt moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, ſe briſe contre les digues puiſſantes que j'ai oppoſées à ſa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupiſſantes rempliſſoient de vapeurs mortelles. C'eſt par moi que des villes ſuperbes preſſent la vaſe & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai conſtruits, les canaux que j'ai creuſés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je diſpenſe à mon gré. Les héritages des autres peuples, ne ſont que des poſſeſſions que l'homme diſpute à l'homme ; celui que je laiſſerai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ; & j'en ſuis reſté le maître. C'eſt ici que j'ai établi un nouvel ordre phyſique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté : tout eſt ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du paſſé ; & lorſque je porte mes regards ſur l'avenir, je vois avec ſatisfaction que mes cendres repoſeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient ſe former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! Cependant il n'y a plus de patriotisme ; il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entr'elles que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement & la mauvaise-foi, sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur serment comme d'une denrée ; & ils vont devenir le rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'ame des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté, ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces tems d'anarchie, où tous les souverains de l'Europe, également contrariés par la noblesse de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité ; où l'équilibre des puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus ; & vous n'en avez plus. La corrup-

tion de vos mœurs & de vos magistrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté ; & votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise-foi, nous disent tous les jours : le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits ; voilà les suites heureuses de ce systême de liberté qui vous est si cher : aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de reprimer le mal. Que répondre à cette satyre amère de la démocratie ?

Industrieux Hollandois, autrefois si courageux, aujourd'hui si riches, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé, qui vous menace encore. Voulez-vous savoir comment on peut réunir & conserver l'esprit de commerce avec l'amour de la liberté ? Contemplez, de vos rivages, cette isle & ce peuple que la nature vous offre pour modele. Ayez toujours les yeux fixés sur l'Angleterre. Si son alliance fut votre appui, sa conduite va vous servir d'instruction ; son exemple, de régle.

Fin du livre second.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE TROISIEME.

Établissemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

On ne sait ni à quelle époque les isles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens historiques les plus dignes de foi, c'est qu'elles furent successivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vases de

XLIII. Idée de l'ancien commerce des Anglois.

terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtrumens de fer & de cuivre; contre des peaux, des eſclaves, des chiens de chaſſe & de combat, ſur-tout contre de l'étain. Leur bénéfice étoit tel à-peu-près qu'ils le vouloient, avec des peuples ſauvages qui ignoroient également le prix de ce qu'on leur portoit, & le prix de ce qu'ils livroient.

A ne conſulter qu'une ſpéculation vague, on ſeroit porté à penſer que les Inſulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprïſonne les habitans du continent: ils peuvent en même tems, aller chercher au loin leur ſubſiſtance, & s'éloigner des combats. Dans les iſles, la guerre & les maux d'une ſociété trop reſſerrée, doivent amener plus vîte la néceſſité des loix & des conventions. Cependant quelle qu'en ſoit la raiſon, on voit en général leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. Toutes les traditions l'atteſtent en particulier pour la Bretagne.

La domination Romaine ne fut ni aſſez longue, ni aſſez paiſible, pour beaucoup avancer l'induſtrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit auſſi-tôt que cette fiere puiſſance ſe fut décidée à abandonner ſa conquête. L'eſprit de ſervitude que les

peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de réſiſter d'abord au refoulement des Pictes leurs voiſins, qui s'étoient ſauvés du joug, en fuyant vers le Nord de l'iſle, & peu après aux expéditons plus meurtrieres, plus opiniâtres & plus combinées des peuples brigands qui ſortoient en foule des contrées les plus ſeptentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus deſtructeur peut-être dont les annales du monde ayent perpétué le ſouvenir ; mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne, ſont inexprimables. Chaque année, ſouvent pluſieurs fois l'année, elle voyoit ſes campagnes ravagées, ſes maiſons brûlées, ſes femmes violées, ſes temples dépouillés, ſes habitans maſſacrés, mis à la torture, ou amenés en eſclavage. Tous ces malheurs ſe ſuccédoient avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Lorſque le pays fut détruit, au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparerent du pays même. A une nation ſuccédoit une nation. La horde qui ſurvenoit, chaſſoit ou exterminoit celle qui étoit déja établie ; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la miſere. Dans ces tems de découragement, les Bretons n'avoient

guère de liaisons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même si rares entr'eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroissoit devoir être arrêté, par la réunion de tous les royaumes en un seul ; lorsque Guillaume le Conquérant subjugua l'Angleterre un peu après le milieu du onzieme siécle. Ceux qui le suivoient, arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus industrieuses que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureusement l'introduction du gouvernement féodal, occasionna une révolution si brusque & si entiere dans les propriétés, que tout tomba dans la confusion.

Les esprits se rassuroient à peine. A peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à se regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à soutenir les prétentions de ses souverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployerent des talens & des vertus militaires ; mais après de grands efforts & de grands succès, ils furent repoussés dans leur isle, où des dissensions domestiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différens périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favorisoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes nécessaires & qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit & on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique; & trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance; la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers; & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même tems, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé; deux loix tout-à-fait dignes du siécle qui les vit naître.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des ſeigneurs & celles de leurs vaſſaux. Elle mit entr'eux plus d'indépendance ; elle répandit dans le peuple le deſir de s'enrichir, avec l'eſpérance de jouir de ſes richeſſes.

Ce deſir, cette eſpérance étoient traverſés par de grands obſtacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la ſuite la ſomme de 1, 575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit ſtatué que perſonne ne pourroit mettre ſon fils ou ſa fille en aucun apprentiſſage, ſans avoir 22 livres 10 ſols de rente en fonds de terre. Cette loi abſurde fut mitigée.

Malheureuſement on laiſſa ſubſiſter en ſon entier, celle qui régloit le prix de toutes les choſes comeſtibles, de la laine, du ſalaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. De mauvaiſes combinaiſons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change, furent ſévérement proſcrits, comme uſuraires, ou comme propres à introduire l'uſure. Il fut défendu d'exporter

l'argent, sous quelque forme qu'il pût être ; & pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Angloises, le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations ; c'est-à-dire, que l'état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un arrangement si contraire à l'industrie universelle, & qui réduit tout à une espece de monopole.

En voyant tant de loix bisarres, on seroit tenté de penser que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la prospérité de son empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il est prouvé que ce prince, malgré son extrême avarice, prêta souvent, sans intérêt, des sommes considérables à des négocians, qui manquoient de fonds suffisans pour les entreprises qu'ils se proposoient de faire. La sagesse de son gouvernement est d'ailleurs si bien constatée, qu'il passe, avec raison, pour un

des plus grands monarques qui ſe ſoient aſſis ſur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut pluſieurs ſiécles à une ſcience, avant qu'elle puiſſe être réduite à des principes ſimples. Il en eſt des théories, comme des machines qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le tems, par l'obſervation & l'expérience des roues paraſytes qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des régnes ſuivans ne furent pas beaucoup plus étendues ſur les matieres qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les ſeuls bons ouvriers. Ils étoient preſque toujours inſultés & opprimés par les artiſans Anglois, jaloux ſans émulation. On ſe plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faiſoient hauſſer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers; & ceux même qui s'étoient fait naturaliſer, ſe virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit ſi générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même

tems où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaisons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandises Angloises, & les faisoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il est vraisemblable que la nation n'auroit pris de long-tems un grand essor, sans le bonheur des circonstances.

Les cruautés du duc d'Albe firent passer en Angleterre d'habiles fabriquans, qui transporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France, donnerent des ouvriers de toute espece à l'Angleterre. Élisabeth, qui ne savoit pas essuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien, & le voyoit; despote & populaire; éclairée & obéie : Élisabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses états comme dans le reste de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangeres, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à construire chez eux

leurs vaisseaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir ; & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes Anséatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencerent le commerce de Turquie. Plusieurs de leurs navigateurs tenterent, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux Indes. Enfin, Drake, Stephens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

XLIV.
Premiers voyages des Anglois aux Indes.

Le fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilége exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilége paroissoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine, au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté. La reine étoit revenue sur ses pas ; &, dans cette occasion, elle avoit parlé

parlé d'une maniere digne de servir de leçon à tous les souverains.

« Messieurs, dit-elle aux membres de la » chambre, chargés de la remercier, je suis » très-touchée de votre attachement & de » l'attention que vous avez de m'en donner » un témoignage authentique. Cette affection » pour ma personne, vous avoit déterminés à » m'avertir d'une faute qui m'étoit échappée » par ignorance, mais où ma volonté n'avoit » aucune part. Si vos soins vigilans ne m'a- » voient découvert les maux que mon erreur » pouvoit produire, quelle douleur n'aurois-je » pas ressentie, moi qui n'ai rien de plus cher » que l'amour & la conservation de mon peu- » ple ? Que ma main se dessèche subitement, » que mon cœur soit frappé d'un coup mor- » tel, avant que j'accorde des priviléges parti- » culiers, dont mes sujets aient à se plaindre. » La splendeur du trône ne m'a point éblouie, » au point de me faire préférer l'abus d'une » autorité sans bornes, à l'usage d'un pouvoir » exercé par la justice. L'éclat de la royauté » n'aveugle que les princes qui ne connoissent » pas les devoirs qu'impose la couronne. J'ose » penser qu'on ne me comptera point au nom- » bre de ces monarques. Je sais que je ne » tiens pas le sceptre pour mon avantage pro-

„ pre, & que je me dois toute entiere à la na-
„ tion, qui a mis en moi ſa confiance. Mon
„ bonheur eſt de voir que l'état a proſpéré juſ-
„ qu'ici par mon gouvernement, & que j'ai
„ pour ſujets des hommes dignes que je re-
„ nonçaſſe, pour eux, au trône & à la vie.
„ Ne m'imputez pas les fauſſes meſures où
„ l'on peut m'engager, ni les irrégularités qui
„ peuvent ſe commettre ſous mon nom. Vous
„ ſavez que les miniſtres des princes ſont
„ trop ſouvent conduits par des intérêts parti-
„ culiers; que la vérité parvient rarement aux
„ rois; & qu'obligés, dans la foule des affai-
„ res qui les accablent, de s'arrêter ſur les
„ plus importantes, ils ne ſauroient tout voir
„ par eux-mêmes. »

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu conſidérables. L'armement de quatre vaiſſeaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en abſorba une partie. On embarqua le reſte en argent & en marchandiſes.

Lancaſter, qui conduiſoit l'expédition, arriva l'année ſuivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célébre. On y étoit inſtruit des victoires navales que ſa nation avoit remportées ſur les Eſpagnols; & cette connoiſſance lui procura l'accueil le plus diſtingué. Le roi fit pour lui, ce qu'il auroit fait pour ſon égal: il

voulut que ses propres femmes, richement vêtues, jouassent, en sa présence, des airs de danse sur plusieurs instrumens. Cette faveur fut suivie de toutes les facilités qu'il étoit possible de desirer, pour l'établissement d'un commerce sûr & avantageux. L'amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une assez grande quantité de girofle & de muscade. Avec ces précieuses épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureusement l'Europe.

La société, qui avoit chargé cet homme sage de ses intérêts, fut déterminée par ce premier succès, à former aux Indes des établissemens; mais à ne les former que du consentement des nations indigenes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négocians humains & justes. Elle se fit aimer; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des peuples qui se faisoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois possédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées, & de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du

pays & contre de nouveaux concurrens; facilitoient leurs retours en Europe; leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portoient en Asie, & d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendans du caprice des saisons & des peuples, sans forces & sans asyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient faire un commerce avantageux. Ils sentirent qu'on acquéroit difficilement de grandes richesses sans de grandes injustices; & que pour surpasser, ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées, il falloit imiter leur conduite.

Le projet de faire des établissemens solides & de tenter des conquêtes, paroissoit au-dessus des forces d'une société naissante; mais elle se flatta qu'elle seroit protégée, parce qu'elle se croyoit utile. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siécle, bel-esprit, subtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie, par son activité, par sa persévérance, par le bon choix de ses officiers & de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts; elle fonda des colonies aux isles de Java,

de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandois, le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce tems-là, parce que le luxe de fantaisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis; & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

XLV. Démêlés des Anglois avec les Hollandois.

Les Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractere & le gouvernement, rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux: de puissantes colonies; une marine exercée; des alliances bien cimentées; un grand fonds de richesses; la connoissance du pays, & celle des principes & des détails du commerce: tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués de toutes les manieres.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accusa-

tions où la vérité n'étoit pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides se déciderent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire, fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java, que les épouses disputent à leurs époux les premieres faveurs de l'amour. Cette espece de guerre, que les hommes se font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entieres. Le roi de Bantam venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse, & il donnoit des fêtes publiques pour célébrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port, furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglois, d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandois les rendirent responsables de ces préférences, & ne différerent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint, à cette époque, le théâtre des plus sanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient, ils s'attaquoient, ils se combattoient, en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage

étoit égal des deux côtés ; mais les forces étoient différentes. Les Anglois ſuccomboient, lorſque quelques eſprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus biſarre fut adopté, par un aveuglement dont il ne ſeroit pas aiſé de trouver la cauſe.

Les deux compagnies ſignerent, en 1619, un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en commun aux deux nations. Que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix. Que chacun contribueroit, à proportion de ſon intérêt, à la défenſe de ces iſles. Qu'un conſeil, composé de gens expérimentés de chaque côté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce. Que cet accord, garanti par les ſouverains reſpectifs, dureroit vingt ans. Et que s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne puſſent être accommodés par les deux compagnies, ils ſeroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne & les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, on en trouveroit difficilement une plus ex-

traordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occuperent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols & les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir ; & il y avoit du danger à leur en laisser le tems. Les commissaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer sans délai ; mais ils ajouterent, qu'il n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévue, fut enregistrée ; & leurs associés entreprirent seuls une expédition, dont ils se réserverent tout le fruit. Il ne restoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres ; c'étoit de chasser leurs rivaux de l'isle d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au service des Hollandois dans Amboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrete. On l'arrêta, & il confessa qu'il s'étoit engagé, avec les soldats de sa nation, à livrer la forteresse aux Anglois. Son

aveu fut confirmé par celui de ſes camarades. Sur ces dépoſitions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conſpiration, qui ne la déſavouerent pas, & qui même la confirmerent. Une mort honteuſe étouffa le complot dans le ſang de tous les coupables. Tel eſt le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accuſation, que l'effet d'une avidité ſans bornes. Ils ont ſoutenu, qu'il étoit abſurde de ſuppoſer, que dix facteurs & onze ſoldats étrangers, ayent pû former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garniſon de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la poſſibilité de faire réuſſir un plan ſi extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impoſſibilité d'être ſecourus contre les forces ennemies qui les auroient aſſiégés de toutes parts? Il faudroit, pour rendre vraiſemblable une pareille trahiſon, d'autres preuves qu'un aveu des accuſés arraché à force de tortures. Les tourmens de la queſtion n'ont jamais donné de lumieres, que ſur le courage ou la foibleſſe de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces conſidérations, appuyées de pluſieurs autres à-peu-près auſſi preſſantes, ont rendu le récit de la conſpiration d'Amboine ſi ſuſpect, qu'elle n'a été regardée com-

munément que comme un voile, dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministère de Jacques I, & la nation entiere, occupés alors de subtilités ecclésiastiques & de la discussion des droits du roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produisoit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel & au Malabar.

XLVI. Démêlés des Anglois avec les Portugais.

Ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatam, à Calicut, en plusieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir; mais les Portugais déclarerent, que si l'on souffroit l'établissement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & se saisiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en imposa au gouvernement. Midleton, déchu de ses espérances, fut réduit à se retirer de devant la place, à travers une nombreuse flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine

commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, sorti de Goa. Réduit à l'alternative, de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre, l'amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs forteresses, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate, très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

XLVII. Liaisons des Anglois avec la Perse.

Le bruit de ces éclatans succès, contre une nation qui, jusqu'alors, avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la capitale de la Perse.

Cette vaste région, si célebre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perses furent long-tems heureux sous cette forme d'administration; les mœurs étoient simples comme les loix. A la fin, l'es-

prit de conquête s'empara des souverains. Alors, les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'empire ; & ces richesses ne tarderent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinziéme siécle par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célebre que Schah-Abbas, surnommé le grand. Il conquit le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Georgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les grands avoient profité des troubles civils pour

ſe rendre indépendans : on les abaiſſa ; & les poſtes importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en poſſeſſion de diſpoſer du trône ſuivant ſon caprice : on la contint par des troupes étrangeres, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la ſédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes, des colonies choiſies entre les nations les plus oppoſées aux anciens habitans, par les mœurs & le caractere. Il ſortit de ces arrangemens le deſpotiſme le plus abſolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui eſt étonnant, c'eſt que le grand Abbas ait ſu allier à ce gouvernement, oppreſſeur de ſa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la cour & dans les provinces. Tous ceux qui apportoient dans ſes états un talent, quel qu'il fût, étoient ſûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompenſés. Il diſoit ſouvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, & donnoient plus d'éclat au prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perſe ſortoit de ſes ruines

par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négocians, & ceux des naturels du pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique; par-tout où les affaires étoient vives & considérables. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, & leur avançoit des sommes considérables, qu'ils faisoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre ses fonds aux termes convenus; & s'ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense.

Les Portugais qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Asie & avec l'Europe, alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le Persan achetât des marchandises ailleurs que dans leurs magasins. Ils en fixoient le prix; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours sur leurs vaisseaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui, instruit du ressentiment des Anglois, leur proposa de réunir

leurs forces de mer à ses forces de terre, pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & prise en 1622, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagerent le butin, qui fut immense, & la ruinerent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de-là, s'offroit sur le continent un port nommé Gomron, ou Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrâsé. Des vapeurs mortelles s'élevent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan, pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposoit de faire aux Indes. Les Anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient, au moins, deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indispensable, pour rendre vain le ressenti-

ment des Portugais, dont la haîne étoit encore redoutable.

Dès ce moment, Bender-Abaſſi qui n'avoit été juſqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville floriſſante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le ſucre, des marchés de l'Orient; le fer, le plomb & les draps, des ports de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faiſoient ſur ces marchandiſes, étoit groſſi par un fret exceſſivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui reſtoient encore en poſſeſſion de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians avoient entrepris depuis longtems le trafic des toiles. Ils n'avoient été ſupplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre, d'ailleurs, de ne pouvoir ſoutenir la concurrence d'un peuple, également riche, induſtrieux, actif, économe. Les Arméniens faiſoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils paſſoient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le diſtribuoient aux fileuſes; ils faiſoient fabriquer les toiles ſous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abaſſi, d'où elles paſſoient à Iſpahan. De-là, elles ſe diſtribuoient

diſtribuoient dans les différentes provinces de l'empire, dans les états du grand-ſeigneur, & juſqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeller Perſes; quoiqu'il ne s'en ſoit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle eſt l'influence des noms ſur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perſe les toiles des Indes, paſſera peut-être, avec le cours des ſiécles, pour une vérité inconteſtable dans l'eſprit des ſavans à venir. Les difficultés inſurmontables que ces ſortes d'erreurs ont jettées dans l'hiſtoire de Pline & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des ſavans de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les tranſmettre à la poſtérité.

En échange des marchandiſes qu'on portoit à la Perſe, elle donnoit les productions de ſon territoire, ou le fruit de ſon induſtrie.

La ſoie, qui étoit la premiere des marchandiſes. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui reſſemble beaucoup à celle de vigogne. Elle étoit employée avec ſuccès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que la toiſon tombe d'elle-même au mois de mai.

Les turquoiſes, qui étoient plus ou moins parfaites, ſuivant celle des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix ſupérieur à tout ce qu'ont produit les plus célebres manufactures. Il y en avoit de ſimples, & d'autres à deux faces ſans envers. On en faiſoit des rideaux, des portieres, & des carreaux magnifiques.

Les tapis, qu'on a depuis ſi bien imités en Europe, & qui ont été long-tems un des plus riches meubles de nos appartemens.

Le maroquin, qui avoit, ainſi que les autres cuirs, un dégré de perfection qu'on ne ſavoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chevre, l'eau-roſe, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, pluſieurs autres choſes, dont les unes ſe vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fuſſent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde Orientale, ils ne virent pas ſans jalouſie ce qui ſe paſſoit en Perſe. Il leur parut que les priviléges, dont leur rival jouiſſoit dans la rade de Bender-Abaſſi, pouvoient être compenſés par l'avantage qu'ils avoient de poſſéder une plus

grande quantité d'épiceries, & ils entrerent avec lui en concurrence.

XLVIII. Décadence des Anglois aux Indes.

Les Anglois pourſuivis dans tous les marchés par un ennemi puiſſant, acharné ſans ceſſe à leur ruine, ſuccomboient par-tout. Leur chûte fut accélérée, par les diſſenſions civiles & religieuſes, qui inondoient de ſang leur patrie, qui y étouffoient tous les ſentimens, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes; & la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort inſtructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois euſſent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnaſſent un aſyle aux Anglois qu'il avoit proſcrits; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers; fier de ſes ſuccès; ſentant ſes forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire reſpecter & ſe venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, c'eſt la plus ſavante; la plus illuſtre, par la capacité des chefs & le courage des matelots; la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le durent à la gran-

deur de leurs vaisseaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il se contenta d'y assurer le commerce Anglois, de faire désavouer le massacre d'Amboine, & de prescrire des dédommagemens pour les descendans des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java, & dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée; mais les usurpateurs, secondés par le négociateur Anglois qui s'étoit laissé corrompre, furent si bien éluder cet article, qui pouvoit & devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu'il n'eut jamais d'exécution.

XLIX. Rétablissement du commerce Anglois dans l'Inde.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de son privilége, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan

l'Eſt de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchiſe & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvé autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-conſidérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tenterent. Mais les Japonois, inſtruits par les Hollandois que le roi d'Angleterre avoit épouſé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les proſpérités de la compagnie furent très-brillantes. L'eſpoir de donner encore plus d'étendue & de ſolidité à ſes affaires, la flattoit agréablement, lorſqu'elle ſe vit arrêtée dans ſa carriere par une rivalité que ſes propres ſuccès avoient fait naître.

L. Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.

Des négocians, échauffés par la connoiſſance des gains qu'on faiſoit dans l'Inde, réſolurent d'y naviguer. Charles ſecond, qui n'étoit ſur le trône qu'un particulier voluptueux & diſſipateur, leur en vendit la permiſſion; tandis que d'un autre côté, il tiroit des ſommes conſidérables de la compagnie, pour l'autoriſer à pourſuivre ceux qui entreprenoient ſur ſon privilége. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandage. Les Anglois,

devenus ennemis, couroient les uns sur les autres avec un acharnement, une animosité qui les décrierent dans les mers d'Asie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette singuliere crise. Ces républicains s'étoient trouvés assez long-tems les seuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin sortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La supériorité de leurs forces leur fit espérer de la recouvrer, lorsque les deux nations commencerent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde : mais les hostilités ne durerent pas assez long-tems, pour réaliser ces vastes espérances. La paix leur interdisant la force ouverte, ils se déterminerent à attaquer les souverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & méprisable des Anglois, accrut l'audace Hollandoise. Elle alla jusqu'à les chasser ignominieusement de Bantam en 1680.

Une insulte aussi grave & aussi publique, ranima la compagnie Angloise. La passion de rétablir sa réputation, de satisfaire sa vengeance, de maintenir ses intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaisseaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la

voile, lorsque les ordres du monarque suspendirent le départ. Charles, dont les besoins & la corruption ne connoissoient point de bornes, avoit espéré que pour faire révoquer cette défense, on lui donneroit un argent immense. N'en pouvant obtenir de ses sujets, il se détermina à en recevoir de ses ennemis. Il sacrifia l'honneur & le commerce de sa nation à 2, 250, 000 liv. que lui firent compter les Hollandois, que de si grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projettée n'eut point lieu.

La compagnie épuisée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ses bâtimens aux Indes, sans les fonds nécessaires pour former des cargaisons; mais avec ordre à ses facteurs de les rassembler sur son crédit, si la chose étoit possible. La fidélité qu'elle avoit montrée jusqu'alors dans ses engagemens, fit trouver 6, 750, 000 liv. Rien n'est plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Josias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit passer à l'insçu, dit-on, de ses collégues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils pussent être, de frustrer les préteurs de leur créance. C'est à son frere Jean-

Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce ſyſtême d'iniquité fut plus particuliérement confiée. Auſſi-tôt, cet homme avide, inquiet & féroce, annonce au gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond ſur tous les vaiſſeaux qui appartenoient aux ſujets de la cour de Delhy, & de préférence ſur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne reſpecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ſes paſſeports; & il pouſſe l'audace juſqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute l'année 1688, cauſa dans tout l'Indoſtan des dommages ineſtimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un ſi grand outrage. Un de ſes lieutenans débarque au commencement de 1689, avec vingt mille hommes, à Bombay, iſle importante du Malabar, qu'une princeſſe de Portugal avoit portée en dot à Charles ſecond, & que ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres,

plusieurs caisses remplies d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse, où il les investit, & où il espere les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoye sur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglois sont admis devant l'empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses états, ne fut pas infléxible. Après avoir parlé en souverain irrité, en souverain qui pouvoit & devoit peut-être se venger, il céda au repentir & aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote le plus absolu qui fut jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des priviléges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire, qui in-

terrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années ; qui occasionna une dépense de neuf à dix millions ; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur ; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellens matelots, & qui se termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation : deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangere, ruina bientôt ces douces espérances. Jacques second, despote & fanatique, mais le prince de son siécle qui entendoit le mieux la marine & le commerce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entiere. Les suites de ces sanglantes divisions, sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands qui furent évalués six cents soixante-quinze millions de livres ; & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes, se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique, qui devoit accélérer la rui-

ne de la compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Écosse la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines, & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déja épuisé, pouvoit-il résister à un coup si imprévu, si accablant?

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615 quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales, par un grande consommation d'hommes; & de diminuer, sans dédommagement, les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état; & s'il lui étoit favorable, de l'auto-

riser par une déclaration publique. Le tems n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale ; & elle se renouvella plus furieuse que jamais, au tems dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations, consentoient qu'on fît le commerce des Indes ; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilége exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général ; & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & incontestable, par une expérience assez récente. Durant la rébellion, disoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Asie, y porterent le double des marchandises nationales qu'on demandoit auparavant, & ils se trouverent en état de donner les marchandises en retour, à un prix assez bas pour supplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, si les Anglois conduisoient plus long-tems les affaires sur les principes d'une liberté entiere, firent insinuer à Cromwel par quelques personnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie ex-

clusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négocians Anglois qui faisoient alors ce commerce, & qui se promettoient pour l'avenir des gains plus considérables; lorsque devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs. Le protecteur, trompé par les insinuations artificieuses des uns & des autres, renouvella le monopole, mais pour sept ans seulement; afin de pouvoir revenir sur ses pas, s'il se trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Assez de gens pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir, qu'à l'aide d'un privilége exclusif : mais plusieurs d'entr'eux soutenoient que la charte du privilége actuel n'en étoit pas moins nulle; parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient plusieurs actes de cette nature, cassés par le parlement, sous Edouard III, sous Henri IV, sous Jacques I, sous d'autres régnes. Charles II avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la cour des Plaidoyers Communs; mais sur une raison puérile. Ce tribunal avoit osé dire, *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets pûssent commercer avec les infidèles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des vues particulieres & même opposées, ils se réunissoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, ou de faire annuller du moins le privilége de la compagnie. La nation, en général, se déclaroit pour eux : mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux côtés, on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces passions, il sortit un de ces orages, dont la violence ne se fait guère sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter de grandes sommes, à condition qu'on lui laisseroit son privilége. Ses adversaires en offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'instruisoit ce grand procès, se déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire, ensemble ou séparément, le commerce de l'Inde. Ils s'associerent & formerent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de con-

tinuer ses armemens jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa charte. Ainsi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes Orientales, autorisées par le Parlement, au-lieu d'une seule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce ; & se regardoient avec cette jalousie, cette haîne, que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division se manifesta par de grands éclats en Europe, & sur-tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprocherent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de sagesse & de dignité. Les principes du commerce, qui se développoient de plus en plus en Angleterre, influerent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens ; elle en forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilége étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la

ſanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques diſgraces paſſageres, troublerent ſes proſpérités. Les Anglois avoient formé, en 1702, un établiſſement dans l'iſle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, juſqu'alors trop négligé. Une ſévérité outrée révolta ſeize ſoldats Macaſſars, qui faiſoient partie de la garniſon. Dans la nuit du 3 mars 1705, ils mirent le feu aux maiſons du fort, & maſſacrerent les Européens, à meſure qu'ils ſortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette maniere; le reſte tomba ſous les coups des naturels du pays, mécontens de l'inſolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenſes que lui avoit coûtées ſon entrepriſe, les fonds qui étoient dans ſon comptoir, & les eſpérances qu'elle avoit conçues.

Les malheurs qu'elle éprouva en 1719 à Sumatra, eurent des ſuites moins funeſtes. Cette grande iſle fut fréquentée par les Anglois, dès leur arrivée aux Indes; mais ce ne fut qu'en 1688 qu'ils s'y fixerent. Ils chaſſerent les Hollandois de Bencouli, ville conſidérable de la côte Occidentale, bâtie ſur une baie large & commode;

commode; & ils s'établirent à leur place. Les conquérans trouverent des insulaires portés à traiter avec eux; & ces dispositions furent d'abord sagement cultivées. Une conduite si mesurée ne dura pas long-tems. Les agens de la compagnie ne tarderent pas à se livrer à cet esprit de rapine & de tyrannie, que les Européens portent si généralement en Asie. Il commença à s'élever entr'eux & les naturels du pays quelques nuages qui grossirent peu-à-peu. La défiance & l'animosité n'avoient plus de bornes, lorsqu'on apperçut à quelques milles de la côte, sortir de terre les fondemens d'une forteresse. A cette vue, les habitans de Bencouli prirent les armes. Tout le pays se joignit à eux. En moins de rien, tous les édifices de la compagnie furent réduits en cendres, les Anglois battus & obligés de s'embarquer avec ce qu'ils purent emporter d'effets. Leur proscription ne fut pas longue. La crainte de retomber sous le joug de l'impitoyable Hollandois qui étoit en force sur la frontiere, les fit rappeller. Ils tirerent de leur désastre l'avantage de pouvoir achever sans contradiction le fort Malboroug, où ils sont encore.

Ces troubles étoient à peine appaisés, qu'il s'en éleva de nouveaux dans le Malabar & dans d'autres contrées. Comme ils tiroient

tous leur ſource de l'avarice & de l'inquiétude des employés de la compagnie, elle y mit fin, en abandonnant les prétentions injuſtes qui les avoient fait naître. De plus grands intérêts fixerent bientôt ſon attention.

LI. Guerres des Anglois & des François.

L'Angleterre & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'Univers devinrent le théâtre de leurs diviſions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation ſoutint ſon caractère. Les Anglois, toujours animés de l'eſprit de commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruiſirent. Les François, fideles à leur paſſion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établiſſement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de ſageſſe. Celui qui ne s'étoit occupé que de ſon aggrandiſſement, tomba dans une inaction entiere; tandis que l'autre, privé du centre de ſa puiſſance, donnoit plus d'étendue à ſes entrepriſes.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hoſtilités qui les diviſoient, qu'elles entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François ſe trouverent chaſſés du continent & des mers d'Aſie. A la paix

de 1763, la compagnie Angloise se trouva en possession de l'empire, en Arabie, dans le golfe Persique, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions different par le climat, par les mœurs, par le sol, par les productions, par l'industrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On sentira que leur description appartient spécialement à l'histoire de la nation, qui s'y est procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

LII. Commerce général de la Mer-Rouge, & celui des Anglois en particulier.

L'Arabie est une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limites, au Nord, la Syrie, le Diarbek & l'Irak-Arabi; au Midi, l'Océan Indien; au Levant, le Sein Persique; au Couchant, la Mer-Rouge qui la sépare de l'Afrique. On la divise communément en trois régions, l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, & l'Arabie heureuse; noms analogues au sol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée est la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle est généralement inculte, & presque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déserte que des plaines arides, des monceaux de

ſable que le vent éleve & qu'il diſſipe, des montagnes eſcarpées, qu'une tendre verdure n'embellit jamais. Les ſources d'eau y ſont ſi rares, qu'on ſe les eſt toujours diſputées les armes à la main. L'Arabie heureuſe doit moins ce titre impoſant à ſa fertilité, qu'au voiſinage des ſtériles contrées qui l'environnent. Ces diverſes régions, quoiqu'expoſées à des chaleurs fort vives, jouiſſent d'un ciel conſtamment pur, conſtamment ſerein.

Tous les monumens atteſtent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. On croit que ſes premiers habitans ſont venus de la Syrie & de la Chaldée. Rien ne nous apprend en quel tems ils ont commencé à être des peuples policés, ni ſi leurs lumieres leur ſont venues des Indes, ou s'ils les ont acquiſes. Il paroît que le Sabeïſme étoit leur religion, avant même qu'ils connuſſent les peuples de la haute Aſie. De bonne heure ils ont eu des idées ſublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux aſtres, comme à des corps animés par des eſprits céleſtes. Leur religion n'a été ni atroce, ni abſurde; & quoique ſuſceptibles de ces enthouſiaſmes ſubits qui ſont ſi communs chez les peuples Méridionaux, il ne paroît pas que le fanatiſme les ait infectés juſqu'au tems de Mahomet. Les Arabes du dé-

sert avoient un culte moins éclairé. Plusieurs ont adoré le soleil, & quelques-uns lui ont immolé des hommes. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire, & par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établit une nouvelle religion dans sa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zele à ses sectateurs; & ce zele en fit des conquérans. Ils porterent leur domination, des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux isles Moluques. Ils y porterent aussi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux arts, où ils montrerent à la vérité quelque génie; mais aucune idée de ce goût que la nature a donné quelque tems après aux peuples qui se sont faits leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthousiasme; tandis que le goût, qui choisit & moissonne dans les champs où le génie a semé,

ſemble convenir davantage à des peuples ſobres, doux & modérés, qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré. Peut-être auſſi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le tems, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les eſprits; un progrès inſenſible de lumieres, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait ſaiſir des rapports plus juſtes entre les objets, & une plus heureuſe combinaiſon de ces ſenſations mixtes, qui font les délices des ames délicates. Ainſi les Arabes, preſque toujours pouſſés en des climats brûlans par la guerre & le fanatiſme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de ſituation, qui forme le goût. Mais ils apporterent dans les pays de leurs conquêtes, les ſciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts néceſſaires à la proſpérité des nations.

Aucun peuple de leur tems, n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce auſſi vaſte. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Eſpagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts; & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident,

tiroient d'eux, & les lumieres, & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conservation & à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient soumises, secouerent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi que ses premieres mœurs. A cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différens, retomba dans son premier caractere, dont le fanatisme & l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeurs noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissoient incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation singuliere, dont la figure & le caractere tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entr'eux

de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfere à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractere flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colere qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence, & même de l'ouverture pour les sciences; mais il les cultive peu, soit défaut de secours ou même de besoins; aimant mieux souffrir, sans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Leur passion dominante, c'est la jalousie, tourment des ames ardentes, foibles, oisives, à qui l'on pourroit demander, si c'est par estime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles sont méfiantes. C'est des Arabes, dit-on, que plusieurs nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieuse passion inspire, contre un sexe qui doit être le dépositaire, & non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les parties que les nature a séparées,

& n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adhérent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision ; lorsque le tems du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espece de serrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique, connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Petrée.

Telle est la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent, a du jetter nécessairement dans leur caractere quelques singularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le désert, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables ; mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il

eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore. Eſt-il fier, cruel, avare, on le met en pièces, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons. Ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices ; & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis ſur leſquels ils couchent ; tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille ; & dans tout le déſert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils conſomment de tabac, de café, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontiere, par plus de vingt mille chameaux, qu'ils vendent annuellement 48 livres au moins par tête. Ces animaux, ſi utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perſe, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le beſoin & diminué l'eſpece.

Comme ces objets ne ſuffiſent pas aux Arabes pour ſe procurer les choſes qui leur man-

quent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mene dans leurs sables. La plus nombreuse qui va de Damas à la Mecque, achete la sûreté de son voyage par un tribut de cent bourses, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-seigneur s'est soumis, & qui, par d'anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, sur le territoire desquelles il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource, les Arabes de la partie du désert qui est le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fideles, si désintéressés entr'eux, sont féroces & avides avec les nations étrangeres. Hôtes bienfaisans & généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'est pas de leur famille, est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin; & il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, en soient le théâtre.

Les Arabes, qui se vouent au brigandage, s'associent avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le

profit, & l'animal, la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau, dès la naissance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singuliere, dont il paroît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, lasse, à la fin, son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, & vont attendre sur les confins le marchand ou le voyageur, pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enleve; & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite.

Le maître voleur monte ſon chameau favori, pouſſe la troupe, fait juſqu'à trois cents lieues en huit jours, ſans décharger ſes chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils paſſent tout ce tems-là ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une ſource à quelque diſtance de leur route; alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une ſeule fois, pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Tel eſt cet animal, ſi ſouvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un ſol propre à la culture de l'orge, nouriſſent des chevaux qui ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. De tous les pays du monde, on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette eſpece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîteſſe, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur le ſervice, ſur l'attachement deſquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui eſt commun à tous les peuples nomades, ſur-tout à ceux qui trai-

tent les animaux avec bonté; c'eſt que les animaux & les hommes prennent quelque choſe de l'eſprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractere qu'ils avoient reçu dû climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés ſur l'Océan Indien & ſur la Mer-Rouge; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuſe, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de ſon indépendance, ſans ſonger à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel ſous lequel ils vivoient, à une terre qui fourniſſoit, preſque ſans culture, à leurs beſoins, pour être tentés de dominer ſous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reſte plus rien de l'impulſion qu'il leur avoit donnée. Leur vie ſe paſſe à fumer, à prendre du café, de l'opium & du ſorbet. Ces plaiſirs ſont précédés ou ſuivis de parfums exquis qu'on brûle devant eux, & dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légerement imprégnés d'une aſperſion d'eau-roſe.

Avant que les Portugais euſſent intercepté

la navigation de la Mer-Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l'extrémité la plus Méridionale de l'Arabie, sur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La situation de son port, qui lui procuroit des liaisons faciles avec l'Égypte, l'Éthiopie, l'Inde & la Perse, en avoit fait, pendant plusieurs siécles, un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs, qui n'en resterent pas long-tems les maîtres. Le roi d'Yemen, possesseur de la seule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appellée heureuse, les en chassa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ses états, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu considérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passe pas aujourd'hui 700,000 livres, étoient dans ces tems-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être tou-

jours peu de chose. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Éthiopie, où il a été connu de tems immémorial, où il est encore cultivé avec succès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a possédé de son fruit, & en a fait souvent usage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & presque aussi parfumé que celui qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinziéme siécle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ses prieres nocturnes. Ses derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boisson purifioit le sang par une douce agitation, dissipoit les pesanteurs de l'estomac, égayoit l'esprit; & ceux même qui n'avoient pas besoin de se tenir éveillés, l'adopterent. Des bords de la Mer-Rouge il passa à Médine, à la Mecque, &, par les pélerins, dans tous les pays mahométans.

Dans

Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes & la retraite austere des femmes rendent la société moins vive, on imagina d'établir des maisons publiques, où se distribuoit le café. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infames, où de jeunes Georgiens, vêtus en courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Lorsque la cour eut fait cesser des dissolutions si révoltantes, ces maisons furent un asyle honnête pour les gens oisifs, & un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poëtes y récitoient leurs vers, & les Mollachs y débitoient des sermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choses ne se passerent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en sortoit pas. Le grand Muphti, désespéré de voir les mosquées abandonnées, décida que cette boisson étoit comprise dans la loi de Mahomet, qui proscrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la dupe, fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisoient si fort aux prêtres, chargea même les officiers

de police de s'oppofer à l'ufage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces févérités. On continua de boire du café ; & même les lieux où il fe diftribuoit, fe trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Au milieu du dernier fiécle, le grand-vifir Kuproli fe tranfporta déguifé dans les principaux cafés de Conftantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens, qui, perfuadés que les affaires du gouvernement font en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & cenfuroient avec une hardieffe extrême la conduite des généraux & des miniftres. Il paffa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens fimples, la plupart foldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adorent en filence, chantoient gaiment, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres fociétés, qui n'entraînent point d'inconvénient, lui parurent devoir être tolérées ; mais il jugea les premieres dangereufes, dans un état defpotique. Il les fupprima, & perfonne n'a entrepris depuis de les rétablir. Ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'ufage du café, & en a

peut-être étendu la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; & il n'y a point de maison où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verse indifféremment à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il seroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refuser.

Dans le tems précisément qu'on fermoit les cafés à Constantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle se trouva du goût des Anglois; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Betelfagui, ville de l'Yemen, située à dix lieues de la Mer-Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, sur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même dégré de perfection par-tout. Celui qui croît sur les lieux élevés, est plus petit, plus verd, plus pesant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'ha-

bitans, qui, la plupart, font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux citoyens riches. La multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuſe féve. Ces reſtes mépriſés, lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betelfagui, qui eſt le marché général. C'eſt-là auſſi que s'achete tout le café qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de Lohia ou d'Hodeida, d'où il eſt conduit ſur de légers bâtimens à Jedda. Les Égyptiens le vont prendre dans la derniere de ces places, & tous les autres peuples dans la premiere.

L'exportation du café peut être évaluée à douze millions cinq cents cinquante mille livres peſant. Les compagnies Européennes entrent dans ces achats pour un million & demi; les Perſans, pour trois millions & demi; la flotte de Suez, pour ſix millions & demi; l'Indoſtan, les Maldives, & les colonies Arabes de la côte d'Afrique, pour cinquante milliers; les caravanes de terre, pour un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens, ſont les mieux choiſis,

ils coûtent ſeize à dix-ſept ſols la livre. Les Perſans, qui ſe contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que douze à treize ſols. Elle revient aux Égyptiens à quinze ou ſeize, parce que leurs cargaiſons ſont compoſées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduiſant le café à quatorze ſols la livre, qui eſt le prix moyen, ſon exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8,785,000 livres. Cet argent ne lui reſte pas; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers verſent de leurs productions dans ſes ports de Jedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves. De la côte Orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire: du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled: de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles: de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe: de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du ſafran d'Inde, du kaïre, du cardamome, des planches même: des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces iſles ſe ſont procurés par des échanges: du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, preſque toutes bleues.

La plus grande partie de ces marchandiſes, qui peuvent être vendues ſix millions, trouve ſa conſommation dans l'intérieur du pays. Le reſte, ſur-tout les toiles, ſe diſtribue dans l'Abyſſinie, à Socotora, & ſur la côte Orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui ſe traitent à Moka, ainſi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, ſa capitale, n'eſt entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils ſont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéreſſer. Toutes les maiſons de commerce ſont tenues par des Banians de Surate ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, auſſi-tôt que leur fortune eſt faite. Ils cédent alors leurs établiſſemens à des négocians de leur nation, qui diſparoiſſent à leur tour, pour être remplacés par d'autres.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilége excluſif de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation ſolemnelle qui avoit fixé à deux & un quart pour cent, les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des préſens qui lui ſervoient à acheter la faveur des cour-

tisans, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient, sur les draps spécialement, leur faisoit dévorer tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différens objets, il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence, & l'on renonça à des établissemens fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, nécessaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subrecargues, chargés de ces opérations, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord assez nombreuses & assez utiles, tomberent successivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également, & la consommation, & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe & des Indes. Souvent même, elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les An-

glois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la Mer-Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expédition pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'est celle de Jedda.

Jedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à vingt lieues de la ville Sainte. Le gouvernement y est mixte. Le Grand Seigneur & le Scherif de la Mecque, en partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils se payent toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Jedda; si

l'on n'avoit craint qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans trois vaisseaux à Jedda. Ils sont chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de soie, souvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit dix millions de livres. Il part de Bengale pour la même destination deux, & le plus souvent trois vaisseaux. Ils appartiennent aux Anglois. Ce sont les marchands libres de cette nation qui les expédient. Autrefois leur compagnie s'y intéressoit; aujourd'hui ces marchands n'ont pour associés que les Arméniens. On peut évaluer ces cargaisons réunies, à sept millions deux cents mille livres. Elles sont composées de riz, de gingembre, de safran, de sucre, de quelques étoffes de soie, & d'une quantité considérable de toiles, la plupart communes. Ces vaisseaux, qui peuvent entrer dans la Mer-Rouge depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mai, trouvent à Jedda la flotte de Suez.

Elle est ordinairement composée de quatorze ou quinze navires, chargés de bled, de riz & de légumes pour la subsistance de l'Arabie. Ils portent pour l'Asie de la verroterie de Venise,

du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des brasselets. Arrivés ensemble en octobre, ils s'en retournent ensemble en février, avec six millions cinq cents milliers pesant de café, & pour sept millions de livres en toiles ou en étoffes. Quoiqu'ils n'aient que deux cents lieues à faire, pour regagner leur port, ils employent à cette navigation deux mois; parce qu'ils sont contrariés par le vent du Nord, qui régne continuellement dans cette mer. Leur ignorance est telle que, malgré l'habitude où ils sont de jetter l'ancre toutes les nuits, ils se regardent comme heureux lorsqu'ils ne perdent que le sixiéme de leurs vaisseaux. Qu'on joigne à ces pertes la cherté des armemens, les droits excessifs qu'il faut payer à Suez, les vexations inévitables dans un gouvernement oppresseur de toute industrie; & l'on sentira que dans la situation actuelle des choses, la liaison de l'Europe avec l'Inde par cette voie, est impraticable.

Les marchandises arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Égyptienne n'emporte pas, sont consommées en partie dans le pays, & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui se rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville a toujours été chere aux Arabes.

Ils pensoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham; & ils accouroient de toutes parts dans un temple, dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion si généralement établie, se contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu : sublime & puissante idée que toutes les religions doivent à la philosophie ! Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel; mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il destinoit à être la capitale de son empire, il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi s'y rendîssent une fois dans leur vie, sous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq piéces de toile de coton, pour servir de suaire, tant à lui, qu'à tous ceux de sa famille que des raisons valables auroient empêché d'entreprendre ce saint voyage.

Cette politique devoit faire, de l'Arabie, le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des pélerins s'élevoit à plusieurs millions.

Le zèle s'est si fort rallenti, sur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indostan & en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. Ce sont des Turcs pour la plupart. Il emportent sept cents cinquante mille piéces de toile, de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achetent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations, par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert, de n'être pas écrâsés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuses les échelles de Suez & de Bassora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour 14, 400,000 liv. & pour environ le huitiéme de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglois sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable. Ils ont acquis la même supériorité en Perse.

LIII. Commerce général du golfe Persi-

Cette nation avoit à peine été admise dans l'empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce

de ces républicains s'établit d'abord sur un pied très-désavantageux ; mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouissoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils se virent bientôt sans concurrens, & par conséquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'est sur ce systême destructeur, qu'étoient fondés les rapports des Persans avec les Hollandois ; lorsque le retour des Anglois, que les François ne tarderent pas à suivre, donna aux affaires une face nouvelle & plus raisonnable.

que, & celui des Anglois en particulier.

Dans le tems que les trois nations faisoient les plus grands efforts pour se donner la supériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire ; on leur fit éprouver mille vexations, plus injustes, plus odieuses les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés & les injustices affoiblissoient les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. L'un de ces despotes étoit si féroce, qu'un grand de la cour disoit, *que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules.* Lorsqu'on annonçoit à

ſon ſucceſſeur que les Turcs envahiſſoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement, *qu'il s'embarraſſoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laiſſâſſent la ville d'Iſpahan.* Il eut un fils ſi baſſement livré aux plus petites pratiques de ſa religion, qu'on l'appelloit, par dériſion, *le moine* ou *le prêtre Huſſein :* caractère moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ſes peuples, que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils ſouverains, les affaires devenoient tous les jours plus languiſſantes à Bender-Abaſſi. Les Aghuans les réduiſirent à rien.

Ces Aghuans ſont un peuple du Kandahar, pays montueux, ſitué au Nord de l'Inde. On les a vus tantôt ſoumis aux Mogols, tantôt aux Perſans, & le plus ſouvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent ſous des tentes, à la maniere des Tartares. Ils ſont petits, & mal-faits; mais nerveux, robuſtes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre eſt remarquable. Des ſoldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent ſur l'ennemi, n'obſervant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les ſuit. Dès que le combat eſt engagé, ils ſe retirent

sur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siécle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jetter sur la Perse, y porter par-tout la désolation, & finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatisme perpétue les horreurs dont ils se sont souillés, dans le cours de leur conquête. Un zèle dévorant pour les superstitions des Turcs, une aversion insurmontable pour la secte d'Ali, leur font massacrer, de sang froid, des milliers de Persans. Dans le même tems, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les Russes, les Turcs & les Tartares. Thamas Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetiere, monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police; mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses, les

ventes Angloises, en Perse, étoient réduites à cinq cents balles de lainerie, à deux cents milliers de fer & autant de plomb. Ces objets réunis ne rendoient que douze à treize cents mille livres payées en argent. Cet état de langueur détermina la compagnie à aller, comme ses rivaux, chercher à Bassora les débouchés que Bender-Abassi lui refusoit.

Bassora est une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le tems de leur plus grande prospérité, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à la même distance du golfe Persique où ces fleuves vont se jetter. Cinquante mille ames forment sa population. Ce sont des Arabes, auxquels se sont joints quinze cents Arméniens, & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, & sur-tout en dattes.

Le port de Bassora devint, comme ses fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célèbre. Les marchandises de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate; & celles des Indes, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle se seroit rouverte, dans le tems de leur décadence, si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des

divisions

diviſions des Arabes, des Perſans & des Turcs. Ces derniers, devenus poſſeſſeurs paiſibles de ce port, ont profité des malheurs de leurs voiſins, pour y rappeller le commerce. Les affaires, qui ſe traitoient à Bender-Abaſſi, ſe font maintenant à Baſſora, qui a recouvré ſon éclat & ſon importance.

Ce changement ne s'eſt pas opéré ſans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la riviere. Ils prévoyoient que ſi ces étrangers avoient la liberté de ſe fixer dans la ville, on ne pourroit pas leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magaſins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mouçon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre tems. A cette raiſon d'une avidité mal entendue, ſe joignoient des idées de ſuperſtition. On prétendit qu'il étoit contraire au reſpect dû à la religion, que des infideles habitâſſent dans une cité conſacrée par le ſang de tant de martyrs, de tant de ſaints perſonnages mahométans. Ce préjugé paroiſſoit faire impreſſion ſur le gouvernement. On fit taire ſes ſcrupules. Les nations donnerent de l'argent, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

Les révolutions ſont ſi fréquentes en Aſie,

qu'il est impossible que le commerce y soit aussi suivi qu'il l'est en Europe. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occasionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Bassora, très-éloigné par sa situation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les tems, on peut, sans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois entrent dans cette somme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les Maures, les Banians, les Arméniens & les Arabes, pour le reste.

Les cargaisons de ces nations sont composées du riz, du sucre, des mousselines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceylan & des Moluques; de grosses toiles blanches & bleues de Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de sandal de Malabar; d'étoffes d'or & d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans, viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées sur

de petits bâtimens Arabes : mais la plupart arrivent ſur des vaiſſeaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret conſidérable.

Les marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant. Elles paſſent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Baſſora, en eſpeces plus eſtimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Baſſora. Il en paſſe la moitié en Perſe, & elle y eſt portée par des caravanes; parce que dans tout l'empire, il n'y a pas un ſeul fleuve navigable. La conſommation s'en fait principalement dans les provinces Septentrionales, un peu moins ravagées que les Méridionales. Les unes & les autres payerent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la ſuite, elles eurent recours à des uſtenſiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliées prodigieuſement. Enfin, on en eſt venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit enfouis, & qui ſortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laiſſe pas aux arbres qui fourniſſoient les gommes, & qui ont été coupés, le tems de repouſſer; ſi les chevres qui donnoient

de ſi belles laines, ne ſe multiplient pas ; ſi les ſoies, qui ſuffiſent à peine au peu de manufactures qui reſtent en Perſe, continuent à être rares ; ſi cet état ne renaît de ſes cendres, les métaux s'épuiſeront, & il faudra renoncer à cette ſource de commerce.

Le ſecond débouché eſt plus aſſuré. Il ſe fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Baſſora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandiſes qui prennent cette route, ſont payées avec de l'or, des draps François, des noix de Galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand uſage pour épiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins conſidérable, c'eſt celui du déſert. Les Arabes, voiſins de Baſſora, vont tous les ans à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à ſix cents mille francs de mouſſelines, dont ils ſe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Veniſe. Les caravanes Arabes ne ſont jamais troublées ſur leur route. Les étrangers même ne courroient point

de riſque, s'ils avoient la précaution de ſe faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette ſûreté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerſellement préférer le chemin du déſert à celui de Bagdad, ſi le pacha de la province, qui a établi des péages en différents endroits de ſon gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'eſt qu'en ſurprenant la vigilance de ſes lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandiſes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il ſe fait à Baſſora & dans ſon territoire, une aſſez grande conſommation, ſur-tout de café. Ces objets ſont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-roſe & des fruits ſecs. On y ajoute des grains, lorſqu'il eſt permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit, ſi l'on vouloit le débarraſſer des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, eſt continuellement traverſée par les vexations qu'on leur fait éprouver, ſinguliérement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne ſont guère moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs

brigandages l'avantage de se pérpétuer dans leurs postes, & souvent de conserver leur tête. Si cette soif de l'or pouvoit se calmer quelquefois, elle seroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à se supplanter, & qui ne craignent pas d'employer, pour y réussir, les moyens les plus exécrables. On vit, en 1748, un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

M. le baron de Knyphausen conduisoit le comptoir Hollandois de Bassora, avec un succès extraordinaire. Les Anglois se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également blesser leurs intérêts & leur vanité, les rendit injustes. Ils animerent le gouvernement Turc contre une industrie qui lui étoit utile, & firent ordonner la confiscation des marchandises & des richesses de leur rival.

Le facteur Hollandois, qui, sous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens, & les débris de sa fortune, à la petite isle de Kareck, située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrê-

tant les bâtimens Arabes & Indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité, attire à son isle les armateurs des ports voisins, les négocians même de Bassora, & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité, lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile homme, n'a pas montré les mêmes talens. Il s'est laissé chasser de sa place, vers la fin de 1765, par le corsaire Arabe Mirmahana. La compagnie a perdu un poste important, & pour plus de deux millions en artillerie, en vivres & en marchandises.

Cet événement a délivré Bassora d'une concurrence qui nuisoit à ses intérêts ; mais il lui en est survenu une autre bien plus redoutable : c'est celle de Mascate.

Mascate est une ville d'Arabie, située sur la côte Occidentale du golfe Persique. Le grand Albuquerque s'en empara en 1507, & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Lorsque les Portugais eurent perdu ce petit royaume, ils voulurent rappeller les affaires à Mascate, dont ils étoient restés les maîtres. Leurs efforts furent inutiles;

& les navigateurs prirent la route de Bender-Abaſſi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde ; & perſonne ne voulut ſe fier à leur bonne-foi. Le port ne voyoit arriver de vaiſſeaux , que ceux qu'ils y conduiſoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation , après que ces maîtres impérieux en eurent été chaſſés en 1648. Leur orgueil l'emportant ſur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller ; & ils étoient encore aſſez puiſſans , pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en ſortît.

Le déclin de leur puiſſance invita l'habitant de Maſcate à cette même piraterie , dont il avoit été ſi long-tems la victime. Il fit des deſcentes ſur les côtes de ſes anciens oppreſſeurs ; & ſes ſuccès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Perſique. Mais il fut châtié ſi ſévérement de ſes brigandages par pluſieurs nations , ſur-tout par les Anglois , qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obſcurité , que les troubles intérieurs & des invaſions étrangeres firent durer long-tems. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Maſcate , & dans tout le pays ſoumis à ſon iman, ſes marchés ont recommencé à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays conſomme par lui-même du riz,

des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'il paye avec de la mirrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, & un peu d'argent. Cependant cette consommation ne seroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascate, placée assez près de l'entrée de la mer persique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora; parce qu'il abrege leur voyage de trois mois; qu'on n'y éprouve aucune vexation; que les droits y sont réduits à un & demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige trois pour cent: mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtimens légers, au Malabar & dans la Mer-Rouge. Une raison particuliere déterminera toujours les Anglois, qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts des cinq pour cent qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme

dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établiſſemens.

Elle n'a pas ſongé à ſe fixer dans l'iſle de Baharem ; & nous ignorons pourquoi. Cette iſle, ſituée dans le golfe Perſique, a ſouvent changé de maître. Elle paſſa ſous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perſe, à qui elle avoit appartenu. Ce fier uſurpateur avoit alors le plus vaſte plan de domination. Il vouloit régner ſur deux mers, dont il poſſédoit quelques bords : mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſoient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golfe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ſes ſujets de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Cette double tranſmigration lui paroiſſoit propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avoient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ſes grands projets ; & la confuſion où tomba ſon empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette isle, célebre par sa pêche de perles, dans le tems même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre. Elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'isle ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour les recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'isle qui ayent cette soumission pour leur Scheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon; mais beaucoup plus grosses que les premieres, & d'une forme plus réguliere que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune: mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée; tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, surtout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé 5, 600, 000 liv. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie : les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans des broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, & la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de Gentils qui ne se fasse un point de religion, de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & ou l'allégorie devient religion ; cet emblême de la pudeur virginale, est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement ; mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont été pêchées. Le Malabar n'a point de perles ; mais il a d'autres richesses.

Le Malabar proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin & la riviere de Neticeram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées plus généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les isles voisines, en commençant par les Maldives.

Commerce général de la côte de Malabar, & celui des Anglois en particulier.

Les Maldives forment une longue chaîne d'isles, à l'Ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille, le nombre de ces isles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes isles n'en

faiſoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura diviſée en pluſieurs portions.

Il eſt vraiſemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la ſuite, les Arabes y paſſèrent, en uſurperent la ſouveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faiſoient plus qu'une; lorſque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garniſon, qui en tenoit les chaînes, fut exterminée; & les Maldives recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles ſont ſoumiſes à un deſpote, qui tient ſa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il eſt le ſeul négociant de ſes états.

Une pareille adminiſtration & la ſtérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être conſidérable. Les exportations ſe réduiſent à des cauris, du poiſſon & du kaire.

Le kaire eſt l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'eſt auſſi bon, auſſi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces mar-

chandises sont échangées contre les noix d'areque.

Le poisson, appellé dans le pays complemasse, est seché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets, de la grosseur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons qu'il paye avec de l'or & avec du benjoin. L'or reste dans les Maldives; & le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cens balles de café, nécessaires à la consommation de ces isles.

Les cauris, sont des coquilles blanches & luisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou qui n'est pas porté à Ceylan, passe sur le bord du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, & qui se chargent en retour de cauris, pour environ 700, 000 liv. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnoie. Le reste est enlevé par

les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre six sols, la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée jusqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n'étoit autrefois guère plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté, la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparerent du Maduré. Le pere du monarque actuel donna à sa couronne plus de dignité qu'elle n'en avoit eu. C'étoit un homme de grand sens. Un de ses voisins lui avoit envoyé deux ambassadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre se disposoit à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce prince avec un visage austere. De déserteurs François & Portugais, il forma un petit corps de troupes, qui, durant la paix, faisoit le service dans la citadelle de Cotate, avec autant de régularité qu'on en trouve dans nos places fortes, & dont il se servit heureusement dans la guerre pour étendre ses possessions. L'intérieur de son pays tira du profit de ses conquêtes, ce qui arrive rarement. Il s'y établit des manufactures grossieres de coton, qui trouve-

rent

rent d'abord un débouché à Tutucurin chez les Hollandois, & qui depuis se sont portées chez les Anglois d'Anjingo.

Il s'est formé deux établissemens Européens dans le Travancor. Celui que les Danois ont à Coleschey, n'est qu'une assez petite loge, d'où ils pourroient cependant tirer réguliérement deux cents milliers de poivre. Telle est leur indolence ou leur pauvreté, que depuis dix ans, ils n'y en ont acheté qu'une fois, & encore en très-petite quantité.

Le comptoir Anglois d'Anjingo a quatre petits bastions sans fossés, & une garnison de cent cinquante hommes blancs ou noirs. Il est situé sur une langue de terre sabloneuse, à l'embouchure d'une petite riviere qui est obstruée les trois quarts du tems par des sables. Son aldée est fort peuplée, & remplie de métiers. Cet établissement est plus utile en général aux agens de la compagnie, qui y achetent pour leur compte du poivre, de la grosse canelle, du très-bon kaire, qu'à la compagnie même, qui n'en tire que cinquante milliers de poivre & quelques toiles de peu de valeur.

Cochin étoit fort considérable, lorsque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparerent de cette place, dont ils furent chassés depuis par les Hollandois. Le souverain, en la

perdant, avoit conſervé ſes états, qui dans l'eſpace de vingt-cinq ans, ont été envahis ſucceſſivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à ſe réfugier ſous les murs de ſon ancienne capitale, où il ſubſiſte d'environ 14,400 liv. qu'on s'eſt obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner ſur le produit de ſes douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs induſtrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y ſont depuis très-long-tems. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie ſur une riviere qui reçoit des vaiſſeaux de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays pluſieurs branches navigables, devroit être naturellement floriſſante. S'il n'en eſt pas ainſi, on ne peut en accuſer que le génie oppreſſeur du gouvernement.

Ce mauvais eſprit eſt, pour le moins, auſſi ſenſible à Calicut. Toutes les nations y ſont reçues, mais aucune n'y domine. Le ſouverain qui lui donne aujourd'hui des loix, eſt Brame. C'eſt preſque le ſeul trône de l'Inde, occupé par cette premiere des caſtes. On en voit régner ailleurs de moins diſtinguées. Il y en a même de ſi obſcures ſur le trône, que leurs domeſtiques ſeroient déshonorés & chaſ-

fés de leurs tributs, s'ils s'avilissoient jusqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de se vanter d'avoir soupé chez le roi. Ce préjugé n'est peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes ; il guérit les courtisans d'une vanité. Tel est l'ascendant des superstitions. C'est sur-tout par elles que l'opinion regne dans le monde. Par les superstitions, la ruse a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout soumis ; l'autre vient & lui donne des loix à son tour. Elles traitent ensemble ; les hommes baissent la tête, & se laissent lier les mains. C'est ainsi que les Brames, dépositaires de la religion & des sciences dans tout l'Indostan, sont employés par-tout par les Rajas, comme ministres ou comme secrétaires d'état, & disposent de tout à leur gré : mais les affaires n'en sont pas mieux conduites.

Tout le Calicut est mal administré, & sa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarrassé d'une infinité de droits, est presqu'entiérement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infideles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages, est de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en est éloignée que de deux lieues, le bois de teke, qui se trouve

en abondance dans les plaines & sur les montagnes voisines.

Des possessions de la maison de Colastry, voisines de Calicut, ne sont guère connues que par la colonie Françoise de Mahé, qui renaît de ses cendres, & par la colonie Angloise de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette derniere a un fort flanqué de quatre bastions sans fossés, une garnison de trois cens Européens, de cinq cens Cipayes, & une population d'environ quinze mille habitans. La compagnie, à qui elle appartient, en tire annuellement quinze cents mille livres pesant de poivre.

A la réserve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guère que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse canelle & le poivre.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit inutile, qui ne ressemble pas mal aux cerises. Son bois, plus parfait au Malabar qu'ailleurs, si l'on en excepte le Canara, où il est supérieur encore, est rouge,

jaune ou blanc. On tire des deux dernieres eſpeces, une huile dont on ſe frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perſe, dans l'Arabie & la Turquie. On le brûle auſſi dans les appartemens, où il répand une odeur douce & ſalutaire. Le ſandal rouge eſt moins eſtimé, & n'eſt guère d'uſage que dans la médecine.

Le ſafran d'Inde, que les médecins appellent Curcuma, eſt une plante dont les feuilles reſſemblent à celles de l'ellebore blanc. Sa fleur eſt d'une très-belle couleur de pourpre; ſes fruits ont, comme nos châtaignes, des hériſſons dans leſquels la ſemence ronde, comme des pois, eſt renfermée. Sa racine qui eſt amere, & qu'on a long-tems regardée comme apéritive, étoit employée autrefois pour la guériſon de la jauniſſe. Les Indiens s'en ſervent pour teindre en jaune; & elle entre dans l'aſſaiſonnement de preſque tous leurs mets.

Le cardamome eſt une graine qu'on emploie dans la plupart des ragoûts Indiens. Sa reproduction ſe fait ſans qu'on la ſeme ou qu'on la plante. Il ſuffit, après la ſaiſon des pluies, de mettre le feu à l'herbe qui l'a produite. Souvent on la mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on la mâche après. La petite, & la plus eſtimée, eſt celle qui ſe trouve dans le territoire de Cananor. La médecine s'en ſert, prin-

cipalement pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac.

Le gingembre eſt une plante, dont la racine eſt blanche, tendre, & d'un goût preſqu'auſſi piquant que le poivre. Les Indiens en mettent dans le riz, qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'inſipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle aſſaiſonne, un goût fort, qui déplaît ſouverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Aſie ſans fortune, ſont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaiſance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il eſt plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être auſſi que le climat exige cette maniere de vivre.

On trouve de la fauſſe canelle, connue en Europe ſous le nom de *caſſa lignea*, à Timor, à Java, à Mindanao; mais celle qui croît ſur la côte de Malabar, eſt fort ſupérieure. Les Hollandois déſeſpérant de pouvoir extirper les arbres répandus dans les forêts qui la produiſent, imaginerent, dans le tems de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des ſouverains du pays, qu'ils renonçaſſent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement

qui n'a jamais été bien rempli, l'est encore moins, depuis que la puissance qui l'avoit dicté a perdu de sa force, & qu'elle a augmenté le prix de la canelle de Ceylan. Celle de Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cents mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe, où des marchands peu fideles la vendent pour bonne ; le reste se distribue dans l'Inde, où elle se vend vingt à vingt-cinq sols la livre, quoiqu'elle n'en ait coûté que six. Ce commerce est tout entier entre les mains des Anglois libres. Il doit augmenter ; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau, dont la racine est petite, fibreuse & flexible. Elle pousse une tige, qui, pour s'élever, a besoin d'un arbre ou d'un échalas. Son bois a des nœuds semblables à ceux de la vigne ; & quand il est sec, il ressemble parfaitement au sarment. Ses feuilles, dont l'odeur est forte & le goût piquant, ont la figure ovale ; mais vers l'extrémité elles diminuent, & se terminent en pointe. Du bouton des fleurs, qui sont blanches, sortent tantôt au milieu, tantôt à l'extrémité des branches, de petites grappes semblables à celles du groseiller. Chacune contient depuis vingt jusqu'à trente grains de poivre. On le cueille communément en octobre, & on l'expose au

ſoleil ſept ou huit jours. Alors ce fruit qui avoit été verd d'abord, & rouge enſuite, dépouillé de ſa pellicule, devient tel que nous le voyons. Le plus gros, le plus peſant & le moins ridé, eſt le meilleur.

Le poivrier ſe plaît dans les iſles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particuliérement ſur la côte de Malabar. On ne le ſeme point, on le plante ; & le choix des rejettons demande une attention ſérieuſe. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de ſa fécondité & les deux qui ſuivent, ſont ſi abondantes, qu'il y a des arbuſtes qui produiſent juſqu'à ſix ou ſept livres de poivre. Les écorces vont enſuite en diminuant ; & l'arbuſte dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douziéme année.

La culture du poivrier n'eſt pas difficile. Il ſuffit de le placer dans les terres graſſes, & d'arracher avec ſoin, ſur-tout les trois premieres années, les herbes qui croiſſent en abondance autour de ſa racine. Comme le ſoleil lui eſt très-néceſſaire, on doit, lorſque le poivrier eſt prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que leur ombre ne nuiſe pas à ſes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut.

Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François ſe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions peſant. A dix ſols la livre, c'eſt un objet de cinq millions. Il ſort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette ſomme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara, les groſſes toiles que lui fourniſſent le Mayſſour & le Bengale, & diverſes marchandiſes que l'Europe lui envoye. La ſolde en argent n'eſt rien, ou peu de choſe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, avoit autrefois plus de richeſſes. C'étoit un grenier de riz preſqu'inépuiſable. Le pays eſt bien déchu, depuis qu'il a ſubi le joug d'Hyder-Alikan. Le commerce de cet état, qui ſe faiſoit librement à Mangalor, ſa capitale, a été concentré tout entier dans les mains du conquérant, qui ne livre ſes denrées qu'à ceux qui lui portent des armes, de la poudre, toutes ſortes de munitions de guerre. On n'a excepté de cette loi que les Portugais, qui, autrefois maîtres de cette province, y ont

toujours conservé une loge, qui, seule, nourrit Goa.

Le commerce qui a fait sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avoit fait de Goa le centre des richesses de l'Inde, & le plus fameux marché de l'Univers. Il n'est plus rien, quoiqu'il soit défendu par deux mille soldats Européens, par une compagnie d'artillerie, par cinq mille cipayes, & qu'il coûte annuellement à l'état treize à quatorze cents mille livres. La superstition, les autodafés, les moines, étouffent jusqu'au desir de son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglément ses loix, il ne lui est resté que la petite isle où il est situé, & les deux péninsules qui forment son port.

Au Nord de Goa, la terre & la mer éleverent, il y a près d'un siécle, une puissance dont personne ne prévit les accroissemens. Son fondateur s'appelloit Conagi Angria. Il se rendit maître de la petite isle de Severndroog, où il étoit soldat, & y construisit un léger bâtiment, avec lequel il se fit pirate. Il n'attaqua d'abord que des bateaux Maures ou Indiens, qui trafiquoient sur cette côte. Ses succès, son expérience, les aventuriers que la réputation de son courage & de sa générosité attiroit auprès

de lui, le mirent en état d'entreprendre de plus grandes choses. Il parvint à se former un état, qui s'étendoit quarante lieues le long de la mer, & qui s'enfonçoit jusqu'à vingt & trente milles dans les terres, selon la disposition des lieux & la facilité de la défense. Cependant il dut ses plus grands succès & toute sa renommée, à ses opérations navales. Elles furent heureusement soutenues par ses successeurs. Maîtres de la côte, ces pirates attaquoient indifféremment tous les pavillons. Outre un grand nombre de bâtimens médiocres, ils enleverent aux nations Européennes les plus gros vaisseaux; le *Darby* & la *Restauration*, aux Anglois; le *Jupiter*, aux François; aux Hollandois, trois vaisseaux à la fois, dont l'un avoit cinquante canons.

La politique Angloise fut déconcertée par ces événemens. Elle avoit d'abord vu avec joie les premiers brigandages, qui mettoient dans ses mains la plus grande partie du commerce, & toute la navigation, parce que ses navires étoient plus forts & mieux équippés que ceux du pays. Cet avantage cessa, lorsque les bâtimens de Bombay, qui trafiquoient à la côte, furent insultés, leur cargaison pillée, & les matelots faits prisonniers. La précaution qu'on prit de n'aller plus qu'en convoi, étoit très-

chere, & se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent inquiétés, & quelquefois pris. Ces déprédations déterminerent, en 1722, la compagnie à joindre ses forces à celles des Portugais, également irrités contre ces pirates. On résolut, de concert, de détruire leur repaire. L'expédition fut honteuse & malheureuse. Celle qui, deux ans après, fut entreprise par les Hollandois avec sept vaisseaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refusoient un tribut qu'ils lui avoient long-tems payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports & des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Gerietſs, capitale de l'état, succomba l'année suivante ; & dans son tombeau fut enseveli un empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déjà que trop redoutable.

Ce peuple, long-tems réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux

grandes villes. Il est célebre à la côte de Coromandel, vers Delhy, & sur le Gange, par ses excursions, par ses brigandages; mais son point central, la masse de ses forces, & sa demeure fixe, sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. On peut prédire que Bacaïm, Chaul, Dabul, tant d'autres lieux si long-tems opprimés par la tyrannie Portugaise, redeviendront quelque chose sous le gouvernement des Marattes. La destinée de Surate est encore plus importante.

Cette ville fut long-tems le seul port par lequel l'empire Mogol exportoit ses manufactures, & recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour la contenir & pour la défendre, on imagina de construire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité sur celui de la ville: on avoit même l'attention de choisir deux gouverneurs, qui ne fussent pas de caractere à se réunir pour l'oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnerent naissance à un troisiéme pouvoir. Les mers des Indes étoient infestées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Musulmans de faire le voyage de la Mécque. Le mogol crut que

le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, feroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choisit pour son amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle, trois lacks de roupies, ou 720,000 liv. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château; & de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion; & l'avarice des Marattes toujours inquiete, devint plus vive que jamais. Depuis long-tems ces barbares, qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui se faisoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le tems que la fortune ne leur avoit pas présenté des avantages plus considérables. Lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne douterent pas que, dans sa fureur, quelqu'un des partis ne leur ouvrît les portes, & ils s'approcherent en force des murailles. Le commerce, qui se voyoit tous les jours à la veille d'être pillé, appella à son secours les Anglois en 1759, & les aida à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir sous leur garde, ainsi que l'exercice de l'amirauté, leur furent assurés par la cour de Delhy, avec les

revenus attachés aux deux postes. Cette révolution a rendu le calme à Surate; mais Bombay, qui l'avoit faite, a acquis un nouveau dégré de considération, de richesse & de puissance.

Cette petite isle, qui n'a pas plus de vingt milles de circonférence, fut assez long-tems peu utile aux Anglois. Personne ne vouloit se fixer dans un pays si mal-sain, qu'il étoit passé en proverbe, *que deux mouçons à Bombay étoient la vie d'un homme.* On attribuoit cette corruption de l'air, à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres basses & marécageuses, à la puanteur du poisson qu'on employoit pour engraisser le pied des arbres. Ces principes de destruction furent corrigés le plus qu'il fut possible. La population de la colonie augmentoit, à mesure que les causes de mort diminuoient; & l'on compte aujourd'hui cinquante mille Indiens nés dans l'isle, ou attirés par la douceur du gouvernement. Quelques-uns s'occupent de la culture du riz; un plus grand nombre, de celle des cocotiers qui couvrent les campagnes; & les autres servent à la navigation & à d'utiles travaux, qui se multiplient tous les jours.

Bombay ne fut d'abord regardé que comme un port excellent, qui, en tems de paix, ser-

voit de relâche aux vaisseaux marchands qui fréquenteroient la côte de Malabar ; &, durant la guerre, d'hivernage aux escadres que le gouvernement enverroit dans l'Inde. C'étoit un avantage très-précieux, dans des mers où les bonnes rades sont fort rares, & où les Anglois n'en ont pas d'autre. L'utilité de cet établissement a beaucoup augmenté depuis. La compagnie en a fait l'entrepôt de tout son commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perse & d'Arabie. Sa position y a attiré des marchands Anglois, qui en ont augmenté l'activité. La tyrannie des Angrias sur ce continent, a poussé quelques Banians à Bombay, malgré l'éloignement que des hommes, qui ne boivent point de liqueurs spiritueuses, doivent avoir pour un séjour où les eaux ne sont pas pures. Enfin les troubles de Surate y ont fait passer quelques riches Maures.

L'industrie & les fonds de tant d'hommes avides de fortune, ne pouvoient pas être oisifs. On a tiré du Malabar, des bois de construction, & du kaire pour les cordages. Des Parsis, venus de Guzurate, les ont mis en œuvre. Les matelots du pays, dirigés par des chefs Européens, se sont trouvés en état de conduire les vaisseaux. C'est Surate qui fournit les cargaisons, partie pour son compte, & partie pour le

le compte des négocians de Bombay. Il en part tous les ans deux pour Baffora, une pour Jedda, une pour Moka, & quelquefois une pour la Chine. Toutes ces cargaisons sont d'une richesse immense. On fait directement de la colonie, des expéditions moins considérables.

Celles de la compagnie en particulier, sont pour les comptoirs qu'elle a formés depuis Surate jusqu'au cap Comorin. Les roupies de Bombay, qui ont remplacé celles de Surate sur toute la côte & dans l'intérieur du pays, lui assurent un avantage de cinq pour cent sur toutes les nations rivales. Elle expédie aussi des cargaisons pour Baffora, pour Bender-Abassi, pour Syndi, où ses établissemens ont pour but principal la vente de ses draps. Treize ou quatorze cents balles suffisent à leur consommation. Ses liaisons avec Surate lui sont plus utiles : cette place lui achete beaucoup de fer & de plomb, quelques étoffes de laine, & lui fournit pour ses retours une grande quantité de manufactures.

Autrefois les vaisseaux expédiés d'Europe se rendoient à l'échelle où ils devoient trouver leur chargement. Ils s'arrêtent aujourd'hui à Bombay. Ce changement doit son origine à l'avantage qu'a la compagnie d'y réunir sans frais toutes les marchandises du pays, depuis

que, revétue de la dignité d'amiral du grand-mogol, elle eſt obligée d'avoir une marine ſur la côte.

Les détails où nous ſommes entrés, feroient penſer que la poſition des Anglois dans le Malabar, eſt telle qu'ils pouvoient la deſirer. Il eſt pourtant prouvé qu'ils ne tirent de tous les établiſſemens qu'ils ont formés ſur cette côte, que 2, 250, 000 livres; tandis que leurs dépenſes annuelles y montent à plus de ſix millions.

Si la compagnie n'avoit été détournée, par les grandes ſcènes qui l'ont occupée au Coromandel & dans le Bengale, on peut croire que les choſes feroient dans un meilleur ordre au Malabar.

Les fortifications de Bombay n'auroient pas été augmentées, enſuite diminuées, étendues de nouveau, & enfin changées à cent repriſes différentes. Des plans formés par les gens de l'art, exécutés par des citoyens honnêtes, auroient prévenu ces énormes diſſipations, qui ont excité une indignation ſi univerſelle.

On auroit envoyé du Gange ou d'Europe des fonds ſuffiſans, pour former chaque année ſept ou huit riches cargaiſons, au lieu de trois ou quatre fort médiocres, que fournit un commerce languiſſant & preſqu'abandonné.

L'état habituel de foiblesse, d'anarchie & de guerre où sont les souverainetés indépendantes dans ce continent, sur-tout vers le Midi, auroit fait imaginer un systême convenable au bonheur de ces peuples, & aux intérêts de la nation qui l'auroit procuré par son influence.

Enfin, la compagnie auroit acquis l'isle de Salsete, que lui offroient les Marattes, pour un secours momentané de cinq cents hommes, contre le souba du Décan ; & elle seroit sortie par cet arrangement de la honteuse dépendance où elle est d'eux, pour ses subsistances.

Ces Barbares ont pris sur les Portugais l'isle très-fertile de Salsete, qui a vingt-six milles de long, sur huit ou neuf de large. De cette conquête, ils menaçoient Bombay, qui n'en est séparé que par un canal étroit, & guéable dans les eaux basses. L'invasion est impraticable, depuis que les Anglois ont élevé de grandes fortifications, & jetté une garnison nombreuse dans leur colonie, devenue plus importante. Les Marattes, eux-mêmes, en sont persuadés ; mais ils pensent pouvoir ruiner cet établissement, sans même l'attaquer. Ils n'ont pour cela, disent-ils, qu'à lui refuser des vivres à Salsete, & l'empêcher d'en tirer du continent. Les observateurs qui connoissent bien

la disposition des lieux, voient plus que de la vraisemblance dans ces idées.

Enfin depuis la faute, peut-être nécessaire, qu'on a faite, de remettre aux Marattes tous les ports des Angrias, ces barbares augmentent tous les jours leur marine. Leur ambition croîtra avec leur puissance; & il n'est pas possible qu'à la longue leurs prétentions, & les prétentions des Anglois, ne se choquent.

Si nous osions hasarder une conjecture, nous ne craindrions pas de prédire que les agens de la compagnie feront les auteurs de la rupture. Indépendamment de la passion commune à tous leurs pareils d'exciter des troubles, parce que la confusion est favorable à leur cupidité; ils sont rongés du dépit secret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenses qui se sont faites au Coromandel, & sur-tout dans le Bengale. Leur avarice, leur jalousie, leur orgueil même, les porteront à peindre les Marattes comme des voisins inquiets, toujours prêts d'envahir Bombay; à exagérer la facilité de dissiper ces aventuriers, pourvu que l'on soit en force; à vanter l'avantage de piller leurs montagnes, remplies des trésors de l'Indostan qu'ils y accumulent depuis un siècle. La compagnie, accoutumée au rôle de conquérant, & qui n'a plus un

besoin urgent de ses troupes dans le Gange, adoptera un plan qui lui présentera une augmentation de richesses, de gloire & de puissance. Si ceux qui craignent cet esprit d'ambition réussissoient à la détourner de cette nouvelle entreprise, elle y seroit de force engagée par ses employés; & quel que fût l'événement de cette guerre pour ses intérêts, il seroit toujours favorable à ceux qui l'y auroient entraînée. Ce malheur est moins à craindre sur les côtes de Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'au Gange.

LV. Commerce général de la côte de Coromandel, & celui des Anglois en particulier.

Les géographes & les historiens distinguent toujours ces deux régions, occupées par deux peuples, dont la langue, le génie, les habitudes ne se ressemblent point. Cependant comme le commerce qui s'y fait est à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même maniere; nous les désignerons sous le nom général de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une & sur l'autre, on éprouve depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, une chaleur excessive qui commence à neuf heures du matin, & qui ne finit qu'à neuf heures du soir. Elle est toujours temperée durant la nuit, par un vent de mer qui vient du Sud-Est; le plus souvent même on jouit de cet agréable rafraîchissement, dès

les trois heures après midi. L'air eſt moins embrâſé, quoique trop chaud, le reſte de l'année. Les pluies ſont preſque continuelles dans les mois de novembre & de décembre. Un ſable, tout-à-fait aride, couvre cette immenſe plage dans l'eſpace de deux milles & quelquefois ſeulement d'un mille.

Pluſieurs raiſons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui étoient paſſés aux Indes. Elle étoit ſéparée, par des montagnes inacceſſibles, du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la ſûreté & l'induſtrie.

A cette époque, l'empire de Biſnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état, avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conſeils; ils viſitoient leurs provinces; ils adminiſtroient la juſtice. La proſpérité les corrompit. Ils contracterent peu-à-peu l'habitude de ſe montrer rarement aux peuples, d'abandonner le ſoin des affaires à leurs généraux & à leurs miniſtres. Cette conduite préparoit leur

ruine. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, se rendirent indépendans sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Maissour, de Gingi, & quelques autres, usurperent aussi l'autorité souveraine, mais sans quitter leurs anciens titres de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrerent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose. Il se réduisoit aux diamans de Golçonde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe & en Asie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fréquentoient sa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même destination que les diamans.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations Européennes, qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les mar-

chandises de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable; ni par la privation totale de ports, dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année; ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées; ni par la tyrannie & l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendroit chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale, des grains pour la subsistance; que neuf mois d'une navigation paisible, seroient plus que suffisans pour les chargemens; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier, pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes, qui opprimoient ces contrées.

Les premieres colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force; la plupart se formerent du consentement des souverains : toutes eurent un terrein très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuses qui formoit toute leur défense. Avec le tems, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplierent en peu de tems le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établissemens, blesserent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étoient formés;

mais leurs efforts, pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités, selon la mesure des richesses & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilége exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers; &, par dégrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglois ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan, ont écarté les hommes de ces riches mines; & l'anarchie, dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n'est pas assez différente de la nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés & perfectionnés par notre industrie. On

y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croyent que la cherté de notre main-d'œuvre nous a ſeule empêché d'adopter ce genre d'induſtrie, ſont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les fruits ſauvages & les drogues propres à la compoſition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes. Elle nous a ſur-tout refuſé les eaux qui leur ſervent de mordant; & qui, bonnes à Pondichery, ſont parfaites à Madras, à Paliacate, à Mazulipatam, à Biblipatam.

Les Indiens ne ſuivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles; ſoit qu'il y ait des pratiques minutieuſes, particulieres à certaines provinces; ſoit que les différens ſols produiſent des drogues différentes, propres aux mêmes uſages.

Ce ſeroit abuſer de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente & pénible des Indiens, dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui ſemble autoriſer cette conjecture, c'eſt qu'ils ſe ſont arrêtés dans la carriere des arts, ſans y avoir avancé d'un ſeul pas depuis

plusieurs siécles ; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on seroit tenté de croire que, depuis un tems immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus industrieux ; mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité considérable de toiles ; & que, dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs ; parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les especes ; on

peut dire que les belles ſe fabriquent dans la partie Orientale, les communes au milieu, & les groſſieres à la partie la plus Occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & ſur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou ſix lieues de la mer, où le coton eſt plus cultivé, où les vivres ſont à meilleur marché. On y fait des achats qu'on pouſſe trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, ſont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandiſes qu'on veut. On en régle le prix ſur des échantillons ; & on leur donne, en paſſant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire ſon origine de la néceſſité où ils ſont eux-mêmes de faire, par le miniſtère de leurs aſſociés ou de leur agens, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les ſurveiller pour la ſûreté de ce capital, & d'en diminuer par degrés le fonds, en retirant journellement les toiles à meſure qu'elles ſont ouvrées. Sans ces précautions, on ne ſeroit jamais aſſuré de rien dans un gouvernement, où l'oppreſſion empêche le tiſſerand de travailler

pour son compte, soit qu'il n'en ait pas l'aisance, ou qu'il n'ose la montrer, de peur des exactions.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur assure, pour le tems le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, & de la qualité qu'elles les desirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoye d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation; on est même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaises, & qu'on auroit rebutées dans un autre tems. La nécessité de completter les cargaisons & d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperoit, en pensant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable à

la compagnie à laquelle ils ſont attachés. Outre qu'ils ne ſont pas la plupart aſſez riches pour former un projet ſi vaſte, ils ne ſeroient pas ſûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie, qui les occupe, de faire ſes armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouché pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par ſa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas; & les autres compagnies Européennes ſe trouvent pourvues ou aſſurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'eſt un uſage immémorial dans l'Indoſtan, que tout citoyen qui emprunte, donne un titre écrit à ſon créancier. Cet acte n'eſt admis en juſtice, qu'autant qu'il eſt ſigné de trois témoins, & qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorſque le débiteur manque à ſes obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'eſt enfermé; parce qu'on eſt bien aſſuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne ſe permet-

troit pas même de manger, ſans en avoir obtenu la permiſſion de ſon créancier.

Les Indiens diſtinguent trois ſortes d'intérêts; l'un, qui eſt péché; l'autre, qui n'eſt ni péché, ni vertu; un troiſiéme, qui eſt vertu: c'eſt leur langage. L'intérêt, qui eſt péché, eſt de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'eſt ni péché, ni vertu, eſt de deux pour cent par mois; l'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent par mois. Le dernier eſt, à leurs yeux, un acte de bienfaiſance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement ſoit celui qu'obtiennent les nations Européennes, qui ſont réduites à emprunter, on ſent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité, ſans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'eſt point dans les mains des naturels du pays. Seulement, dans la partie Occidentale, il y a des Mahométans, connus ſous le nom de Chalias, qui font à Naour & à Porto-Novo, des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'Eſt. Outre les bâtimens aſſez conſidérables qu'ils employent dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations, pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatam, employent leur induſtrie d'une autre maniere. Ils font venir du Bengale des toiles blan-

ches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment; & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons, qui sont bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont, pour associés, que quelques Banians, quelques Arméniens, fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'isle de France. Les Anglois, douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois, quinze cents à leurs divers établissemens. A l'exception de cinq cents balles, destinées pour Manille, qui coûtent chacune 2, 400 livres, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'éleve pas au-dessus de 720 livres. Ainsi, la totalité de trois mille cinq cents balles ne passe pas 3, 360, 000 liv.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles; huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en

s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatam ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 livres; c'est donc 8, 160, 000 liv. qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles sortent.

Ni l'Europe, ni l'Asie, ne payent entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange, des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail & quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du poivre, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis, peuvent monter à 4, 800, 000 livres. Il résulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent, 6, 720, 000 livres.

L'Angleterre, qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu'elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissemens. Elle s'est emparée, en 1757, de Maduré, ville considérable & assez fortifiée. Ce ne sont pas des vues de commerce qui y ont fixé les conquérans. Les toiles, propres pour l'Est de l'Asie & pour l'Afrique, qui se fabriquent dans le

royaume dont elle est la capitale, sont la plupart portées aux comptoirs Hollandois de la côte de la Pêcherie. L'utilité de cette possession pour les Anglois, se borne à en tirer des revenus plus considérables, que les dépenses qu'ils sont obligés d'y faire.

Trichenapaly, quoique ruiné de fond en comble par les guerres cruelles qu'il a eues à soutenir, est, pour eux, bien plus important. Cette forte place est la porte du Tanjaour, du Mayssour, du Maduré, & leur donne une grande influence dans ces trois états.

Ce fut uniquement pour s'assurer d'une communication facile avec cette célèbre forteresse, qu'ils s'emparerent, en 1749, de Divicottei, dont le territoire n'a que trois milles de tour. On ne voit ni sur les lieux, ni au voisinage, aucune espece de manufacture, on & n'en peut tirer que quelques bois & un peu de riz. La garde de ce comptoir coûte environ 40, 000 l. dépense qui absorbe tout ce qu'il peut rendre. Cependant, ce seroit un poste important, s'il étoit vrai, comme quelques hommes éclairés l'ont écrit, qu'il ne fallût que des frais médiocres pour y mettre le Colram en état de recevoir les plus grands vaisseaux. Alors la côte de Coromandel ne seroit plus sans ports; & la nation, maîtresse du seul port qui s'y trouve-

roit, auroit, pour pousser son commerce, un moyen puissant dont seroient privées les nations rivales.

Les Anglois acheterent, en *1686*, Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la somme de 742, 500 livres, leur fut assurée par les Mogols, qui s'emparerent du Carnatte peu de tems après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés; ils bâtirent, à une portée de canon, la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une riviere & sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé, dans la suite, trois aldées, qui, avec la ville & la forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour quinze cents mille francs, des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les François ont porté, en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, ne lui ont fait qu'un mal passager. Son activité

paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de 144, 000 liv. couvre tous les frais que peut occasionner cette colonie. Mazulipatam présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, qui des mains des François, a passé dans celles des Anglois en 1759, n'est plus ce qu'elle étoit, lorsque les Européens doublerent le cap de Bonne-Espérance, à la fin du quinziéme siécle. Il ne s'y fabrique, il ne s'y vend que peu de toiles qui, malgré leur beauté, ne peuvent pas former un objet d'exportation fort considérable. Aussi ses nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter, que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravanes qui viennent de très-loin s'y pourvoir de sel, par les liaisons qu'ils ont formées dans l'intérieur des terres; ils sont parvenus à établir l'usage de leurs draperies, dans les contrées les plus reculées du Décan, & cette prospérité doit augmenter encore. A cet avantage s'en joint un autre; celui de tirer du produit du sel, du produit des douanes, 1, 320, 000 l.

dont 600, 000 livres seulement; sont absorbées par les frais annuels de l'établissement.

Vizagapatam est une petite ville presque sans territoire, qui n'a pas quatre mille habitans. Sa position entre Mazulipatam & Ganjam, attire dans son sein les belles toiles de cette partie de l'Orixa. Elles consistent en cinq ou six cents balles, qui coûtent 480, 000 livres.

Les marchandises qu'on tire de toutes ces places, & de quelques comptoirs subalternes, qui changent suivant les circonstances, sont portées à Madraz, le centre de toutes les affaires que la nation fait à la côte de Coromandel.

Cette ville fut bâtie il y a cent ans par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate, & sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrein sabloneux, tout-à-fait aride & entierement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'un milie; on chercha les raisons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; & ses ennemis l'accuserent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie Portugaise. Cet établissement s'est tellement accru avec le tems, qu'il a été partagé

en trois divisions. La premiere, connue en Europe sous le nom de fort Saint-George, & aux Indes sous celui de Ville-Blanche, sert d'habitation à quatre ou cinq cents Anglois, hommes, femmes ou enfans. Elle n'est défendue que par un mur peu épais, & par quatre bastions construits sans intelligence. Au Nord, est la ville Noire, plus grande & moins fortifiée encore, où les Juifs, les Arméniens, les Maures, les plus riches d'entre les Indiens, font leur séjour. Vient ensuite un fauxbourg entierement ouvert, rempli d'un peuple nombreux. Les trois divisions qui forment la place; deux aldées qui en sont peu éloignées, & le territoire entier qui n'a pas plus de quinze milles de circonférence, contiennent deux cents cinquante mille habitans, presque tous nés aux Indes.

Dans une si grande population, il n'y a que peu de tisserands. Quinze mille ouvriers sont occupés à imprimer, à peindre les belles perses qui se consomment en Europe; une quantité considérable de toiles communes destinées pour les différentes échelles des mers d'Asie, sur-tout pour les Philippines. Peut-être compteroit-on quarante mille personnes dont l'industrie est employée à arranger, à débiter du corail, de la verroterie, dont les femmes, dans l'intérieur des terres, ornent leurs che-

veux, ou forment des colliers & des bracelets. D'autres travaux inséparables d'un grand entrepôt, occupent beaucoup de bras. Les colons qui ont mérité la confiance de la compagnie, se répandent dans l'Arcate & dans les pays voisins, pour y acheter les marchandises dont elle a besoin. Les plus considérables d'entr'eux prêtent de l'argent aux négocians Anglois qui, sans être de la compagnie, ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l'Asie; ils s'associent avec eux, ou chargent sur leurs bâtimens des effets pour leur propre compte. Les entreprises réunies de la compagnie & des particuliers, ont fait de Madraz une des plus opulentes & des plus importantes places de l'Inde.

Indépendamment des bénéfices que font les Anglois sur les toiles qu'ils tirent de cette ville, sur les draps & les autres marchandises qu'ils y vendent; les douanes, les droits sur le tabac & sur le bétel, & quelques autres impositions, leur forment un revenu de 1,200,000 livres. Une garnison de mille Européens, & de quinze ou dix-huit cents Cipayes, assure la durée de ces avantages.

Tel est, à la côte de Coromandel, l'état de la compagnie Angloise, envisagée seulement

comme corps marchand. Il reste à la considérer sous un point de vue politique.

Les Anglois entreprirent en 1751 de donner la Nababie d'Arcate à Mamet-Alikan. L'exécution de ce grand projet éprouva des difficultés sans nombre. Elles furent enfin surmontées, après des combats, des défaites, des victoires, des négociations, qui durerent bien des années. Le nouveau souverain, auquel il restoit toujours beaucoup d'ennemis, mit sa personne sous la sauve-garde de ses protecteurs, en fixant sa personne à Madraz; & ses provinces, sous la protection de leurs armes, en leur en abandonnant totalement la défense. Pour les mettre en état de porter le fardeau dont ils se chargeoient, & de se rembourser des avances qu'ils avoient faites, on convint qu'ils jouiroient des revenus du pays qui, dans des tems plus heureux, furent de 12, 000, 000 liv. & qui sont encore de 8, 400, 000 liv. au moins. Il est vrai qu'il en faut prélever 2, 880, 000 l. pour les dépenses publiques, & autant pour l'entretien du Nabab: mais il en reste toujours 2, 640, 000 livres, en pur bénéfice pour la compagnie. Par cet arrangement, elle tient le Carnate, c'est-à-dire la contrée la plus industrieuse de ces vastes régions, dans une dépendance entiere.

Pour augmenter encore leur influence sur ces côtes, les Anglois méditoient depuis long-tems d'acquérir un grand territoire aux environs de Mazulipatam. Ils réussirent en 1767 à se faire céder, par le souba du Décan, les provinces de Candavir, d'Elour, de Montafanagar, de Ragimendry & de Chicakol. Cette prodigieuse extension de revenu & de territoire leur faisoit penser, qu'ils n'auroient plus qu'à jouir du bonheur de leur position; lorsqu'ils virent se former contr'eux un orage, qui pouvoit ébranler leur fortune, & peut-être la renverser.

Hyder-Aikan, soldat de fortune, qui avoit appris la guerre des Européens, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayssour. Ses forces & sa réputation l'enhardirent à sommer le souba du Décan & le nabab du Carnate, de se joindre à lui, pour chasser les Anglois du Coromandel, sous peine de voir ravager toutes leurs provinces. La compagnie crut qu'il étoit de sa gloire & de ses intérêts de prévenir un ennemi qui annonçoit si fiérement sa haîne & ses projets; & fit marcher une armée contre lui, au mois de mars 1767.

Le colonel Wood, qui la commandoit, marchoit avec confiance; lorsqu'à son grand étonnement, il se vit en tête une armée exacte-

ment payée, très-bien disciplinée, composée de trente mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux, & qui conduisoit un train d'artillerie considérable. La guerre se tourna en ruses, comme le desiroit Hyder, génie artificieux & fécond en stratagêmes. Il eut l'art de surprendre ses ennemis dans leurs camps, de leur enlever leurs vivres & leurs équipages, de s'emparer de leurs meilleures places par des intelligences bien ménagées, de pousser devant lui leurs troupes, battues, découragées, presque révoltées par le défaut de solde; & il en vint à leur faire craindre de voir leur capitale assiégée, pillée & détruite. Le découragement devenoit universel; lorsque des secours arrivés à propos, mirent le général Anglois en état de se reporter en avant. Il réussit, le 4 octobre 1768, à forcer les Indiens à une bataille rangée qu'ils avoient paru jusqu'alors vouloir éviter. Ce fut peut-être l'action la plus disputée, la plus sanglante qu'on eût encore vue dans ces contrées. A la fin, Wood resta le maître du champ, où de part & d'autre, l'on avoit combattu si vaillamment : mais ce fut tout le fruit qu'il retira de sa victoire.

Hyder, quoique vaincu, présentoit un front menaçant; étoit toujours redoutable. On lui fit porter des paroles de conciliation. Il les écouta

assez froidement; & ce ne fut pas sans de grandes négociations, ni, si l'on en croit quelques relations, sans des présens considérables, qu'on le détermina à la paix, après deux ans de guerre. Ce prince continue à paroître aux Anglois plutôt un ennemi contre lequel il faut être toujours en garde, qu'un allié sur lequel ils puissent compter. Les plus éclairés d'entr'eux pensent même, qu'à moins que leur nation ne soit débarrassée, de quelque maniere que ce puisse être, d'un voisin trop ambitieux & trop actif, pour la laisser tranquille; elle ne pourra pas compter sur la puissance que des circonstances heureuses lui ont procurée au Coromandel. Voyons sa position dans le Bengale.

LVI. Commerce général du Bengale, & celui des Anglois en particulier.

Le Bengale est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'Orient par le royaume d'Azham & d'Arrakan; au Couchant, par plusieurs provinces du grand-mogol; au Nord, par des rochers affreux; au Midi, par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange, qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque tems dans le Caucase, & entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontiere. Cette riviere, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'isles vastes, fertiles & bien peuplées, va se perdre dans l'Océan

par pluſieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit ſi ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'aſſurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richeſſes, du tems de Pline, étoient célebres dans l'Univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient ſitués en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ſes murs.

L'hiſtoire des révolutions, dont le Bengale a été le théâtre, eſt mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit ſeulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un ſeul royaume & pluſieurs états. Un ſeul maître lui donnoit des loix; lorſqu'un deſpote plus puiſſant, Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas ceſſé de reconnoître les Mogols pour ſes ſouverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord ſa cour à Raja-Mahol: il la transféra dans

la suite à Daca. Depuis 1718, elle est à Moxudabat, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs nababs & rajas sont subordonnés à ce vice-roi, nommé souba.

Ce furent long-tems les fils du grand-mogol qui occuperent ce poste important. Ils abuserent si souvent, pour troubler l'empire, des forces & des richesses dont ils disposoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy; mais ils se montrerent peu exacts à envoyer au trésor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce désordre augmenta encore, après l'expédition de Koulikan; & les choses furent portées si loin, que l'empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autorisa en 1740 à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, au nombre de deux cents mille hommes, partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix ans, & n'en sortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement despotique, qui est malheureusement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale; mais aussi un petit district qui y avoit

conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Bisnapore. Il est conduit de tems immémorial par une famille Bramine de la tribu des Rajeputes. C'est là qu'on retrouve, sans altération, la pureté & l'équité de l'ancien systême politique des Indiens. On a vu jusqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéressant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprétes peu fideles des mœurs & des usages qui ne sont plus. Le philosophe, transporté dans le Bisnapore, se trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde; il converseroit avec eux; il suivroit les progrès de cette nation, qui fut célébre, pour ainsi-dire, au sortir du berceau; il verroit se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne-foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable

que ces édifices politiques, qui, formés par l'impoſture & l'enthouſiaſme, ſont les fléaux du genre-humain, & deſtinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés; le gouvernement de Biſnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'eſt établi, s'eſt maintenu ſur des principes qui ne changent point, & n'a pas ſouffert plus d'altération que ces mêmes principes. La poſition ſinguliere de cette contrée, a conſervé ſes habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantiſſant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le ſang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs poſſeſſions; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluſes des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire, ont été ſi ſouvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les aſſervir. On a pris le parti de ſe contenter d'une apparence de ſoumiſſion.

La liberté & la propriété ſont ſacrées dans le Biſnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il ſoit, n'y eſt pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui ſe chargent de ſa ſûreté. On lui donne gratuitement des guides

qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une attestation de leur conduite, qui est enregistrée & envoyée ensuite au raja. Tout le tems qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers, est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelqu'autre effet de prix, les suspend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent; ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'état, est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il

qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorsqu'il le juge à propos.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné d'un pareil bonheur, cette province ne laisse pas d'être la plus riche & la plus peuplée de l'empire. Indépendamment de ses consommations qui sont nécessairement considérables, il se fait des exportations immenses. Une partie des marchandises, va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les payent avec du musc & de la rhubarbe.

La rhubarbe, qu'on commence à cultiver avec succès dans les montagnes d'Écosse, n'est pas, comme on le croit communément, une plante qui rampe : elle croît par touffe, de distance en distance. On ne la seme pas : sa graine tombe naturellement à terre, & produit un nouveau plant.

Le musc est une production particuliere au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est, dans son origine, qu'un sang pu-

tride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie, ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire il faut nécessairement la tempérer, en y mêlant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les chasseurs avoient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mêlanges frauduleux, ordonna que toutes les vessies, avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs, qui les fermeroient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mousselines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du

Gange; mais elle y faisoit rester une somme à-peu-près égale qui en seroit sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les lieutenans du Mogol se sont rendus comme indépendans; depuis qu'ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la cour est fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler, n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution; mais aussi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Cateck fait la meilleure partie.

Le Cateck est un district assez étendu, un peu au-dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, situé sur une riviere navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge pour ces isles du riz, de grosses toiles, quelques soieries; & l'on y reçoit en échange des cauris qui servent de monnoie dans le Bengale, & qui sont vendus aux Européens.

Les habitans du Cateck, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus

considérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en est séparé que par une riviere qui se jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon lui est due; qu'elle a passé d'Asham au Pégu, & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel, dont il sentoit un besoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du siécle, quelques Brames de Bengale allerent porter leurs superstitions à Asham, où on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuaderent à ce peuple, qu'il seroit plus agréable à Brama, s'il substituoit le sel pur & sain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le souverain consentit à le recevoir, à condition; que le commerce exclusif en seroit dans ses mains; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis; & que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontiere du royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt & pour l'intérêt

des prêtres qui les prêchoient, & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham, une quarantaine de bâtimens de cinq à six cents tonneaux chacun, dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents pour cent de bénéfice. On reçoit en payement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque, & sur-tout de la soie.

Cette soie, unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés, fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répétent douze fois dans l'année ; mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulieres ont conservées aux naturels du pays ; tous les autres bâtimens expédiés du Gange pour les différentes échelles de l'Inde, appartiennent aux Européens & sont construits au Pégu.

Le Pégu est un pays situé sur le golfe de Bengale, entre les royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions si fréquentes dans tous les empires despotiques de l'Asie, s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement, le centre d'une grande puissance, & la province de plusieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava.

Le seul port de Pégu, ouvert aux étrangers, s'appelle Syriam. Les Portugais, durant leur prospérité, en furent assez long-tems les maîtres. Il jettoit alors un grand éclat. Aujourd'hui, on ne le voit guère fréquenté que par les Européens établis au Coromandel & dans le Bengale. Ces derniers ne peuvent y vendre que quelques toiles grossieres. On ne les y verroit point aller, sans le besoin de construire ou de radouber des vaisseaux. Hors le fer & les cordages, ils y trouvent tous les matériaux propres à cet objet, d'une excellente qualité & à un prix honnête. Depuis qu'on s'est dégoûté de la construction trop chere de Surate; Syriam est devenu le chantier général des bâtimens qui naviguent d'Inde en Inde.

Ils en exportent du bois de Tecke, de la cire, de l'ivoire, du calin & une huile excellente pour la conservation des vaisseaux. Tout ce

que l'univers possede de parfait en topazes, en saphirs, en améthistes & en rubis, vient du Pégu. On les trouve rarement à Syriam; & pour en avoir, il faut pénétrer jusqu'à la cour, qui se tient à Ava. Les Arméniens y ont pris depuis quelque tems un tel ascendant, qu'ils rendent le commerce difficile aux Européens, même aux Anglois, les seuls qui ayent formé un établissement au Pégu.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est celui de l'opium. L'opium est le produit d'une plante, appellée pavot, dont la racine est à-peu-près de la grosseur du doigt, & remplie comme le reste de la plante, d'un lait amer. Sa tige, qui est ordinairement lisse & quelquefois un peu velue, a deux coudées de hauteur. Sur cette tige, naissent des feuilles semblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crêpues, couleur de verd de mer. Ses fleurs sont en rose. Lorsque le pavot est dans la force de sa séve, on fait au sommet une légere incision, dont il découle quelques larmes d'une liqueur laiteuse, qu'on laisse figer & qu'on recueille ensuite. On répete jusqu'à trois fois l'opération; mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli,

on l'humecte & on le paîtrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistence, la viscosité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejetté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Patna, situé sur le haut Gange, est le lieu de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer, trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre se vend sur les lieux, cinq à six cents francs. Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'opium raffiné.

Dans tous les pays qui sont à l'Orient de l'Inde, on a une passion extrême pour l'opium. Les empereurs Chinois l'ont réprimée dans leurs états, en condamnant au feu tout vaiſ-

ſeau qui porteroit cette eſpece de poiſon, toute maiſon qui en recevroit. A la côte de Malais, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macaſſar & à Sumatra, la conſommation en eſt immenſe. Ces peuples le fument avec le tabac. Ceux qui veulent faire quelque action déſeſpérée, s'enivrent de cette fumée. Ils ſe jettent enſuite indifféremment ſur tout ce qu'ils rencontrent : ils iroient ſur un ennemi, au travers d'une pique. Les Hollandois, poſſeſſeurs de preſque tous les lieux où l'opium fait le plus de ravage, ont été plus touchés du bénéfice qu'ils retiroient de ſa vente, que de pitié pour ſes nombreuſes victimes. Plutôt que d'en interdire l'uſage, ils ont autoriſé les particuliers à maſſacrer tous ceux qui étant ivres d'opium, courroient les rues avec des armes. Ainſi certaines légiſlations introduiſent & nourriſſent des paſſions & des opinions enivrantes & furieuſes; & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne ſait d'autre remede que la mort & les ſupplices.

La compagnie de Hollande faiſoit autrefois le commerce de l'opium dans ſes poſſeſſions. Elle en débitoit peu; parce qu'on gagnoit quatre cents pour cent à l'introduire en fraude. En 1743, elle abandonna cette branche de

ſon commerce à une ſociété particuliere, à qui elle livre une certaine quantité d'opium à un prix convenu. Cette ſociété compoſée des principaux membres du gouvernement de Batavia, fait des gains immenſes; perſonne n'oſant s'expoſer à leurs pourſuites, en contrariant leurs intérêts par la contrebande. La côte des Malais & une partie de l'iſle de Sumatra, ſont pourvues d'opium par des négocians libres Anglois, qui gagnent plus ſur cette marchandiſe, que ſur les toiles communes qu'ils portent à ces différens marchés.

Ils envoyent à la côte de Coromandel du riz & du ſucre dont ils ſont payés en argent, à moins qu'un heureux haſard ne leur y faſſe trouver quelque marchandiſe étrangere à bon compte. Ils expédient un ou deux vaiſſeaux avec du riz, des toiles & de la ſoie: le riz eſt vendu à Ceylan, les toiles au Malabar, & la ſoie à Surate, dont on rapporte du coton, que les manufactures groſſieres de Bengale employent utilement. Deux ou trois bâtimens, chargés de riz, de gomme-lacque & de toileries, prennent la route de Baſſora, d'où ils reviennent avec des fruits ſecs, de l'eau-roſe, & ſur-tout de l'or. L'Arabie ne paye qu'avec de l'argent & de l'or, les riches marchandiſes

qu'on lui porte. Le commerce du Gange avec les autres échelles de l'Inde, fait rentrer vingt-huit millions par an dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des Européens & se fasse sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens ; mais les Arméniens, qui depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange où ils ne faisoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y sont encore plus considérables. L'impossibilité où sont les naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de risque à faire le négoce à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui se connoissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient; & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caissiers ; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au

moins, devient plus fort, lorſqu'on eſt réduit à emprunter des Cheks.

Ces Cheks ſont une famille d'Indiens, puiſſante de tems immémorial ſur le Gange. Ses richeſſes ont mis long-tems dans ſes mains la banque de la cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont miſe en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, ſoixante, & juſqu'à cent millions. Lorſqu'on n'a pas pu les lui rendre, on lui a permis de ſe dédommager en opprimant les peuples. Une fortune ſi prodigieuſe & ſi ſoutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'eſt pas poſſible de comprendre, comment cet édifice a pu s'élever, comment ſur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce myſtère, il faut ſavoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les nababs & rajas de Bengale ſe ſont mis dans ſa dépendance; que ce qui entoure le ſouba, lui a été conſtamment vendu; que le ſouba lui-même s'eſt ſoutenu, ou a été précipité par les intrigues de cette famille. On peut ajouter que ſes membres, ſes tréſors étant diſperſés, il n'a jamais été poſſi-

ble de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Les Européens qui fréquentoient le Gange, n'ont pas été assez frappés de ce despotisme, qui devoit les empêcher de se mettre dans les fers des Checks. Ils sont tombés, en empruntant de ces avides financiers des sommes considérables à neuf pour cent en apparence, mais en effet à treize, par la différence des monnoies qu'on leur prêtoit, à celles qu'ils étoient obligés de donner en payement. Les engagemens des compagnies de France & de Hollande, ont eu des bornes. Ceux de la compagnie d'Angleterre, n'en ont point connu. En 1755, elle devoit aux Checks environ vingt-huit millions.

Telle est la conduite de ces corps considérables, qui sont les seuls agens du commerce de l'Europe avec le Bengale. Les Portugais, qui fréquenterent les premiers cette riche contrée, eurent la sagesse de former leur établissement à Chatigan, port situé sur la frontiere d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois qui, sans se commettre avec ces ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, chercherent le port qui, sans nuire à leur projet, les ex-

posoit le moins aux hostilités. En 1603, ils jetterent les yeux sur Balassor ; & toutes les compagnies, plutôt par imitation que par des combinaisons bien raisonnées, suivirent depuis cet exemple. L'expérience leur apprit qu'il leur convenoit de se rapprocher des différens marchés d'où elles tiroient leurs marchandises ; & elles remonterent le bras du Gange qui, après s'être séparé du corps du fleuve à Morchia au-dessus de Cassimbazar, se perd dans l'Océan au voisinage de Balassor, sous le nom de riviere d'Ougli. Le gouvernement du pays leur accorda la liberté de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures, & celle de se fortifier sur cette riviere.

En la remontant, on trouve d'abord Calcutta, qui est le principal établissement de la compagnie Angloise. L'air y est mal-sain, l'eau saumatre, l'ancrage peu sûr, & les environs n'offrent que peu de manufactures. Ces inconvéniens n'ont pas empêché qu'un grand nombre de riches négocians Arméniens, Maures & Indiens, attirés par la liberté & la sûreté, n'y fixassent leur séjour. Le peuple s'est multiplié dans les proportions, sur un terrein de trois ou quatre lieues de circonférence, que la compagnie posséde en toute souveraineté. Cette

forteresse à cet avantage, que les bâtimens qui veulent arriver aux colonies Européennes, sont forcés de passer sous son canon.

Six lieues au-dessus, on trouve Frédéric Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistence, & tout porte à croire qu'il ne sera jamais grand chose.

Chandernagor, situé deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'Ouest; mais son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut, comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur pilotis; parce qu'il est impossible de creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Son territoire, qui n'a guère qu'une lieue de circonférence, est rempli de manufactures, depuis que l'invasion des Marattes a réduit les naturels du pays à venir y chercher un asyle. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs & de mousselines rayées, qui, il faut l'avouer, ont un peu dégénéré depuis leur transplantation. Cependant cette activité n'a jamais rendu Chandernagor le rival de Calcutta, que

ſes immenſes richeſſes mettent en état de former les plus vaſtes entrepriſes de commerce.

A un mille de Chandernagor, on voit Chinchura, plus connu ſous le nom Dougli, parce qu'il eſt ſitué près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célebre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations dont il eſt environné, dépendent du gouvernement du pays, qui ſouvent s'y fait ſentir par ſes extorſions. Un autre inconvénient de cet établiſſement ; c'eſt qu'un banc de ſable empêche que les vaiſſeaux ne puiſſent y arriver : ils s'arrêtent vingt milles au-deſſous de Calcutta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'adminiſtration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-deſſus d'Ougli. On y voit encore leur pavillon, avec un petit nombre de miſérables, qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés. Les affaires de ce comptoir ſe réduiſent à fournir des courtiſanes aux Mogols & aux Hollandois.

Si l'on en excepte les mois d'octobre, de novembre & de décembre, où des ouragans fréquens, preſque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaiſſeaux Européens

péens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les vaisseaux. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de sable, dans la riviere d'Ougli. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy : mais avec le tems, ils ont osé braver les courans, les bancs mouvans & élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve; & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'amiral Watzon, qui, avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu'à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l'on en sait profiter, on épargnera beaucoup de tems, de soins & de dépenses.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandises, des lieux mêmes qui les produisent, au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes,

compoſées de quatre-vingts, cent bateaux, ou même davantage, ſervent à cet uſage. On y place des ſoldats noirs ou blancs, néceſſaires pour réprimer l'avidité inſatiable des nababs & des rajas, qu'on trouve ſur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Caſſimbazar, deſcend par la riviere d'Ougli. Les marchandiſes des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, ſur-tout vers le bas du Gange, entrent dans la riviere d'Ougli par Rangafoula & Batatola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent delà, au principal établiſſement de chaque nation.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu conſidérables, qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui ſont propres, ſont le borax, le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines, & cent eſpeces de toiles différentes.

Le borax, qui ſe trouve dans la province de Patna, eſt une ſubſtance ſaline, que les chymiſtes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un ſel alcali, qui ſe trouve tout formé

dans cette riche contrée de l'Indostan ; d'autres veulent qu'il soit le produit des volcans ou des incendies souterrains.

Quoi qu'il en soit, le borax sert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fusion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette substance se charge des parties étrangeres avec lesquelles ces métaux sont combinés, & les réduit en scories. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines, & pour la soudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui sachent le purifier. Ce secret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allerent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas sous le joug de leur aristocratie.

Le salpêtre vient aussi de Patna. Il est tiré d'une argille tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rousse. On la rafine en creusant une grande fosse, dans laquelle on met cette terre nitreuse, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue, jusqu'à ce qu'elle soit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les sels, & la matiere la plus épaisse s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verse dans une autre fosse plus petite que la premiere. Cette ma-

tiere s'étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui ſurnage, & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres ; on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire, au bout de quelques heures, un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les beſoins de leurs colonies d'Aſie, ou de leurs métropoles, environ dix millions peſant. La livre s'achete ſur les lieux trois ſols, au plus, & nous eſt revendue dix ſols, au moins.

Caſſimbazar, qui s'eſt enrichi de la ruine de Maldo & de Rajamahol, eſt le marché général de la ſoie de Bengale, & c'eſt ſon territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y ſont élevés & nourris comme ailleurs ; mais la chaleur du climat les y fait éclorre & proſpérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de ſoie & de coton, qui ſe répandent dans une partie de l'Aſie. Celles de ſoie pure, prennent la plupart la route de Delhy. Elles ſont prohibées en France ; & le Nord de l'Europe n'en conſomme guère que quelques armoiſins, & une quantité prodigieuſe de mouchoirs. A l'égard de la ſoie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en emploie

dans ſes manufactures. En général, elle eſt très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées. Elle ſe vend ſur les lieux, depuis 272 juſqu'à 288 livres le quintal. Les compagnies qui ont aſſez de fonds, d'activité & d'intelligence pour faire virer les ſoies dans leur loge, les ont à meilleur marché.

Il ſeroit long & inutile de faire l'énumération de tous les endroits où ſe fabriquent les coutis, les toiles de coton propres à faire du linge de table, à être employées en blanc, à être teintes ou imprimées. Il ſuffira de parler de Daca, qu'il faut regarder comme le marché général du Bengale, celui qui réunit le plus d'eſpeces de toiles, les plus belles, & en plus grande quantité.

Cette ville eſt ſituée par les vingt-quatre dégrés de latitude Nord. La fertilité de ſon territoire & les avantages de ſa ſituation, en ont fait, depuis très-long-tems, le centre d'un grand commerce. Les cours de Delhy & de Moxudabat, en tirent les toiles néceſſaires à leur conſommation. Chacune des deux cours y entretient un agent, chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité indépendante du magiſtrat ſur les courtiers, tiſſerands, brodeurs,

ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie a quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. On défend à ces malheureux, ſous des peines pécuniaires & corporelles, de vendre, à qui que ce puiſſe être, aucune piéce dont la valeur excéde 72 liv. Ce n'eſt qu'à force d'argent qu'ils peuvent ſe rédimer de cette vexation.

Dans ce marché, comme dans tous les autres, les compagnies Européennes traitent avec des courtiers Maures, établis dans le lieu même, & autoriſés par le gouvernement. Elles prêtent auſſi leur nom aux particuliers de leur nation, ainſi qu'aux Indiens & aux Arméniens fixés dans leurs établiſſemens, qui, ſans cette précaution, ſeroient ſûrement pillés. Les Mogols, eux-mêmes, couvrent ſouvent ſous un pareil voile leur propre induſtrie, pour ne payer que deux au lieu de cinq pour cent.

On diſtingue dans les contrats, les toiles qu'on fait fabriquer, & celles que le tiſſerand oſe, dans quelques endroits, entreprendre pour ſon compte. La longueur, le nombre des fils, & le prix des premieres ſont fixés. On ne ſtipule que la commiſſion pour les autres, parce qu'on ne peut traiter avec le même détail. Les nations qui ſe font un point capital d'avoir de belles marchandiſes, s'arrangent pour être en

état de donner des avances aux entrepreneurs dès le commencement de l'année. Les tisserands, peu occupés en général dans ce tems-là, travaillent avec moins de précipitation que dans les mois d'octobre, de novembre & de décembre, tems où les demandes sont forcées.

On reçoit une partie des toiles en écrû, & une partie à demi-blanc. Il feroit à desirer qu'on pût changer cet usage. Rien n'est plus ordinaire, que de voir des toiles d'une très-belle apparence, dégénérer au blanchissage. Peut-être les fabriquans & les courtiers prévoient-ils ce qui arrivera; mais les Européens n'ont pas le tact assez fin, ni le coup-d'œil assez exercé, pour s'y connoître. Une chose particuliere à l'Inde, c'est que les toiles, de quelque nature qu'elles soient, ne peuvent jamais être bien blanchies & bien apprêtées, que dans le lieu même de leur fabrication. Si malheureusement elles sont avariées avant d'être embarquées pour l'Europe, il faut les renvoyer aux endroits d'où on les a tirées.

Entre les toiles qu'on achete à Daca, les plus importantes, sans comparaison, sont les mousselines unies, rayées & brodées. De toutes les contrées de l'Inde, on n'en fait que dans le Bengale, où se trouve le seul coton

qui y soit propre. Il est planté à la fin d'octobre, & recueilli dans le mois de février. On le prépare tout de suite, pour le mettre en œuvre dans les mois de mai, juin & juillet. C'est la saison des pluies. Comme le coton prête plus & casse moins, elle est la plus favorable pour fabriquer des mousselines. Ceux qui en font le reste de l'année, entretiennent cette humidité nécessaire au coton, en mettant de l'eau immédiatement au-dessous de leur chaîne. Voilà dans quel sens il faut entendre qu'on travaille les mousselines dans l'eau.

A quelque dégré de finesse qu'ayent été portées ces toiles, on peut assurer qu'elles sont dans un état d'imperfection très-sensible. L'usage où est le gouvernement, de forcer les meilleurs manufacturiers à travailler pour lui, de les mal payer, & de les tenir dans une espece de captivité, fait qu'on craint de paroître trop habile. Par-tout la contrainte & la rigueur étouffent l'industrie, fille de la nécessité, mais compagne de la liberté.

Les cours de Delhy, de Moxudabat, sont moins difficiles sur les broderies qu'on ajoute aux mousselines. A leur imitation, les gens du pays, les Mogols, les Patanes, les Arméniens, qui en font faire considérablement, les prennent telles qu'elles sont. Cette indifférence re-

tient l'art de broder dans un état d'imperfection. Les Européens traitent pour les broderies, comme pour les mousselines & les autres marchandises, avec des courtiers autorisés par le gouvernement, auquel ils payent une contribution annuelle, pour avoir ce privilége exclusif. Ces entrepreneurs distribuent aux femmes les piéces destinées pour les broderies plates, & aux hommes, celles en chaînette. On se contente souvent des dessins de l'Inde; d'autres fois nous leur envoyons des dessins pour les rayures, les brochures & les broderies.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs : on soldoit le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglois se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations, & diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'est pas à son terme, & qu'elle aura tôt ou

tard des suites & des effets plus considérables.

LVII. Établissement des Anglois à Sainte-Hélene.

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région & ses autres établissemens d'Asie, la compagnie Angloise a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélene. Cette isle, qui n'a que vingt-huit à vingt-neuf milles de circuit, est située à quinze dégrés cinquante minutes de latitude australe, entre l'Afrique & l'Amérique, & à une distance à-peu-près égale de ces deux parties du monde. Rien ne prouve que les Portugais, qui la découvrirent en 1502, y ayent jamais établi de colonie; mais il est certain qu'ils y jetterent, suivant leur méthode, quelques quadrupedes & des volailles, pour l'usage de ceux de leurs vaisseaux qui y relâcheroient. Ces commodités inviterent dans la suite les Hollandois à y former un petit établissement. Ils en furent chassés par les Anglois, qui y sont fixés depuis 1673.

Quoique Sainte-Hélene ne paroisse qu'un grand rocher, battu de tous côtés par les vagues, elle n'en est pas moins un lieu délicieux. Son climat est plus tempéré qu'il ne devroit l'être. La terre, qui n'a qu'un pied & demi de profondeur, y est couverte de citronniers, de palmiers, de grenadiers, d'autres arbres char-

gés de fleurs & de fruits en même tems. Des eaux excellentes, mieux distribuées par la nature que l'art n'auroit pû le faire, y vivifient tout. Les hommes nés dans ce fortuné séjour, y jouissent d'une santé parfaite. Les passagers y guérissent de leurs maux, sur-tout du scorbut. Quatre cents familles d'Anglois, de François réfugiés, y cultivent des légumes, y élevent des bestiaux d'un goût exquis, qui sont d'une grande ressource pour les navigateurs. Cet établissement, que la nature & l'art réunis ont rendu presque inattaquable, a cependant un très-grand vice. Les vaisseaux qui reviennent des Indes en Europe, y abordent avec une sûreté entiere & une grande facilité; mais ceux qui vont d'Europe aux Indes, opiniâtrément repoussés par les vents & les courans contraires, n'y trouvent point d'asyle. Plusieurs, pour éviter les inconvéniens d'un si long voyage fait sans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Espérance: les autres, particulierement ceux qui sont destinés pour l'Arabie & pour le Malabar, vont prendre des rafraîchissemens aux isles de Comore.

LVIII. A quel usage les Anglois font servir les isles de Comore.

Ces isles, situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagascar, sont au nombre de cinq. La principale, qui a donné son nom à ce petit archipel,

eſt peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premieres expéditions, la découvrirent, y firent tellement déteſter, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont oſé s'y montrer depuis ont été ou maſſacrés, ou fort mal reçus : auſſi l'a-t-on entiérement perdue de vue. Celles de Mayote, de Moeti & d'Anjouan, ne ſont pas plus fréquentées, parce que les approches en ſont difficiles, & que le mouillage n'y eſt pas ſûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'iſle de Johanna.

C'eſt-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute ſa richeſſe avec toute ſa ſimplicité. Des côteaux toujours verds, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des payſages variés & délicieux. Trente mille habitans, diſtribués en ſoixante-treize villages, en partagént les productions. Leur langue eſt l'Arabe, leur religion, un mahométiſme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le ſont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une averſion inſurmontable pour le travail. De cette pareſſe, eſt né un certain air de grandeur, qui conſiſte, pour les gens diſtingués, à laiſſer croître exceſſivement leurs ongles. Pour ſe

faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune, que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple, né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit, sans doute, venu chercher d'un continent voisin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un siécle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, se jetta dans un bateau que le hasard conduisit à Johanna. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumieres, & du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la sûreté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où la salubrité de l'air l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin; & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une isle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne suffisoient

pas pour payer ce luxe, les insulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chevres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un aussi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

LIX. La compagnie Angloise a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu'on peut faire d'un port de l'Inde à l'autre, étoit trop borné, trop subalterne, pour l'occuper long-tems. Elle fut de bonne-heure assez éclairée, pour sentir que cette navigation ne lui convenoit pas. Elle invita les négocians particuliers de sa nation à l'entreprendre. Elle leur en facilitoit les moyens, en prenant part à leurs expéditions, & en leur cédant des intérêts dans ses propres armemens; souvent même elle se chargea de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse, inspirée par un esprit national, si opposée en tout à celle des autres compagnies, donna promptement de l'activité, de la force, de la considération aux colonies Angloises. Leurs marchands libres eurent bientôt une douzaine de brigantins, qui naviguoient dans

l'intérieur du Gange, ou qui en sortoient pour se rendre à Achem, à Keda, à Johor & à Ligor. Ils expédioient de Calcutta, de Madraz, de Bombay, un pareil nombre de vaisseaux plus considérables, qui fréquentoient toutes les échelles de l'Orient. Ces bâtimens se seroient multipliés encore, si la compagnie n'avoit exigé, dans tous les lieux où elle avoit des établissemens, un droit de cinq pour cent, & huit & demi pour cent de toutes les remises que les marchands libres avoient à faire dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcerent pas à se relâcher de ce bisarre arrangement, ces armateurs donnerent leur argent à la grosse, quelquefois aux autres négocians Européens qui en manquoient, & le plus souvent aux officiers des vaisseaux de leur nation, qui, n'étant pas proprement attachés à la compagnie, peuvent trafiquer pour eux en naviguant pour elle.

LX. La compagnie a jugé qu'il ne lui convenoit pas d'avoir une marine.

Ce grand corps conçut, dans les premiers tems, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus lorsqu'il reprit son commerce, au tems du protectorat. Pressé alors de jouir, il se détermina à se servir de bâtimens particuliers; & ce qu'il fit par nécessité, il l'a continué depuis par économie. Des négocians lui fretent des vaisseaux tout équipés, tout avituaillés,

pour porter dans l'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on est convenu. Le tems qu'ils doivent s'arrêter dans le lieu de leur destination, est toujours fixé. Ceux à qui l'on n'y peut donner de cargaison, sont communément occupés par quelque marchand libre, qui se charge volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils doivent être expédiés les premiers l'année suivante, afin que leurs agrès ne s'usent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fourniroit de ses magasins; mais elle se les feroit payer au prix stipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens employés à cette navigation, portent depuis six cents jusqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prend, à leur départ, que la place dont elle a besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine, & des vins de Madere, les seules marchandises qu'elle envoie aux Indes. Les propriétaires peuvent remplir ce qui reste d'espace dans le vaisseau, des vivres nécessaires pour un si long voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils servent ne fait pas commerce. Au retour, ils ont aussi le droit de disposer, comme bon leur semble, de l'espace de trente tonneaux, que, par leur contrat, ils n'ont pas cédé:

cédé : ils sont même autorisés à y placer les mêmes choses que reçoit la compagnie. Jusqu'à ces derniers tems, ils devoient lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandises. Depuis le 21 octobre 1773, ce droit est réduit à la moitié. On a jugé que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agens à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit cesser les importations frauduleuses. L'amour de l'humanité, plus commun dans les états libres que sous d'autres loix, a donné naissance, en Angleterre, à un usage bien respectable. Le chirurgien de chaque navire arrivé des Indes, reçoit, outre ses appointemens, 22 liv. 10 sols de gratification, pour chaque homme de l'équipage qu'il ramene en Europe.

LXI. Fonds de la compagnie.

La compagnie débarrassée des soins qu'exige nécessairement une marine, ainsi que de la circulation particuliere à l'Inde, n'eut à s'occuper que du commerce direct de l'Europe avec l'Asie. Elle le commença avec 8,322,547 liv. 10 sols. Des événemens heureux l'ayant mise en état, en 1676, de faire une répartition de cent pour cent, elle jugea qu'il convenoit mieux à ses intérêts de doubler son fonds. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre si

destructive, réunirent, en 1702, leurs richesses, leurs projets & leurs espérances. Il a été porté depuis à soixante-douze millions, divisés par actions, originairement de 1,125 livres, & dans la suite de 2,250 livres.

LXII. Étendue du commerce de la compagnie.

Les affaires furent poussées avec beaucoup d'activité & de succès dans les premiers tems, malgré la médiocrité des fonds. Dès l'an 1628, la compagnie occupoit douze mille tonneaux d'embarquement, & quatre mille matelots. Ses expéditions varierent d'une maniere inconcevable. Elles furent plus ou moins vives, suivant l'ignorance & la capacité de ceux qui les dirigeoient; suivant la paix ou la guerre; la prospérité ou les disgraces de la métropole; la passion ou l'indifférence de l'Europe pour les manufactures des Indes; le plus ou le moins de concurrence des autres nations. Depuis le commencement du siécle, les révolutions sont moins fréquentes, moins marquées. Ce commerce a pris de la consistence, & les ventes se sont élevées à soixante-dix-huit millions.

Leur accroissement auroit été plus considérable encore, sans les entraves dont on les surcharge. Le détail en seroit long & minutieux. Il suffira de dire que tout vaisseau qui revient des Indes, est obligé de faire son retour dans un port d'Angleterre; & que ceux qui portent

des marchandises prohibées, sont forcés de les conduire au port de Londres. Les toiles & les étoffes qui arrivent de ces contrées, payent des droits très-considérables. Ceux auxquels le thé est assujetti, sont plus forts encore. Si le gouvernement s'est flatté d'arrêter, par cette imposition énorme, la fureur qu'on avoit pour cette boisson, ses espérances ont été trompées.

Ce furent les lords Arlington & Ossori, qui introduisirent le thé en Angleterre. Ils y en apporterent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les personnes de leur rang. La livre pesant se vendoit alors soixante-sept ou huit livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boisson ne fît des progrès. Cependant elle ne devint d'un usage commun, que vers 1715: alors, seulement, on commença à prendre du thé verd; car jusqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la passion pour cette feuille Asiatique est devenue générale. Peut-être cette manie n'est-elle pas sans inconvénient: mais on ne sauroit nier que la nation ne lui doive plus de sobriété, que n'en avoient pû obtenir les loix les plus séveres,

les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il a été porté de la Chine, en 1766, six millions pesant de thé par les Anglois; quatre millions cinq cents mille livres par les Hollandois; deux millions quatre cents mille livres par les Suédois; autant par les Danois; & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies, forment un total de dix-sept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boissons; des observations suivies avec soin pendant plusieurs années; des calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans des matieres si compliquées : tout nous décide à penser que la consommation de l'Europe entiere ne s'éleve pas au-dessus de cinq millions quatre cents mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne doit être de douze millions.

Il est universellement reçu, qu'il y a au moins deux millions d'hommes dans la métropole, & un million dans les colonies, qui font un usage habituel du thé. On ne s'éloignera pas de la vraisemblance, en supposant que chacun en prend quatre livres par an. S'ils en consomment un peu moins, le vuide est rempli par les citoyens un peu moins livrés à

cette boisson, & que, pour cette raison, nous n'avons pas comptés. La livre du thé, qui ne coûte que trente sols dans l'Orient, se vend régulierement six livres dix sols dans les ventes Angloises, en y comprenant les droits. C'est donc environ soixante-douze millions que coûte à la nation la manie de cette feuille Asiatique.

Ce seroit ignorance ou mauvaise foi, que d'opposer à cette supputation l'autorité des douanes. Il est vrai que leur produit, qui, d'après le calcul de cette consommation, devroit être d'environ 18,000,000 livres, n'est guère que de la moitié; mais la contrebande qui se fait en Angleterre de cette marchandise, est généralement connue. Le gouvernement lui-même en est si convaincu, que pour la diminuer, il vient de baisser les droits de vingt sols par livre. Vraisemblablement il auroit été plus généreux, s'il n'étoit malheureusement réduit à regarder ses douanes plutôt comme une ressource de finance, que comme le thermometre de son commerce. Ce sacrifice, insuffisant en lui-même pour empêcher les thés répandus dans les différens ports de l'Europe, de s'introduire en fraude dans la Grande-Bretagne, a été soutenu par l'acquisition qu'a faite la na-

tion de l'isle de Man, qui appartenoit à la maison d'Athol.

Quoique la plupart des branches du revenu public ayent été augmentées par un arrangement qui ôtoit au commerce frauduleux son entrepôt le plus favorable, la compagnie des Indes y a plus particuliérement gagné. Comme ses marchandises étoient chargées de plus forts droits que les autres, l'importation clandestine en étoit plus considérable ; & elle se faisoit sur-tout par l'isle de Man, admirablement située pour recevoir tout ce qui venoit du Nord. Le thé étoit l'objet chéri de cette contrebande. La compagnie Angloise ne manquera pas, à l'avenir, d'en faire des provisions proportionnées aux demandes, & de s'approprier le bénéfice que ses rivaux venoient lui enlever jusques dans son propre empire.

Mais les thés & les autres marchandises, qui arrivoient des Indes, avec quoi les payoit-on ? Avec de l'argent. Le gouvernement, qui ne l'ignoroit pas, a fixé à 6, 750, 000 livres ce qu'on pourroit exporter d'especes. Cette disposition bisarre & indigne d'un peuple commerçant, n'a pas eu & ne pouvoit pas avoir d'exécution. Les sommes enregistrées sont toujours montées beaucoup plus haut ; & cette indulgence n'a pas empêché qu'on ait encore dérobé

à la connoissance des officiers de la douane, des sommes très-considérables, qui sortoient clandestinement. Le fraude a augmenté à mesure que le commerce s'est étendu ; & l'on a long-tems évalué l'argent qui sortoit du royaume, au tiers du produit des ventes.

Cette extraction auroit été plus considérable, si la compagnie se fût tenue à la loi qui lui étoit imposée par sa charte, d'exporter, en marchandises nationales, la valeur du dixiéme de ce qu'elle prenoit en monnoie sur ses vaisseaux. Constamment elle a chargé en étain, en plomb, en draps d'Angleterre, pour des sommes beaucoup plus fortes ; sans compter les bénéfices qu'elle faisoit dans l'Inde sur les fers de Suede & de Biscaye, & sur d'autres objets qu'elle tiroit de plusieurs contrées de l'Europe.

Ses partisans, pour lui ramener la bienveillance publique, qui lui a été assez communément refusée, ont souvent avancé que ce corps faisoit rentrer dans l'état autant d'argent, qu'il en avoit fait sortir. Cette prétention fut si vivement combattue au commencement du siécle, que le gouvernement jugea la question digne de son attention. Il trouva que, depuis la fin de décembre 1712, jusqu'à la fin de décembre 1717, il étoit sorti pour l'Inde, suivant les registres, 52, 563 037 livres 10 sols.

Tout lui indiquoit que l'argent parti clandestinement montoit au moins à la moitié, de sorte qu'on ne crut pas s'égarer, en formant, des deux sommes réunies, un total de 78, 844, 566 livres 5 sols. Les réexportations faites par la compagnie, dans le même espace de tems, montoient à 75, 058, 391 livres 5 s. Ainsi, en supposant la justesse de ces calculs, la consommation que l'Angleterre auroit faite de productions de l'Asie pendant cinq ans, ne lui auroit coûté que 3, 786, 165 livres. On a lieu de conjecturer qu'elle lui coûta beaucoup davantage, & que plusieurs des marchandises vendues, en apparence, pour l'étranger, ne sortirent pas du royaume. La faveur qu'ont prises les toiles d'Ecosse & d'Irlande, imprimées en Angleterre, & l'augmentation des manufactures de soie, en laissant moins de débouchés pour la contrebande, doivent rendre le commerce de l'Orient plus avantageux à la nation. Avant 1720, il se consommoit par an, dans la Grande-Bretagne, trois millions sept cents cinquante mille verges de toiles des Indes. Cette consommation a bien diminué.

LXIII. Répartitions des actionnaires.

Il n'étoit pas possible que les rapports du commerce de l'Inde avec l'état en général, éprouvâssent des révolutions, sans qu'il n'arrivât des variations dans les intérêts particuliers

des actionnaires. Leurs bénéfices ont été énormes dans certains périodes, & très-bornés dans d'autres. Les répartitions ont suivi le cours de ces changemens. Le dividende, qui, depuis long-tems, n'étoit que de sept pour cent, fut porté à huit, en 1743. Il tomba depuis à six, & monta à dix en 1766. Il s'est élevé depuis à douze & demi. C'étoit plus que la situation de la compagnie ne le permettoit; puisqu'à cette époque, il ne lui restoit que fort peu de chose au-delà de ses premiers fonds. S'il en est ainsi, comment un si foible capital a-t-il pu acquérir, dans l'opinion publique, la valeur de deux cents quatre-vingts millions, qui est le terme où l'a porté le prix de l'action?

Cette objection n'est pas invincible. On connoît l'enthousiasme Anglois. Cent & cent fois, il a été mis en mouvement par des objets qui n'auroient pas fait la moindre sensation sur les peuples les plus légers & les plus frivoles. Un événement important a violemment entraîné, dans son tourbillon, la nation entiére. Elle s'est livrée, avec l'emportement qui lui est propre, aux vastes espérances que lui offroit la conquête récente du Bengale.

LXIV. Conquête du Bengale. Avantages

Cette révolution prodigieuse, qui a influé, d'une maniere si sensible, & sur la destinée des habitans de cette partie de l'Asie, & sur le

que les Anglois tirent de cette acquisition, & la conduite qu'ils y ont tenue jusqu'ici.

commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le résultat d'une suite de combinaisons politiques? Est-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'énorgueillir? Non : le hasard seul en a décidé ; & les circonstances qui ont ouvert aux Anglois cette carriere de gloire & de puissance, loin de leur promettre les succès qu'ils ont eu, sembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funestes.

Depuis quelque tems il s'étoit introduit, dans ces contrées, un usage pernicieux. Tout gouverneur, de quelque établissement Européen, se permettoit de donner asyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se réfugia chez les Anglois à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garnison dans un cachot étroit, où

elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché; mais personne ne vouloit aller parler au despote. IL DORT, disoit-on aux Anglois mourans; & il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au tyran.

L'amiral Watzon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramasserent les Anglois dispersés & fugitifs; ils remonterent le Gange, dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparerent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complette sur le souba.

Un succès si étendu & si rapide, devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la supériorité de leur dis-

cipline & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes ; ils ont encore été servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des ministres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils ont su profiter dans cette premiere entreprise, & dans toutes celles qui l'ont suivie. Le souba étoit détesté de ses peuples, comme le sont presque toujours les despotes ; ses principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois ; il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre ; & il tomba lui-même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.

Ils disposerent de la soubabie, en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conspiration. Il céda à la compagnie quelques provinces ; & il lui accorda tous les priviléges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais, bientôt las du joug qu'il s'étoit imposé, il chercha sourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés ; & il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Cachem-Alikan, son gendre, fut proclamé à sa place. Il avoit acheté cette usurpation

par des ſommes immenſes. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été ſon prédéceſſeur, il ſe montra indocile, & refuſa de recevoir la loi. Auſſi-tôt la guerre ſe rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient priſonnier, eſt proclamé, de nouveau, ſouba du Bengale. On marche contre Cachem-Alikan ; on parvient à corrompre ſes généraux ; il eſt trahi & entiérement défait : trop heureux, en perdant ſes états, de ſauver les immenſes richeſſes qu'il avoit accumulées !

Au milieu de cette révolution, Cachem-Alikan ne perdit pas l'eſpoir de la vengeance. Il alla porter ſon reſſentiment & ſes tréſors chez le nabab de Benarés, premier viſir de l'empire Mogol. Ce nabab, & tous les princes voiſins, ſe réunirent contre l'ennemi commun, qui les menaçoit tous également : mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient à faire ; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient ſous leur puiſſance. Fiers de leurs ſuccès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer ; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable ; & ils marcherent avec la confiance que leur inſpiroit Clive, ce général dont le nom ſembloit être devenu le ga-

rant de la victoire. Cependant, Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations : mais enfin les richesses que les Anglois avoient déja tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus ; & lorsque le nabab de Bénarés voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarés aux Anglois ; & il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever huit millions de contribution ; & ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses états.

Parmi ces désastres, Cachem-Alikan a trouvé encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, & il s'est retiré chez les Scheiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il cherche à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils

à sa place, erroit de province en province, cherchant un asyle dans ses propres états, & demandant vainement du secours à ses propres vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée; il fut frappé de la puissance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir sur son trône; mais ils commencerent par se faire céder, d'avance, le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte authentique, & revétue de toutes les formalités usitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque sorte, leur usurpation aux yeux des peuples, oublierent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur, que les circonstances ne leur permettoient pas de se livrer à une pareille entreprise; qu'il falloit attendre des tems plus heureux; & ils lui assignerent, pour tout dédommagement, une pension de six millions, & le revenu des provinces d'Ellabad & de Caza-Jeham-Abad, avec lesquels ce malheureux prince fut réduit à subsister dans une des principales villes du royaume de Bénarés, où il a fixé sa résidence. Ainsi, l'empire Mogol se trouve partagé entre deux

empereurs ; l'un, qui eſt reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloiſe a des établiſſemens & de l'autorité ; l'autre, qui l'eſt dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'a point d'influence.

Les Anglois ainſi devenus ſouverains du Bengale, ont cru devoir conſerver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le ſeul pouvoir qui ſoit ſûr & durable. C'eſt toujours ſous le nom d'un ſouba qu'ils gouvernent ce royaume, & qu'ils en perçoivent les revenus. Ce ſouba, qui eſt à leur nomination, à leurs gages, ſemble donner des ordres. C'eſt de lui que paroiſſent émanés les actes publics, les décrets qui ont été réellement délibérés dans le conſeil de Calcutta ; de maniere qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples ont pû croire, pendant long-tems, qu'ils étoient encore courbés ſous le même joug.

Si nous cherchons maintenant à connoître les revenus publics du Bengale, nous trouverons qu'au moment de la conquête, ils étoient de quatre-vingts millions. Les dépenſes, pour régir ou pour défendre cet état, furent fixées alors à quarante & un millions. Il fut convenu d'en

d'en donner six à l'empereur Mogol, & trois au souba. Ainsi, il en restoit trente à la compagnie. Ses achats, dans les différens marchés de l'Inde, devoient en absorder la plus grande partie : mais cependant, l'on avoit estimé qu'il resteroit encore plusieurs millions, qui seroient portés dans la Grande-Bretagne.

Ce nouvel ordre de choses, sans apporter aucun changement sensible à la forme extérieure de la compagnie Angloise, en a changé essentiellement l'objet. Ce n'est plus une société commerçante ; c'est une puissance territoriale qui exploite ses revenus, à l'aide d'un commerce qui faisoit autrefois toute son existence, & qui, malgré l'extension qu'il a reçu, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

Les arrangemens imaginés, pour donner de la stabilité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu'il fût possible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui, dans l'Inde, le fond de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes, & de cinquante-quatre mille Cipayes, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes,

a été placé à Bénarés, autrefois le berceau des ſciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuſe académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne reſpecte rien. On a choiſi cette poſition; parce qu'elle a paru favorable, pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient deſcendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque, il feroit moins ruineux de ſoutenir la guerre ſur un territoire étranger, que ſur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit poſſible, tous les défilés par leſquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en eſt le centre, voit ſous ſes murs une force conſidérable, toujours prête à vôler par-tout où ſa préſence deviendroit néceſſaire. Tous les nababs, tous les rajas, qui dépendent de la ſoubabie de Bengale, ſont déſarmés, entourés d'eſpions, pour découvrir les conſpirations, & de troupes pour les diſſiper.

En cas d'une révolution malheureuſe, qui réduiroit le conquérant à lever ſes quartiers & à abandonner ſes poſtes, on a conſtruit, près de Calcutta, le fort Williams, qui, au beſoin, ſerviroit d'aſyle à l'armée, forcée de ſe replier, & qui lui donneroit le tems d'attendre les ſecours néceſſaires pour recouvrer ſa

supériorité. C'est un octogone régulier, avec huit bastions, plusieurs contre-gardes, & quelques demi-lunes commencées sans glacis, ni chemin couvert. Le fossé de cette place peut avoir cent soixante pieds de large, sur dix-huit de profondeur. Du côté du Gange, la place est moins forte; & les courtines ne sont couvertes que de redans, sur lesquels il y a une double batterie, assise sur pilotis. Le grand inconvénient de cette citadelle, dont la construction a coûté vingt millions, c'est qu'elle ne protége pas Calcutta, devenue la plus importante ville de l'Inde, depuis qu'il s'y est formé une population de six cents mille ames, que des richesses prodigieuses se sont concentrées dans son sein, & que les circonstances l'ont rendue le théâtre d'un commerce immense. Il faut que la salubrité de l'air, & l'avantage d'une position heureuse l'ayent emporté sur toutes les autres considérations.

Malgré la sagesse des précautions que les Anglois ont prises, ils ne sont, & ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance Mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ses provinces. On doit craindre que des nations barbares ne soient attirées de nouveau dans ce doux climat.

Les princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes, & se réuniront pour leur liberté commune. Il n'est pas impossible que les soldats Indiens qui sont actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enseigné l'usage. Sa grandeur, uniquement fondée sur l'illusion, peut même s'écrouler, sans qu'il soit chassé de sa possession. Personne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards sur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réussit pas à détourner, par la corruption ou par l'intrigue, ce dangereux orage, le Bengale sera pillé, ravagé, quelques mesures qu'on puisse prendre contre une cavalerie légere, dont la célérité est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Les courses de ces brigands pourront se répéter; & il y aura alors nécessairement moins de tributs & plus de dépense.

Supposons cependant qu'aucun des malheurs que nous osons prévoir, n'arrivera; est-il vraisemblable que les revenus du Bengale puissent rester toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloise ne porte plus d'argent dans le pays; elle en tire même pour ses comptoirs. Ses agens font des fortunes

incroyables, & les négocians particuliers d'assez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante, des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées, un vuide, qui, tôt ou tard, se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics ?

Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglois, respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siécles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oseroit poursuivre. La propriété seroit si respectée, que l'or enseveli depuis tant d'années, sortiroit des entrailles de la terre, pour remplir sa destination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus considérables ; & que la compagnie, en suivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit

peut-être concilier leur augmentation avec l'aiſance univerſelle. Et qu'on ne diſe pas que ce plan eſt une chimere. La compagnie Angloiſe, elle-même, en a prouvé la poſſibilité.

La plupart des nations Européennes qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choiſiſſent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances ſi conſidérables, que pour les payer, ils ſont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides ſe ſont mis volontairement, les réduit à la néceſſité d'exiger des habitans, auxquels ils ſous-louent quelques portions de terre, un prix ſi conſidérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend inſolvable, eſt renvoyé pour faire place à un ſucceſſeur, qui a communément la même deſtinée; de ſorte qu'il arrive le plus ſouvent qu'il n'y a de payé que les premieres avances, ou fort peu de choſe au-delà.

On avoit ſuivi une marche différente dans les poſſeſſions Angloiſes, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par pluſieurs familles, qui, la plupart, tenoient les unes aux autres; &

cette observation avoit fait bannir l'usage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle ; & le chef de la famille étoit caution pour ses parens, pour ses alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissemens de cette nation au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles ; tandis que ceux de ses rivaux languissoient, sans culture, sans manufactures, & par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison & à l'humanité, ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras ? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité ? La compagnie Angloise avoit eu jusqu'à ces derniers tems une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agens, ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, déja parfaitement instruits des élémens du commerce, & qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenses que la nation

regarde comme une partie de ſon empire. La compagnie avoit vu le plus ſouvent le commerce en grand, & l'avoit preſque toujours fait comme une ſociété de vrais politiques, autant que comme une ſociété de négocians. Enfin ſes colons, ſes marchands, ſes militaires avoient conſervé plus de mœurs, plus de diſcipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de ſyſtême, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples de Bengale, le deſpotiſme de leurs anciens maîtres ? Cette funeſte révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a ſuccédé à l'autorité arbitraire. Les exactions ſont devenues générales & régulieres ; l'oppreſſion a été continuelle & abſolue. On a perfectionné l'art deſtructeur des monopoles ; on en a inventé de nouveaux. En un mot, on a altéré, corrompu toute les ſources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les ſoubas, chargés de l'adminiſtration des revenus, étoient forcés par la nature des choſes, d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemidars, qui les

ſous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore ; de maniere que le produit de ces terres paſſoit & ſe perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le tréſor du ſouba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette adminiſtration vicieuſe à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne, où chacun trouvoit graduellement ſon profit, auroit infailliblement cauſé une révolte; reſſource terrible, mais la ſeule qui reſte en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le deſpotiſme.

Peut-être, qu'au milieu de cet ordre des choſes, il y avoit une foule d'injuſtices & de vexations particulieres. Mais du moins la perception des deniers publics ſe faiſant toujours ſur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point abſolument éteinte. Les cultivateurs, ſûrs de conſerver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, ſecondoient par leur travail la fécondité du ſol. Les tiſſerands, maîtres du prix de leurs

ouvrages, libres de choiſir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres tranquilles ſur leur ſubſiſtance, ſe livroient avec joie aux plus doux penchans de la nature, au penchant dominant dans ces climats; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richeſſes. Telles ſont évidemment les cauſes de ce haut degré auquel l'induſtrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il ſembloit qu'elles dûſſent encore s'accroître ſous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la ſoif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les paſſions, a produ itune adminiſtration deſtructive.

Les Anglois, ſouverains du Bengale, peu contens de percevoir les revenus ſur le même pied que les anciens ſoubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloiſe, cette compagnie ſouveraine, eſt devenue la fermiere de ſon propre ſouba, c'eſt-à-dire, d'un eſclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en impoſer plus ſûrement aux peu-

ples. La ſuite de ce nouveau plan, a été de dépouiller les fermiers, pour leur ſubſtituer des agens de la compagnie. Elle s'eſt encore emparée, toujours ſous le nom, & en apparence pour le compte du ſouba, de la vente excluſive du ſel, du tabac, du bétel, objets de premiere néceſſité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en ſa faveur, par ce même ſouba, un privilége excluſif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix exceſſif. Elle a fait augmenter les douanes; & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale à tout particulier Européen, & qui le permet aux ſeuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il ſemble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiſer tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie Angloiſe, pour ſon ſeul intérêt, auroit dû chercher la proſpérité. Au reſte, il eſt aiſé de voir que la cupidité perſonnelle des membres du conſeil de Calcutta, a dicté cette loi honteuſe. Ils ont voulu s'aſſurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer enſuite les négocians des autres nations, qui voudroient commercer

d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix exceſſifs, ou à renoncer à leurs entrepriſes.

Cependant, au milieu de cette tyrannie ſi contraire à l'avantage de leurs commettans, ces agens infideles ont eſſayé de ſe couvrir de l'apparence du zele. Ils ont dit que, dans la néceſſité de faire paſſer en Angleterre une quantité de marchandiſes proportionnée à l'étendue de ſon commerce, la concurrence des particuliers nuiſoit aux achats de la compagnie.

C'eſt ſous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'excluſif juſqu'aux autres compagnies, en paroiſſant reſpecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernieres années plus de marchandiſes que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même tems aux tiſſerands de travailler pour les autres nations, juſqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloiſe fuſſent exécutés. Ainſi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choiſir entre pluſieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés? C'eſt ici que la raiſon ſe confond, &

qu'on cherche en vain des excuſes ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, poſſeſſeurs des tréſors immenſes que la fécondité du ſol & l'induſtrie des habitans y avoient raſſemblés, ont oſé ſe permettre d'altérer le titre des eſpeces. Ils ont donné l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux deſpotes de l'Aſie; & c'eſt par cet acte déshonorant, qu'ils ont annoncé leur ſouveraineté aux peuples. Il eſt vrai qu'une opération ſi contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put ſe ſoutenir long-tems. La compagnie elle-même en reſſentit les pernicieux effets; & il fut réſolu de retirer toutes les eſpeces fauſſes, pour y ſubſtituer une monnoie parfaitement ſemblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere ſe fit cet échange ſi néceſſaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale; mais qui ne repréſentoient effectivement que neuf millions, parce qu'on y avoit mêlé quatre dixiémes d'alliage, & même quelque choſe de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui ſe trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au tréſor de Calcutta, où on les rembourſeroit en roupies d'argent. Mais au

lieu de dix roupies & demi d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi a-t-il fallu recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcutta. On ne s'est point borné à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre se sont renouvellés de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens ont été exposés à des actes d'hostilité marqués, & particulierement les François, qui, malgré leur abaissement & leur foiblesse, excitoient encore la jalousie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous ajoutions celui des exactions particulieres, on verroit presque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la derniere cruauté. On les verroit portant l'inquisition dans toutes les familles, sur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artisan & le laboureur; sou-

vent faire un crime à un homme, & le punir, de n'être pas aſſez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour ſauver le coupable. On verroit à la ſuite de ces excès, l'abattement gagnant tous les eſprits, le déſeſpoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira, ſans doute, après ces détails, qu'il étoit impoſſible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme ſi les élémens, d'accord avec les hommes, euſſent voulu réunir à la fois, & ſur un même peuple, toutes les calamités qui déſolent ſucceſſivement l'univers, une ſéchereſſe, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, eſt venue préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La premiere, qu'on appelle la petite récolte, eſt formée par de menus-grains; la ſeconde, déſignée ſous le nom de grande récolte, conſiſte uniquement en riz. Ce ſont les pluies, qui commencent régulierement au mois d'août & finiſſent au

milieu d'octobre, qui ſont la ſource de ces productions diverſes ; & c'eſt la ſécherеſſe arrivée en 1769, dans la ſaiſon où l'on attendoit les pluies, qui a fait manquer la grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît ſur les montagnes, a peu ſouffert, il eſt vrai, de ce dérangement des ſaiſons ; mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en aſſez grande quantité, pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs, occupés d'avance à aſſurer leur ſubſiſtance, & celle de leurs cipayes, n'ont pas manqué de faire enfermer dans leurs magaſins une partie de cette récolte, déjà inſuffiſante.

On les a accuſés d'avoir abuſé de cette précaution néceſſaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il ſe peut bien que cette maniere horrible de s'enrichir ait tenté quelques particuliers ; mais que les principaux agens de la compagnie, que le conſeil de Calcutta ait adopté, ait ordonné cette opération deſtructive ; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il ait froidement dévoué des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle : non, nous ne le croirons jamais. Nous oſons même dire

que cela eſt impoſſible, parce qu'une pareille atrocité ne ſauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de pluſieurs hommes, qui délibèrent & qui agiſſent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau n'a pas tardé à ſe faire ſentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un ſol les trois livres, a augmenté graduellement au point de ſe vendre juſqu'à quatre ſols la livre, & il a même valu juſqu'à cinq ou ſix ſols: encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris ſoin d'en ramaſſer pour leurs beſoins.

Dans cette diſette, les malheureux Indiens, ſans moyen, ſans reſſource, périſſoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir ſe procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim; les uns couchés par terre & attendant la mort; les autres ſe traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embraſſant les pieds des Européens, en les ſuppliant de les recevoir pour eſclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans

pour elle ; que l'imagination ſe les exagere ; s'il eſt poſſible ; que l'on ſe repréſente encore des enfans abandonnés, d'autres expirant ſur le ſein de leurs meres : par-tout des morts & des mourans : par-tout les gémiſſemens de la douleur & les larmes du déſeſpoir ; & l'on aura une foible idée du ſpectacle horrible qu'a offert le Bengale pendant l'eſpace de ſix ſemaines.

Durant tout ce tems, le Gange a été couvert de cadavres ; les campagnes & les chemins en ont été jonchés ; des exhalaiſons infectes ont rempli l'air ; les maladies ſe ſont multipliées ; & peu s'en eſt fallu, qu'un fléau ſuccédant à l'autre, la peſte n'enlevât le reſte des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît, ſuivant des calculs aſſez généralement avoués, que la famine en a fait périr un quart, c'eſt-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y a de vraiment remarquable, ce qui caractériſe la douceur, ou plutôt l'inertie morale & phyſique de ces peuples, c'eſt qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, preſſée par le plus impérieux de tous les beſoins, eſt reſtée dans une inaction abſolue, & n'a rien tenté pour ſa propre conſervation. Tous les Européens, les Anglois ſur-tout, avoient des magaſins, & ces maga-

ſins ont été reſpectés. Les maiſons particulieres l'ont été également. Aucune révolte ; point de meurtres ; pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un déſeſpoir tranquille, ſe bornoient à implorer des ſecours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paiſiblement la mort.

Que l'on ſe figure maintenant une ſemblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel déſordre ! Quelle fureur ! Que d'atrocités ! Que de crimes ! Comme on verroit nos Européens ſe diſputer leur ſubſiſtance un poignard à la main, ſe chercher, ſe fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres ! Comme on les verroit, tournant enſuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, &, dans leur déſeſpoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raiſon & la nature !

Si les Anglois avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtriere. Car ſi nous avons cru devoir rejetter loin d'eux toute accuſation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre ſur le reproche de négligence & d'inſenſibilité. Et dans quelle circonſtance ont-ils mérité ce reproche ? C'eſt

dans le moment où ils avoient à choisir entre la vie & la mort de plusieurs millions d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi ! auroient pû leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux.

« Ce n'est donc que pour nous opprimer
» que vous êtes féconds en moyens? Les tré-
» sors immenses qu'une longue suite de siècles
» avoit accumulés dans cette contrée, vous en
» avez fait votre proie ; vous les avez trans-
» portés dans votre patrie ; vous avez aug-
» menté les tributs ; vous les faites percevoir
» par vos agens ; vous êtes les maîtres de no-
» tre commerce intérieur ; vous faites seuls le
» commerce du dehors. Vos nombreux vais-
» seaux chargés des productions de notre in-
» dustrie & de notre sol, vont enrichir vos
» comptoirs & vos colonies. Toutes ces cho-
» ses, vous les ordonnez, vous les exécutez
» pour votre seul avantage. Mais qu'avez-
» vous fait pour notre conservation ? Quelles
» mesures avez-vous prises, pour éloigner de
» nous le fléau qui nous menaçoit ? Privés de
» toute autorité, dépouillés de nos biens, ac-
» cablés sous un pouvoir terrible, nous n'a-
» vons pû que lever les mains vers vous, pour
» implorer votre assistance. Vous avez entendu

» nos gémissemens ; vous avez vu la famine
» s'avancer à grands pas : alors, vous vous êtes
» éveillés ; vous avez moissonné le peu de sub-
» sistances échappées à la stérilité ; vous en
» avez rempli vos magasins ; vous les avez
» distribuées à vos soldats. Et nous, tristes
» jouets de votre cupidité ; malheureux tour-à-
» tour, & par votre tyrannie, & par votre in-
» différence, vous nous traitez comme des es-
» claves, tant que vous nous supposez des ri-
» chesses ; & quand nous n'avons plus que des
» besoins, vous ne nous regardez pas même
» comme des hommes. Dequoi nous sert-il
» que l'administration des forces publiques
» soit toute entiere dans vos mains ? Où sont
» ces loix & ces mœurs dont vous êtes si fiers ?
» Quel est donc ce gouvernement dont vous
» nous vantez la sagesse ? Avez-vous arrêté
» l'exportation prodigieuse de vos négocians
» particuliers ? Avez-vous changé la destina-
» tion de vos vaisseaux ? Ont-ils parcouru les
» mers qui nous environnent, pour y cher-
» cher des subsistances ? En avez-vous de-
» mandé aux contrées voisines ? Ah ! pour-
» quoi le ciel a-t-il permis que vous ayez
» brisé la chaîne qui nous attachoit à nos an-
» ciens souverains ? Moins avides & plus hu-
» mains que vous, ils auroient appellé l'abon-

» dance de toutes les parties de l'Asie ; ils » auroient facilité les communications ; ils » auroient prodigué leurs trésors ; ils auroient » cru s'enrichir en conservant leurs sujets. »

Cette derniere réflexion, du moins, étoit de nature à faire impression sur les Anglois, en supposant même que, par un effet de la corruption, tout sentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La stérilité avoit été annoncée par la sécheresse ; & l'on ne sauroit douter, que, si au lieu de penser uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reste, ils eussent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fussent parvenus à sauver la vie à la plupart de ceux qui l'ont perdue.

Il étoit impossible qu'une administration si vicieuse, ne rendît pas inutiles les moyens de prospérité attachés à la possession de ces vastes contrées. Déjà la compagnie, pressée par des besoins réels, & ne trouvant plus que des ressources insuffisantes dans ces richesses qui étonnoient l'imagination, vient d'être obligée de déchirer le voile qui déroboit sa situation à tous les yeux. Suivant le travail arrêté au premier janvier 1773, la totalité de ce qu'elle posséde en Europe, soit en recouvremens à faire, soit en marchandises existantes dans ses magasins, soit même en immeubles, ne s'é-

leve qu'à une ſomme de 175,156,000 livres, tandis que ſes engagemens ſont portés à 207,430,000 livres; d'où il réſulte un vuide de 32,274,000 livres.

Il eſt vrai que l'actif de la compagnie dans l'Inde, c'eſt-à-dire, le montant des eſpeces en caiſſe dans ſes différens comptoirs; celui de ſes dettes actives; la valeur de ſes marchandiſes, de ſes munitions militaires & civiles, de ſes éléphans, de ſes vaiſſeaux, de ſes cargaiſons, qui ſe trouvent ſur mer, forme un capital de 143,939,000 livres. D'un autre côté, ſes dettes paſſives ne s'élevent qu'à la ſomme de 45,726,000 liv.; de maniere que la balance de ſa ſituation dans l'Inde, offre un réſultat en ſa faveur, de 98,213,000 livres. Il faut en défalquer le montant de ce qu'elle doit en Europe; c'eſt-à-dire, 32,274,000 livres, ce qui réduit la ſolde de ſon compte général à la ſomme de 65,939,000 livres. Et comme le fonds des actions eſt de 72,000,000 liv. il s'enſuit qu'il y a une perte réelle de 6,061,000 l. ſur ce fonds capital. Ainſi, dans le cas où tous les effets de la compagnie, tant en Europe qu'aux Indes, pourroient ſe convertir en argent, ce qui eſt une ſuppoſition infiniment favorable, les actionnaires ne retrouveroient pas leur miſe.

Il étoit difficile, sans doute, de soupçonner une pareille situation, en voyant les ventes de la compagnie s'élever progressivement de 44,000,000, montant de celle qui fut faite en 1762 ; à 80,000,000, où est montée celle de 1769. Le commerce de la compagnie a été poussé au point, que les ventes des dix dernieres années, jusques & compris 1771, ont produit net une somme totale de 649,207,000 l. Mais il est essentiel de remarquer, que dans le même espace de tems, la compagnie a payé pour les différens droits auxquels son commerce est assujetti, 170,665,000 livres, c'est-à-dire, plus de vingt-cinq pour cent du produit de ses ventes. Et cette somme, déjà si considérable, est indépendante de la redevance annuelle de 9,000,000, au moyen de laquelle le gouvernement a abandonné à la compagnie tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le Bengale.

Pour satisfaire à des engagemens si étendus, & distribuer en même tems aux actionnaires un dividende de 9,000,000, sur le prix de douze & demi pour cent, il auroit fallu que les revenus de l'Inde fussent administrés avec sagesse & économie : alors ils auroient suffi, non-seulement aux achats que la compagnie fait dans l'Inde, mais encore à ceux qu'elle fait à la Chine ; & ils l'auroient dispensée d'en-

voyer des fonds dans quelques-uns de ſes petits comptoirs. C'étoit dans cette confiance, que les actionnaires jouiſſoient paiſiblement de leur dividende, & qu'ils s'attendoient à le voir s'augmenter, par les importations d'argent qu'on leur avoit annoncées. Mais loin que l'événement ait répondu à ces eſpérances magnifiques, les agens de la compagnie à Bengale, Bombay, Madras, ont tiré continuellement ſur elle, pour couvrir l'inſuffiſance des revenus. Les traites qu'ils ont faites pendant les cinq dernieres années, c'eſt-à-dire, depuis & compris 1768 juſques & compris 1772, s'élevent à une ſomme de 49,250,000 livres. Ces traites ont diſpenſé la compagnie d'envoyer des métaux aux Indes; mais elle a été forcée d'en faire paſſer, pendant les mêmes cinq années, pour environ 20,000,000 à la Chine. Cette exportation même n'ayant point ſuffi aux achats prodigieux qu'elle a faits à Canton, ce comptoir a encore tiré ſur elle 7,780,000 livres. La compagnie, d'ailleurs, a exporté aux Indes, pendant le même tems, pour 60,140,000 liv. de marchandiſes. Ainſi en réuniſſant toutes ces ſommes, il ſe trouve que pendant ces cinq années, qui ſembloient devoir être l'époque de ſa plus grande proſpérité, la compagnie, ſoit par ſes exporta-

tions au-dehors, soit par les traites qu'elle a payées en Europe, a mis dans son commerce 137,590,000 livres; ce qui fait pour l'année commune 27,515,000 livres.

Cependant, malgré cette différence prodigieuse entre les spéculations & la réalité, si les revenus du Bengale n'eussent pas été livrés à une déprédation dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple, la compagnie auroit pû facilement supporter toutes ses charges, & continuer encore un dividende de douze & demi pour cent à ses actionnaires. On en trouvera la preuve dans les résultats de son commerce, calculés d'après les recettes & les dépenses des dernieres années, dont l'expérience nous a paru propre à fixer l'opinion sur l'état actuel des choses.

RECETTE.

Produit de la vente, escompte déduit.	78,750,000 liv.
Produit des impositions, au profit de la compagnie, sur le commerce particulier.	560,000
Valeur de cinq cents tonneaux de salpêtre, demandés annuellement pour l'artillerie.	500,000
	79,810,000 liv.

DÉPENSE.

Montant des droits. . . .	20,250,000 liv.
Fret & mise hors. . . .	11,250,000
Valeur des marchandises exportées annuellement. .	11,250,000
Montant de l'argent effectif exporté à la Chine, & des traites que ce comptoir fait annuellement sur la compagnie.	4,500,000
Pour l'imposition de cinq pour cent sur le produit brut des ventes annuelles, évaluées à quatre-vingt-quatre millions.	4,200,000
Lettres-de-change tirées des différentes parties de l'Inde.	8,080,000
Redevance annuelle à payer au gouvernement, relativement au Bengale. .	9,000,000
Pour le dividende sur le pied de douze & demi pour cent par an.	9,000,000
Pour l'intérêt des obligations au-delà de ce que la compagnie reçoit du gouvernement.	1,120,000
	78,650,000 liv.

Si du montant de la recette, portée à 79,810,000 livres, on déduit cette derniere somme de 78,650,000 livres, on trouve un excédent de recette de 1,160,000 livres.

Ce tableau, dont les articles mis sous les yeux du parlement, ne sauroient être révoqués en doute, sert à faire voir, qu'en supposant même une administration plus sage en Europe & aux Indes, les actionnaires n'auroient que peu de bénéfice à espérer au-delà du dividende de douze & demi pour cent, qui leur avoit été fixé.

Mais si de l'intérêt particulier d'une société commerçante, nous nous élevons à des considérations plus étendues, quelles ressources, quels avantages le commerce de l'Inde ne procure-t-il pas à l'état? Le montant des droits sur les marchandises importées par la compagnie; celui de l'imposition de cinq pour cent sur le produit brut des ventes; celui de la redevance exigée par le gouvernement, relativement au Bengale; forment un tribut de 33,450,000 livres, que le commerce & les possessions d'Asie payent annuellement à la Grande-Bretagne. Et tandis que le trésor public, soulagé par cette nouvelle branche de revenu, le fait servir à l'accroissement de la puissance & de la prospérité du royaume, la

masse des richesses nationales s'augmente encore, par les exportations des marchandises que fait la compagnie; par les dépenses de sa navigation; par le bénéfice de son dividende, qui est de huit & demi au-delà de l'intérêt ordinaire; par les traites même qu'elle acquitte, puisque ces traites représentent les fortunes que ses agens font à son service, & dont ils viennent jouir dans leur patrie. Tous ces objets réunis, forment un total de près de 40,000,000, qui sont dépensés par le commerce de l'Inde au profit du sol & de l'industrie Angloise; & cette somme de 40,000,000 & celle de 33, qui est perçue par le gouvernement, n'exigent qu'une exportation de 2 ou 3,000,000 d'argent effectif. Ainsi le fisc & le royaume s'enrichissent également des produits d'un commerce, qui, par l'effet d'une administration inconcevable, menace de ruiner les actionnaires qui l'exploitent.

Il est aisé de juger, d'après le tableau qu'on vient de présenter, qu'ils auront long-tems des sacrifices à faire sur leur dividende, pour couvrir en totalité le vuide de 32,000,000, qui s'est établi dans leurs affaires en Europe. Mais ce qui sera plus difficile encore, ce sera de ramener dans l'Inde l'ordre & l'économie né-

cessaires, pour parvenir à l'acquittement des 45,000,000 de dettes qu'on y a contractées pour le compte de la compagnie.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois se sont livrés dès les premiers momens de leur puissance ; l'oppression qui en a été la suite ; les abus qui se multiplient encore tous les jours ; l'oubli profond de tous les principes : tout cela forme un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espece de problême moral se résoudra facilement, si l'on considere avec attention l'effet naturel des événemens & des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglois n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force. Dans un pays où la nature & les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une position si périlleuse, les Anglois auroient conservé, du moins, quelque apparence de modération & de vertu, s'ils avoient été retenus par le frein des loix ; mais il n'en existoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de son commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choses ; & le gouvernement Anglois ne considérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, a abandonné à cette compagnie, pour 9,000,000 par an, la destinée de douze millions d'hommes.

Heureusement, pour cette portion de l'humanité, une révolution pacifique se prépare. La nation a été frappée de tant d'excès. Elle a entendu le gémissement de cette multitude de victimes, immolées à l'avarice & aux passions de quelques particuliers. Déjà le parlement s'occupe de ce grand objet. Tous les détails de cette administration sont mis sous ses yeux ; tous les faits vont être éclaircis ; tous les abus dévoilés ; toutes leurs causes recherchées & détruites. Quel spectacle à donner à l'Europe ! Quel exemple à laisser à la postérité ! C'est la

main de la liberté, qui va peser le sort d'un peuple entier dans la balance de la justice.

« Oui, vous remplirez notre attente, législ-
» teurs augustes ! Vous rendrez à l'humanité
» ses droits ; vous mettrez un frein à la cupi-
» dité ; vous briserez le joug de la tyrannie.
» L'autorité inébranlable des loix prendra par-
» tout la place d'une administration purement
» arbitraire. A l'aspect de cette autorité, le
» monopole, ce tyran de l'industrie, dispa-
» roîtra pour jamais. Les entraves que l'inté-
» rêt particulier a mises au commerce, vous
» les ferez céder à l'intérêt général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette ré-
» forme momentanée. Vous porterez vos vues
» vers l'avenir ; vous calculerez l'influence du
» climat, le danger des circonstances, la con-
» tagion de l'exemple, & vous en préviendrez
» les effets. Des hommes choisis, sans liai-
» sons, sans passions, dans ces contrées éloi-
» gnées, partiront du sein de la métropole
» pour aller parcourir ces provinces, pour écou-
» ter les plaintes, pour étouffer les abus, pour
» réparer les injustices ; en un mot, pour main-
» tenir & pour resserrer les liens de l'ordre
» dans toutes les parties.

» En exécutant ce plan salutaire, vous au-
rez

» rez beaucoup fait, ſans doute, pour le bon-
» heur de ces peuples ; mais vous n'aurez
» point aſſez fait pour votre gloire. Il vous
» reſtera un préjugé à vaincre, & cette vic-
» toire eſt digne de vous. Oſez faire jouir vos
» nouveaux ſujets des douceurs de la propriété.
» Partagez-leur les campagnes qui les ont vu
» naître ; ils apprendront à les cultiver pour
» eux. Enchaînés par ce bienfait, plus encore
» qu'ils ne l'étoient par la crainte, ils paye-
» ront avec joie des tributs qui ſeront impoſés
» avec modération. Ils inſtruiront leurs enfans
» à chérir, à admirer votre gouvernement ; &
» les générations ſucceſſives ſe tranſmettront,
» avec leurs héritages, les ſentimens de leur
» félicité & celui de leur reconnoiſſance.

» Alors, les amis de l'humanité applaudi-
» ront à vos ſuccès ; ils ſe livreront à l'eſpé-
» rance de voir renaître la proſpérité ſur un
» ſol que la nature embellit, & que le deſpo-
» tiſme n'a ceſſé de ravager. Il leur ſera doux
» de penſer, que les calamités qui affligeoient
» ces riches contrées, en ſeront écartées
» pour jamais. Ils vous pardonneront des
» uſurpations qui n'ont dépouillé que des ty-
» rans, & ils vous inviteront à de nouvelles
» conquêtes, en voyant l'influence de votre

» conſtitution ſublime s'étendre jufqu'aux ex-
» trémités de l'Aſie, pour y faire éclorre la
» liberté, la propriété, le bonheur ».

Fin du troiſiéme Livre.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

A

C

D

E

F

J

R

S

Fin de la Table des Matieres.

75-01
W. Salloch
7.11.74

ERRATA

Du premier Volume.

PAGE 29, *ligne* 3, l'habitoit : *lisez* l'habitoient.
Page 58, *lig.* 9; Jagernat : *lisez* Jagrenat.
Page 67, *lig.* 22; par les arts : *lisez* pour les arts.
Page 78, *lig.* 21; le Portugais : *lisez* les Portugais.
Page 79, *lig.* 28; fussent passé : *lisez* fussent passés.
Page 117, *lig.* 8; celle de Banda : *lisez* celles de Banda.
Page 296, *lig.* 23; petite ville : *lisez* petite isle.
Page 405, *lig.* 11; eut établit : *lisez* eut établi.
Page 408, *lig.* 28; les nature : *lisez* la nature.
Page 460, *lig.* 18; Gerietfs : *lisez* Geriath.

Completo

E 774
R 274 h 1
v. 1



